



Avrils au Portugal *et ailleurs*

Libretos

Orgs.
Fátima Outeirinho
José Domingues de Almeida

FICHA TÉCNICA

TITRE

LIBRETOS

AVRILS AU PORTUGAL *ET AILLEURS*

Avril 2026

PROPRIÉTÉ et ÉDITION

INSTITUTO DE LITERATURA COMPARADA MARGARIDA LOSA

WWW.ILCML.COM

VIA PANORÂMICA, S/N 4150-564 | PORTO | PORTUGAL

E-MAIL: ilc@letras.up.pt

TEL: +351 226 077 100

CONSEIL de RÉDACTION

DIRECTEURS

FÁTIMA OUTEIRINHO, JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA, MARINELA FREITAS, PEDRO EIRAS

ORGANIZATEUS DU LIBRETO No 45

FÁTIMA OUTEIRINO, JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

AUTEURS

ANA MARIA ALVES, FÁTIMA OUTEIRINHO, FRANÇOISE BACQUELAINE, JOÃO DA COSTA DOMINGUES,
JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA, YVES LÉONARD

ADJOINTE ÉDITORIALE

LURDES GONÇALVES

COUVERTURE

©Fuselog

PUBLICAÇÃO NÃO PERIÓDICA

VERSION NUMÉRIQUE

ISBN 978-989-36147-9-2 | DOI: <https://doi.org/10.21747/978-989-36147-9-2/lib45>

© INSTITUTO DE LITERATURA COMPARADA MARGARIDA LOSA, 2026

Cette publication a été développée dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT - Fondation pour la Science et la Technologie (UID/500/2025 | DOI: <https://doi.org/10.54499/UID00500/2025>).

Cet ouvrage est publié sous licence International Creative Commons Attribution-Pas de modification 4.0.



ILCML | INSTITUTO DE LITERATURA COMPARADA
MARGARIDA LOSA

fct Fundação
para a Ciência
e a Tecnologia

UID/00500/2025

U. PORTO
FLUP FACULDADE DE LETRAS
UNIVERSIDADE DO PORTO

Avrils au Portugal *et ailleurs*

Le 25 avril 1974:
représentations, réverbérations et
mythologies

Orgs.
Fátima Outeirinho
José Domingues de Almeida

Libretos

Introduction

Le cinquantenaire de la Révolution des Œillets est l'occasion de porter un regard non seulement rétrospectif ou nostalgique sur une époque précise de notre histoire portugaise récente, marquée par les luttes antifascistes, les utopies gauchistes et une décolonisation tardive, mais surtout de considérer les déclinaisons et les apories culturelles et sociopolitiques que cet événement majeur a engendrées et réverbérées ici et ailleurs (Léonard, 2023), et notamment sur les récits de migrants économiques et d'exilés politiques portugais d'alors ou ultérieurs (Muzart-Fonseca dos Santos 2005).

Célébrée comme une révolution généreuse et non violente, comme mythe national, le 25 avril 1974 a vite conquis les esprits militants d'une Europe soixante-huitarde en réactivant les espoirs et la dynamique d'un imaginaire révolutionnaire dans un continent idéologiquement coincé. Il a également connu une refraction littéraire et culturelle sous forme de représentations, de mises en fiction ou de documentaires de la part d'écrivains et intellectuels de tous bords qui l'ont pris comme acmé ou allégorie du changement, ce que la victoire de la gauche en 1981 en France allait laisser espérer.

Par le biais de la fascination de la réjouissance populaire, immortalisée par le poème de Sophia de Mello Breyner Andresen, la Révolution des Œillets a mobilisé tout un imaginaire littéraire qui a eu pour effet de dégager le Portugal de la liminalité ou marginalité ibérique et de le recentrer dans le jeu européen, ce que Eduardo Lourenço n'aura de cesse de gloser et de complexifier (Lourenço 1988), et a inspiré certains écrivains, notamment de langue française, que l'on songe à Detrez, de Roux, Semprun, Delbo, Volodine, Le Tellier, entre autres.

Ce volume numérique entend illustrer plusieurs facettes de la réverbération de la Révolution des Œillets et de son imaginaire, dans les expressions médiatiques, littéraires et artistiques en français. Il compte sur le précieux éclairage d'Yves Léonard, un des plus fins connaisseurs de l'histoire du Portugal post-avril et du processus politique de la transition démocratique, lequel dresse les déclinaisons plurielles de son impact dans le milieu médiatique et culturel français, notamment lors du cinquantenaire.

Également à partir d'une relecture attentive et critique de la couverture des événements de la Révolution des Œillets par la presse française de l'époque, João da

Costa Domingues évoque une révolution confisquée, ou en tout cas, court-circuitée dans son dénouement, au point de pouvoir en décevoir les espoirs de la gauche française et européenne.

Par ailleurs, si, à partir de quelques textes francophones, Fátima Outeirinho se penche sur des représentations du Portugal et de la Révolution des Œillets inscrites dans une mémoire culturelle partagée et en dégage les régularités discursives sur le Portugal, et que José Domingues de Almeida propose une lecture commentée d'un roman contemporain, publié à compte d'auteur, et qui fictionnalise les événements révolutionnaires à travers le regard d'un personnage emblématique, Maria Portugal, Ana Maria Alves, quant à elle, part d'une lecture de la pièce *Maria Lusitania* de Charlotte Delbo pour inscrire et penser la Révolution des Œillets dans une perspective historique et mémorielle en mettant l'accent sur le rôle décisif joué par les femmes dans la transition démocratique portugaise.

Dans un autre registre, et en partant d'autres genres ou domaines disciplinaires, ce volume compte sur un tour d'horizon documenté des représentations de la Révolution des Œillets dans la bande dessinée de langue française présenté par David Barros, tandis que Françoise Bacquelaine s'attarde sur une analyse contrastive et critique tout à fait stimulante des résultats connus ou produits par la traduction humaine et automatique en français de « Grândola Vila Morena », chanson-symbole de la Révolution.

Enfin, il nous a semblé pertinent de rendre compte de, et contextualiser la présentation d'une exposition itinérante conçue au sein de l'Institut de Littérature Comparée Margarida Losa, intitulée « 25 avril iconique hors frontières », laquelle entend être simultanément un acte commémoratif et une anthologie documentaire de la manière dont différentes cultures, à travers différents arts et échos, ont accueilli, à travers un regard rétrospectif ou décalé, les réverbérations de la Révolution des Œillets.

Il est sûr que, cinquante ans plus tard, et parfois loin du point névralgique où elle s'est déclenchée et développée, la Révolution des Œillets, même méconnaissable ou confisquée à plusieurs égards aujourd'hui, continue de nous interpeller et de susciter des (re)lectures plurielles et inachevées.

Fátima Outeirinho
José Domingues de Almeida

Références bibliographiques

- Léonard, Yves (2023), *Sous les œillets, la révolution : le 25 avril au Portugal*, Paris, Chandeigne.
- Lourenço, Eduardo (1988), *Nós e a Europa ou as Duas Razões*, Lisboa, Imprensa Nacional - Casa da Moeda
- Muzart-Fonseca dos Santos, Idelette (2005), « Les œillets de mémoire : le 25 Avril dans les récits des migrants portugais en France », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 80, octobre-décembre « Mémoire d'avril : trente ans de la révolution des Œillets au Portugal, 1974-2004 ».

La Révolution des Œillets vue de France Un cinquantenaire stimulant

Yves Léonard*

Centre d'histoire de Sciences Po

Résumé: Au nombre de ses occurrences dans les médias et les réseaux sociaux, le cinquantième anniversaire de la Révolution des Œillets a suscité un réel engouement en France. Le monde académique n'a pas été en reste, avec plusieurs colloques et conférences. Le secteur associatif et les collectivités locales se sont mobilisés pour compléter ce véritable « tour de France du 25 avril ». Mais sous les œillets, quelle réalité révèle - et masque à la fois - ce cycle commémoratif du cinquantenaire vu de France ? Sans prétendre à l'exhaustivité, cet article vise à contextualiser cette commémoration, à en montrer l'ampleur et le caractère stimulant, tout en soulignant son incomplétude.

Mots-clés: Commémoration, 25 Avril, Révolution des Œillets, mémoire, mémoire et histoire, histoire politique, 50e anniversaire, transition démocratique, médias, réseaux sociaux.

Abstract: Judging by its coverage in the media and on social media, the fiftieth anniversary of the Carnation Revolution has generated considerable enthusiasm in France. The academic world has not been left behind, with several symposia and conferences taking place. Civil society organisations and local authorities have rallied to complement this veritable 'Tour de France of 25 April'. But beneath the carnations, what reality does this 50th-anniversary commemorative cycle reveal - and at the same time conceal - when viewed from France? Without claiming to be exhaustive, this article aims to contextualise this commemoration, to demonstrate its scale and inspiring nature, whilst highlighting its incompleteness.

Keywords: Commemoration, 25 April, Carnation Revolution, Memory, Memory and History, Political History, 50th anniversary, democratic transition, Media, Social Media

Si l'audience d'un événement historique se mesure à l'aune du nombre de ses occurrences dans les médias, alors nul doute que le cinquantième anniversaire de la Révolution des Œillets a suscité un réel engouement en France. La presse l'a célébré à l'envi. Plusieurs ouvrages l'ont salué. À la radio et à la télévision, documentaires et podcasts ont souligné l'importance du printemps portugais. Avec les réseaux sociaux à l'encan. Le monde académique n'a pas été en reste, une dizaine de colloques universitaires ayant rappelé la fécondité heuristique du 25 Avril. Souvent d'ailleurs en association avec les services consulaires du Portugal en France, ou de l'ambassade de France à Lisbonne qui, de son côté, a organisé un colloque « Regards croisés » et une belle exposition à partir d'archives diplomatiques. Quant aux nombreuses associations de Portugais en France, elles n'ont pas manqué de fêter le cinquantième avec ferveur, à l'unisson des collectivités territoriales qui ont multiplié les initiatives pour commémorer l'événement. Avoir cinquante ans serait ainsi le plus bel âge de la vie, pour paraphraser, en le transformant, le célèbre incipit d'*Aden Arabie* de Paul Nizan (1931). Somme toute, c'est l'âge d'une maturité célébrée sous une nuée d'œillets, mais nimbée d'incomplétude.

Sous les œillets, le tour de France du 25 Avril

Dans une époque enfermée dans son présent, où la mémoire tend à tenir lieu d'histoire dont elle remplace souvent le mot, le 25 Avril offre un récit - « un narratif » - simple à comprendre et facile à juger. Du moins en apparence. Il y a quarante ans, à l'approche du dixième anniversaire des Œillets, Dominique Pouchin, qui fut l'un des correspondants du journal *Le Monde* au Portugal pendant le processus révolutionnaire, parlait déjà d'un « mythe haut en couleurs, un mythe bruyant, brillant, flamboyant. Celui d'une révolution comme on en faisait plus ». Le « superbe remake » qu'évoquait alors le journaliste français, celui d'une révolution « classique », sinon de 1917, imprègne encore un imaginaire collectif « rétro en diable ».

Grândola, Vila Morena en toile de fond, l'émotion l'emporte toujours, et c'est heureux. Cinquante ans après, on commémore le 25 Avril en chantant les louanges de cette cité idéale où c'est « le peuple qui commande ». En France, c'est un hommage d'autant plus légitime que José Afonso y a enregistré en 1971 sa chanson au château d'Hérouville. L'histoire de l'enregistrement de l'hymne des Œillets est aujourd'hui mieux connue. Lors de sa visite d'État au Portugal début 2025, le président de la République française a d'ailleurs remis à son homologue portugais quelques graviers du château d'Hérouville ayant servi de fond sonore au début de la chanson, scellant ainsi par ce souvenir le traité d'amitié et de coopération entre les deux pays, signé à Porto le 28 février 2025.² Quelques mois plus tôt, pour les 50 ans du 25 Avril, le président français avait diffusé un message avec une vidéo soulignant ce que « l'Europe d'aujourd'hui devait au courage des capitaines d'Avril ».³

Cet hommage à *Grândola* et aux capitaines d'Avril fait écho à l'intérêt toujours vif que suscite en France la Révolution des Œillets. Lieu de pèlerinage en 1974-1975, le Portugal du 25 Avril a incarné « ce rêve d'une génération » évoqué par Bernard-Henri Lévy dans son témoignage sur le cinquantenaire.⁴ À l'image de nombreux intellectuels et militants français, celui-ci a séjourné à plusieurs reprises dans la capitale portugaise et en Alentejo, y nouant alors de solides amitiés, notamment avec Otelo Saraiva de Carvalho. Le décor et la liturgie de « la dernière révolution » opèrent toujours, cinquante ans plus tard. Quitte à se focaliser sur la « nuit miraculeuse », celle du 24 au 25 avril, pour en faire le récit inspiré, parsemé de « souvenirs d'un miracle », comme Raphaëlle Rérolle s'y livre avec talent dans *Le Monde*.⁵ « Ombres et lumières du Portugal » scandent ces évocations, où la journée du 25 avril 1974 agit à la fois comme déclencheur et comme catalyseur de cette « révolution de la sympathie générale » décrite alors par Jaime Semprun et que cite dans un bel article d'une pleine page dans *Le Figaro* le journaliste et écrivain Sébastien Lapaque, fin connaisseur du Portugal.⁶

Si l'évocation du « Jour initial » du printemps 1974 occupe l'essentiel des articles, la presse s'intéresse également au temps qui a précédé le 25 Avril, avant de s'interroger sur la postérité de celui-ci. Le temps qui précède, c'est celui de la dictature salazariste où la figure centrale du dictateur est analysée à la lumière notamment de ma biographie de Salazar, parue chez Perrin le 18 avril. Ainsi dans les double-pages de l'hebdomadaire *Le Point*⁷ et de l'hebdomadaire *Marianne* sous le beau titre, « La fin des œillères avec des œillets ». ⁸ « 50 ans après la 'révolution des œillets', que reste-t-il de la 'singularité portugaise' ? » s'interroge de son côté *Le Nouvel Observateur* avec l'historien Victor Pereira, avant de republier le reportage réalisé au printemps 1974 par René Backmann.⁹

Mais c'est le quotidien communiste *L'Humanité* qui, dans la presse écrite, remporte tous les suffrages, faisant de son numéro du 25 avril 2024 une édition spéciale, avec à la une le titre « Sous les œillets la révolution ». Les articles de fond, en format papier - « Et le soulèvement militaire devint révolution », « En Afrique, l'échec et la chute de l'*Estado Novo* », « Nous étions tellement heureux de pouvoir nous exprimer librement » - et en ligne,¹⁰ sont enrichis de plusieurs interviews, dont celle de la grande romancière Lídia Jorge, intitulée « Je ne serais ni écrivaine, ni vivante sans la révolution ». Celle-ci revient sur l'écriture de son roman paru en 2014, *Les Mémorables*, où elle remarque que « une révolution, c'est un moment de joie qui annonce une grande tristesse ». Enfin, le quotidien *Libération* qui, avec Serge July notamment, avait accompagné tout le processus révolutionnaire en 1974-1975, consacre au cinquantenaire une demi-page avec photo en une « 1974-2024. Que reste-t-il des œillets portugais ? », puis une double-page, s'interrogeant sur le retour au Portugal de ses fantômes cinquante ans après, avec à l'appui mon interview.¹¹

La presse quotidienne régionale est à l'unisson, publiant plusieurs articles sur le 25 Avril, dressant au passage l'inventaire des nombreuses manifestations organisées en région pour célébrer le 50e anniversaire, souvent à l'initiative d'associations des Portugais de France¹² et de nombreuses collectivités locales.¹³ Grâce à celles-ci, c'est un maillage assez fin du territoire qui s'opère. Pour avoir prononcé plusieurs conférences et été invité à divers événementiels dédiés aux « 50 ans du 25 Avril », je peux témoigner de la vitalité de ce dispositif, y compris en milieu scolaire, l'étude des transitions démocratiques figurant au programme des classes de première des lycées, option HGGSP. C'est à un véritable « tour de France du 25 Avril » auquel nous sommes livrés pendant plusieurs semaines avec Victor Pereira.

Sur les ondes des radios, même couverture grand format. Le 25 avril 2024, les journaux de Radio France (France Inter, RFI) évoquent le cinquantenaire tout au long de la journée, avec notamment des interviews réalisées au Portugal. Sur France Culture, « Les Enjeux internationaux » de la matinale de Guillaume Erner lui consacrent un sujet,¹⁴ alors que l'émission-phare de Xavier Mauduit, « Le cours de l'histoire », diffuse du lundi 22 au jeudi 25 avril une série de quatre émissions/podcasts de 55 minutes dédiées au salazarisme et à la révolution.¹⁵ Sur Europe 1, Stéphane Bern raconte « la véritable histoire de la Révolution des Œillets » dans son émission quotidienne de 52 minutes aux fortes audiences, « Au cœur de l'Histoire », diffusée le 25 avril et dont je suis l'invité.

Quant aux chaînes de télévision, France 5 diffuse dimanche 28 avril en seconde partie de soirée « La Révolution des Œillets », film documentaire de 52 minutes réalisé par Paul Le Grouyer et Bruno Lorvão, dont j'ai eu le plaisir d'être le conseiller historique.¹⁶ Le groupe France Télévision le rediffuse à plusieurs reprises. Avec des images d'archives inédites sur la journée du 25 avril et la période qui a précédé, le film est salué par la critique et le public - avec plus de 250 000 téléspectateurs le soir de sa première diffusion - avant d'être récompensé le 2 mai 2025 par le premier prix du film documentaire au Festival du film d'Histoire de Saragosse (Saraqusta Film Festival). De son côté, TFI diffuse le 17 avril sur sa chaîne Histoire TV « Sous les œillets, la révolution portugaise », beau documentaire de 65 minutes ponctué de nombreuses interviews réalisées par Tony Liégeois.¹⁷ Quant à la chaîne franco-allemande Arte, elle diffuse un documentaire de 45 minutes de la réalisatrice allemande Brigitte Kleine, « Des œillets pour la révolution ».¹⁸ Enfin, sur les chaînes d'information et dans les journaux télévisés, le 50e anniversaire des Œillets est largement évoqué tout au long de la journée du 25 avril. Quant aux antennes régionales de France 3, elles sont mises à contribution pour rassembler des témoignages de Portugais vivant en France.¹⁹

Le vif intérêt suscité en France par la Révolution des Œillets se reflète également dans le succès remporté à Paris par le Théâtre de la Ville avec sa programmation ambitieuse autour du 25 Avril, mêlant expositions de photos et de peintures, concerts, lectures de poèmes, bals, danses et projection de cinq courts métrages. La séquence

s'ouvre le 14 mars par une soirée « Poésie et histoire de la révolution des Œillets », avec des poèmes de Sophia de Mello Breyner, Mario Cesariny, Ruy Belo et une mise en perspective historique que j'ai le plaisir de proposer.²⁰ Quelques mois plus tard, le comédien Lionel Cecilio, auteur et interprète de la pièce *La fleur au fusil* obtient un beau succès dans plusieurs salles parisiennes, où il rend hommage à Celeste Caeiro - « *Celeste dos cravos* » - qui en distribuant ses œillets au matin du 25 avril, avait baptisé la révolution.²¹ De son côté, le comédien José Cruz réalise et diffuse sur les réseaux sociaux et sur YouTube une belle série d'épisodes et d'émissions très pédagogiques consacrés au 25 Avril.²² Même souci pédagogique chez l'éditrice et autrice Sandra Canivet da Costa qui dédie un épisode de son « histoire du Portugal avec Matilde et Ruben » à la Révolution des Œillets. Cette bande dessinée illustrée par Jay Ruivo explique le 25 Avril à partir d'échanges entre deux enfants et leur grand-père « papi-vôvô ».²³

Quant à l'exposition photographique consacrée à trois photoreporters emblématiques de la Révolution des Œillets - Alécio de Andrade, Jean-Claude Francolon et Guy Le Querrec - sur les grilles de la rue de Rivoli, devant la Tour Saint-Jacques, elle a séduit de septembre à novembre 2024 un large public qui a pu (re) découvrir ces vingt-quatre photos sur un site ouvert 24 heures sur 24, la rue de Rivoli étant l'un des axes les plus fréquentés de la capitale.²⁴ D'autres expositions photographiques itinérantes ont également innervé le territoire, le noyant à leur tour sous des tombereaux d'œillets rouges. Enfin, comme pour clôturer cette longue séquence d'événementiels, la 34^e édition du Festival international du Film d'Histoire de Pessac est consacrée à l'Espagne et au Portugal, avec ma conférence inaugurale sur les transitions démocratiques au Portugal et en Espagne et la projection de plusieurs films sur la Révolution des Œillets, dont l'emblématique *Capitaines d'avril* (2000), en ouverture du festival, en présence de sa réalisatrice, Maria de Medeiros, qui préside également le jury étudiant.²⁵ Pareille efflorescence traduit la belle vitalité du 25 Avril en France. Elle reflète aussi les limites inhérentes à toute commémoration d'un moment historique habité par l'obsession commémorative, face à ce « système éclaté fait de langages commémoratifs disparates qui suppose avec le passé un rapport différent, plus électif qu'interprétatif » qu'avait relevé Pierre Nora en clôture de sa somme monumentale et pionnière sur *Les lieux de mémoire*.²⁶

Sous les œillets, l'incomplétude

Après avoir été le théâtre d'un déchainement de passions, la Révolution des Œillets est devenue objet d'histoire. Dès lors, c'est la dynamique même de la commémoration, dominée longtemps par le modèle mémoriel, qui est questionnée. Au Portugal comme en France, le présent semble courir après des dates à commémorer. On les multiplie quitte à brouiller le message, comme l'a montré récemment la volonté des autorités portugaises d'inscrire le 25 novembre 1975 dans un cycle

commémoratif en complément du 25 avril, sinon en rivalité. Avec en toile de fond, une égalité problématique entre la liberté identifiée au 25 avril, et la démocratie accolée au 25 novembre. Comme souvent en pareil cas, le risque serait de considérer *in fine* que le fait de commémorer la Révolution des Œillets est plus important que la Révolution que l'on commémore. Bref, cette « tyrannie de la mémoire n'aura duré qu'un temps, mais c'était le nôtre » écrivait Pierre Nora en dernière ligne de ses *Lieux de mémoire*.²⁷

Il n'est probablement pas de meilleure perspective sur la vie politique portugaise que l'analyse des formes prises par la commémoration de la Révolution des Œillets depuis son dixième anniversaire en 1984. Discrètement par brise légère (1994, 1999), plus bruyamment par gros temps (2004, 2014, 2024), la construction de ce récit agite le débat politique, et rarement en sourdine. Ombres et lumières, vénération et haines, indifférence parfois, s'y côtoient sans faire toujours bon ménage, reflétant des cultures politiques, avec leurs évolutions et quelques constantes. Steven Kaplan (1993) et Pascal Ory (1992) l'avaient bien vu en étudiant les commémorations de la Révolution française, de son centenaire en 1889 au bicentenaire polémique de 1989, en passant par le cent-cinquantième de 1939. Ce n'est pas le lieu ici d'esquisser une histoire socio-culturelle de la commémoration du 25 Avril. Mais d'essayer de tirer profit de la mise à distance qu'offre l'extra-territorialité de tous ces regards venus de France, nourris notamment de l'expérience de la commémoration de 1789.

Là-bas comme ici, le malentendu est allé grandissant entre historiens, personnalités politiques et journalistes pour dire ce qu'il convient de retenir de cette séquence historique majeure. On y oppose volontiers recherche scientifique - l'histoire savante - et valeurs idéologiques, sous forme d'instrumentalisation politique. L'acmé semble avoir été atteint ces derniers mois avec l'affaire du 25 Novembre. Mais avec une révolution pour mémoire fondatrice de la démocratie, on peine à comprendre l'intérêt à long terme d'une telle dissociation dans un cadre commémoratif conçu, faut-il le rappeler, comme un moment privilégié pour se souvenir d'un événement et lui rendre hommage. À la différence de la célébration qui, elle, fête l'événement dans un acte simple de reconnaissance. On le dit souvent, commémorer c'est focaliser l'attention du public sur un fait éclatant. Mais avec le souci d'inciter à comprendre la complexité de l'Histoire, en nourrissant le civisme et une curiosité stimulante chez les jeunes générations. Connaître les déchirements d'hier, en les contextualisant, sans anachronisme, est le moyen le plus sûr de surmonter les antagonismes d'aujourd'hui. Le rôle de l'historien est alors de faire comprendre cette complexité, de dire inlassablement que l'histoire n'est jamais en noir et blanc. Quitte à naviguer difficilement, sinon maladroitement, par (gros) temps de commémoration, où le registre mémoriel tend à prendre le pas sur le mode historique, comme l'a montré le cycle du cinquantième en 2024.

En France, le traitement universitaire du cinquantenaire de la Révolution des Œillets a tenté de s'inscrire dans une logique plus historique que mémorielle. C'est le cas des quelques ouvrages publiés sur le sujet en 2023 et 2024. On pense en premier lieu à celui très complet de Victor Pereira (2023), ainsi qu'à celui du sociologue Ugo Palheta (2024) et aux miens (2023, 2024a et 2024b). Sans oublier le livre, en français, de l'historienne Maria Inácia Rezola - par ailleurs Commissaire au Portugal de la Commission du cinquantenaire - écrit en collaboration avec l'ancien correspondant à Lisbonne du journal *Le Monde*, José Rebelo (2024). À la question de la décolonisation et de l'intégration des rapatriés, Morgane Delaunay a consacré un livre référence avec *Les Retornados* (2024), alors que Mickaël Robert-Gonçalves a publié sa thèse de doctorat sur *Le cinéma portugais en révolution* (2025). Quant à Gérard Filoche, ancien militant de la gauche révolutionnaire au Portugal en 1974-1975, il publie une nouvelle mouture de son *Printemps portugais* (1984), entièrement refondu et actualisé sous le titre *La révolution des œillets* (2024).

Plusieurs colloques universitaires ont complété le dispositif, alimentant également des programmes de festivités autour du 25 Avril, ainsi à l'université Paris-Nanterre²⁸ et à Paris-Sorbonne Nouvelle.²⁹ Sorbonne-Université Lettres, avec le CRIMIC, a organisé les 2 et 3 mai un colloque international, « Révolution des Œillets. 50 ans après, regards centrés/décentrés », en présence notamment d'Isabel do Carmo, figure iconique du Parti révolutionnaire du prolétariat, « la Pasionaria des Œillets ». ³⁰ Les 5 et 6 décembre 2024, l'université Paris 8 a organisé à Saint-Denis - et en distanciel finalement en raison de grèves des transports - le colloque international « La révolution du 25 avril 1974, 50 ans d'évolutions ». ³¹ Plusieurs événementiels autour d'un invité ont également été programmés. Ainsi à Saint-Etienne, l'université Jean-Monnet a convié le 28 mars le journaliste Joaquim Furtado qui, au petit matin du 25 avril 1974, a lu le premier communiqué du MFA sur les ondes de Rádio Clube Português. ³² Cette université m'a également invité le 11 avril à faire une conférence sur le 50e anniversaire, ³³ de même que l'université Bordeaux-Montaigne³⁴ et Sciences Po Lille, le lendemain. ³⁵

Certains de ces colloques ont donné lieu à des publications en ligne, comme celui de l'université de Poitiers « 50 ans après le 25 avril : mémoire(s) et représentations de la Révolution des Œillets et de l'immigration portugaise en France », sous la direction de Sandra Teixeira et Georges da Costa. ³⁶ C'est le cas du plus ambitieux d'entre eux, le colloque organisé à l'université Rennes 2 par André Belo « Il était une fois la révolution portugaise », du 29 mai au 1^{er} juin 2024. ³⁷ Ouvert par la conférence inaugurale de Maria Inácia Rezola, ce colloque international a réuni une quarantaine de spécialistes durant plus de trois jours de débats souvent passionnés, en portugais et en français, couvrant un champ très large de recherches. Plusieurs communications ont été publiées dans un dossier spécial « Révolution des Œillets » de la revue en ligne *Lusotopie*. ³⁸

Parmi les champs de recherche couverts par le colloque de Rennes, la dimension internationale de la Révolution des Œillets a fait l'objet d'un atelier et de plusieurs communications. C'est aussi l'angle choisi par Sciences Po et son Centre d'Histoire (CHSP) lors de la journée d'études grand format que j'ai eu le plaisir d'organiser le 10 avril, « La Révolution des Œillets, un événement de portée mondiale ». ³⁹ Bénéficiant du soutien de l'ambassade du Portugal en France et de la délégation française de la Fondation Gulbenkian, ce type de journée d'études permet d'atteindre un public plus large que celui, habituel, des colloques consacrés au Portugal, portés le plus souvent - avec volontarisme et peu de moyens financiers - par les départements universitaires de langue et de civilisation portugaises. Sous l'angle de l'histoire politique, ce type de journée d'études contribue à décloisonner les études sur le Portugal contemporain, en lui conférant en France une dimension transnationale. En association avec l'ambassade du Portugal, l'implication de la revue en ligne *Le Grand Continent* a ainsi amplifié l'audience d'une telle approche transnationale et géopolitique. ⁴⁰

C'est un angle similaire, celui de « regards croisés », qu'a choisi l'ambassade de France à Lisbonne pour commémorer les Œillets d'avril, lors d'une belle journée organisée le 17 avril, « Pour une histoire universelle du 25 Avril ». En présence de plusieurs spécialistes portugais et français du Portugal, le professeur au Collège de France Patrick Boucheron a clôturé la journée aux côtés de Luís Trindade, directeur de l'Institut d'histoire contemporaine de l'université nouvelle de Lisbonne, en mode « quand l'histoire fait dates ». ⁴¹ De son côté, le dessinateur, scénariste et réalisateur de cinéma Mathieu Sapin a présenté sa bande dessinée empreinte d'humour *Edgar* (2023), « dans les pas de son beau-père révolutionnaire, de Paris à Lisbonne ». Enfin, une belle exposition conçue par Victor Pereira a complété le dispositif commémoratif porté par l'ambassade. Elle a présenté au public plusieurs documents inédits provenant du Quai d'Orsay mais aussi des vidéos, des lettres du secrétaire général du Parti Communiste portugais à destination du Parti communiste français, des dessins de Cabu, de *Charlie Hebdo*, des entretiens vidéo avec Lionel Jospin, Serges July, Jean Marie Guéhenno, et Maria de Medeiros notamment, qui évoque la préparation de son film *Capitaines d'avril* tourné dans les rues de Lisbonne au printemps 1999. La lecture de la révolution portugaise par les médias français apporte un éclairage insolite, l'exposition mettant en évidence, comme l'a souligné Victor Pereira, « l'intérêt de la France pour le Portugal et l'amitié que pouvaient avoir les Portugais avec les Français, à commencer par le fait que beaucoup de Portugais parlaient parfaitement français ». ⁴²

Comme l'écrit la revue *L'Histoire* dans l'éditorial de son numéro de mars 2024 qui consacre à la révolution des Œillets un beau dossier d'une trentaine de pages, « cinquante ans plus tard, l'œillet à la boutonnière de jeunes militaires reste un espoir ». ⁴³ Un espoir, mais aussi une crainte, avivée de regrets. Lors de ce

cinquantaire, la presse française s'est fait l'écho de l'inquiétude ambiante. « Que reste-t-il des œillets ? » s'interroge ainsi *Libération* à la une de son édition du 25 avril (cf. *supra*). « Un cinquantaire au goût amer » titre le média en ligne *Le Vent se lève*.⁴⁴ Dans une série en six épisodes sur le 25 Avril, le journal d'information numérique *Mediapart* pose également la question : « Que reste-t-il aujourd'hui des promesses de transformation sociale du 25 Avril alors qu'en mars 2024, les Portugais ont élu à l'Assemblée 50 députés du parti d'extrême droite *Chega* ? »⁴⁵ Son journaliste Mickaël Correia parle « des œillets fanés de la révolution » dans son reportage sur Grândola : « Ville ouvrière qui a donné naissance à l'hymne du 25 Avril, le fief communiste symbole de la révolution des Œillets s'est transformé en enclave touristique pour la jet-set mondiale. » Quelques semaines plus tard, alors que des incendies ont une nouvelle fois ravagé le pays à l'été 2024, Nicolas Guillon fait état dans le quotidien en ligne *AOC* d'un « Portugal dans les flammes du néolibéralisme ».⁴⁶

« Si San Francisco s'effondre » s'inquiétait Maxime Le Forestier au début des années 1970 à la fin de la chanson qui l'a rendu célèbre, après avoir évoqué cette « maison bleue adossée à la colline », où on venait à pied, où on ne frappait pas, où ceux qui vivaient là avaient jeté la clé. Indicible nostalgie d'un temps révolu, mais aussi profond sentiment d'incomplétude, sinon d'inachèvement, à l'écoute aujourd'hui *San Francisco* et de *Grândola*. « À ceux qui ne croient plus voir s'accomplir leur idéal, dis-leur qu'un œillet rouge a fleuri au Portugal » chantait Georges Moustaki à l'été 1974, adaptant le *Fado Tropical* de Chico Buarque. Depuis, la plupart des capitaines d'avril ont disparu, Salgueiro Maia en avril 1992, Vítor Alves en janvier 2011, Otelo en juillet 2021, laissant la révolution des Œillets orpheline du songe romantique d'une nuit de printemps. « Si San Francisco s'effondre, San Francisco, où êtes-vous ? Liza et Luc, Sylvia, attendez-moi » chantait Le Forestier. Et si Grândola s'effondre ? Reste bien sûr un hymne, une madeleine de Proust à la puissance d'évocation inégalable, chargée d'affects, à l'intersection de la mémoire et de l'histoire. Et, si tout commence et finit en chanson, matière à commémorer encore et encore. Mais en se demandant où sont Maia et Otelo, dans l'espoir qu'ils nous attendent eux-aussi.

Notes

* Yves Léonard est docteur en histoire, habilité à diriger des recherches (HDR) et diplômé de Sciences Po Paris dont il est membre du Centre d'Histoire (CHSP). Il est également chercheur-associé à l'université de Rouen-Normandie. Il enseigne à Sciences Po Paris depuis 1997. Depuis son premier ouvrage en 1994 (*Le Portugal, vingt ans après la révolution des Œillets*, La Documentation française), il a récemment publié Histoire de la nation portugaise (Tallandier, 2022, traduit en portugais chez Planeta, 2023) et Salazar. Le dictateur énigmatique (Perrin, 2024 et Edições 70). Aux éditions Chandeigne & Lima, il a notamment publié Salazarisme et fascisme (1996 et 2020), Histoire du Portugal contemporain (2016), Sous les œillets la révolution (2024) et, en avril 2026, Otelo. La voix de la révolution des Œillets. Il est également l'auteur d'ouvrages sur l'histoire du Tour de France cycliste, notamment La république du Tour de France (Seuil, 2003)

¹ Dominique Pouchin, préface datée du 2 février 1984, in Gérard Filoche, *Printemps portugais*, Paris, Éditions Actéon, 1984, p. 10-11.

² <https://lusojournal.com/emmanuel-macron-ofereceu-caixa-com-gravilha-do-chateau-dherouville-a-marcelo-rebelo-de-sousa/>

³ Message du président Emmanuel Macron publié le 24 avril 2024 : <https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2024/04/24/50eme-anniversaire-de-la-revolution-des-oeillets-le-message-du-president-emmanuel-macron>

⁴ Interview de Bernard-Henri Lévy par Sébastien Lapaque, *Le Figaro*, 25 avril 2024, mise en ligne sur le site de *La Règle du Jeu* : <https://bernard-henri-levy.com/fr/bernard-henri-levy-la-revolution-des-oeillets-le-reve-dune-generation/>

⁵ Raphaëlle Rérolle, « Au Portugal, cinquante ans après la « révolution des œillets », le récit d'une nuit miraculeuse », *Le Monde*, 25 avril 2024. https://www.lemonde.fr/idees/article/2024/04/24/cinquante-ans-apres-la-revolution-des-illets-souvenirs-d-un-miracle_6229492_3232.html

⁶ Sébastien Lapaque, « Ombres et lumières du Portugal », *Le Figaro*, 25 avril 1975. <https://www.lefigaro.fr/livres/salazar-le-dictateur-inconnu-du-portugal-20240424>

⁷ Cf. mon interview par Kévin Badeau « Au Portugal, l'héritage des Œillets et le spectre du salazarisme », *Le Point*, 25 avril 2024. https://www.lepoint.fr/monde/revolution-des-oeillets-50-ans-apres-quel-heritage-au-portugal-25-04-2024-2558605_24.php

⁸ Cf. Guilherme Ringuenet, « La fin des œillères avec des œillets », *Marianne*, 25 avril 2024, p. 36-37.

⁹ Interview de Victor Pereira, « 50 ans après la révolution des œillets, que reste-t-il de la 'singularité portugaise' ? » *Le Nouvel Observateur*, 25 avril 2024 : <https://www.nouvelobs.com/idees/20240425.OBS87560/50-ans-apres-la-revolution-des-illets-que-reste-t-il-de-la-singularite-portugaise.html>

Reportage à Lisbonne de René Backmann (1974) : <https://www.nouvelobs.com/monde/20240505.OBS87959/le-printemps-de-lisbonne-le-portugal-libere-de-la-dictature-il-y-a-50-ans-dans-le-nouvel-obs.html>

¹⁰ Cf. Victor Pereira. <https://www.humanite.fr/histoire/antonio-de-spinola/le-25-avril-1974-leclonction-de-la-revolution-des-oeillets>

- ¹¹ Cf. mon interview, *Libération*, 25 avril 2024. https://www.liberation.fr/international/europe/cinquante-ans-apres-la-revolution-des-oeillets-au-portugal-lextrême-droite-seduit-les-jeunes-pour-qui-la-dictature-nevoque-rien-20240424_EHIMRZSSNZA0ZIC6YWXJASRYDU/
- ¹² Cf. *Sud-Ouest*, 24 avril 2024. <https://www.sudouest.fr/international/les-oeillets-d-avril-les-50-ans-de-la-democratie-portugaise-19450747.php> ; *Le Dauphiné libéré*, 21 avril 2024. <https://www.ledauphine.com/societe/2024/04/21/isere-saint-martin-d-heres-les-50-ans-de-la-revolution-des-oeillets-celebres-a-l-heure-bleue> ; *La Montagne*, 26 mars 2024. https://www.lamontagne.fr/clermont-ferrand-63000/loisirs/le-50e-anniversaire-de-la-revolution-des-illets-au-portugal-se-prepare-deja-dans-le-puy-de-dome_14475257/
- ¹³ Comme c'est le cas de Champigny-sur-Marne, ville emblématique de l'émigration portugaise dans les années 1960 et 1970. <https://www.champignysurmarne.fr/sites/default/files/documents/Notre%20Champigny%20-%20Avril%20.pdf>
- ¹⁴ « Les enjeux internationaux », France Culture, 25 avril 2024 : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-enjeux-internationaux/50-ans-de-la-revolution-au-portugal-les-oeillets-ont-ils-fane-7940740>
- ¹⁵ « Le cours de l'histoire », émission de Xavier Mauduit, France Culture, 4 épisodes du 22 au 25 avril 2024. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire/gare-a-salazar-itineraires-d-un-dictateur-4609826>
- ¹⁶ « La Révolution des Œillets », film documentaire de Paul Le Grouyer et Bruno Lorrão, produit par CinéTévé pour France Télévision, 2024. <https://www.francetelevisions.fr/et-vous/notre-tele/la-revolution-des-oeillets-28854>
- ¹⁷ « Sous les œillets, la révolution portugaise », film documentaire de 63 minutes écrit et réalisé par Tony Liégeois pour la chaîne Histoire TV, 2024. <https://www.tf1info.fr/international/qu-est-ce-que-l-etat-nouveau-cette-dictature-que-la-revolution-des-oeillets-a-fait-tomber-au-portugal-antonio-salazar-2294983.html>
- ¹⁸ « Des œillets pour la révolution », film documentaire de 45 minutes réalisé par Brigitte Kleine, Arte, 2024. <https://www.arte.tv/fr/videos/I12205-000-A/des-oeillets-pour-la-revolution/>
- ¹⁹ <https://france3-regions.franceinfo.fr/nouvelle-aquitaine/correze/brive/temoignages-revolution-des-illets-je-me-souviens-de-ce-jour-comme-si-je-venais-de-le-vivre-des-brivistes-d-origine-portugaise-se-souviennent-2960648.html>
- ²⁰ « 50 ans de la Révolution des Œillets », Théâtre de la Ville, Paris, mars-mai 2024. <https://www.theatredelaville-paris.com/fr/spectacles/saison-2023-2024/les-week-ends-de-la-place/week-end-50-ans-de-la-revolution-des-oeillets>
- ²¹ *La fleur au fusil*, pièce de et avec Lionel Cecilio, mise en scène par Jean-Philippe Daguerre. <https://www.theatre-huchette.com/la-fleur-au-fusil/>
- ²² José Cruz, émissions des « frantugais » sur Facebook et Instagram, épisodes sur YouTube, avril 2024. <https://www.youtube.com/watch?v=aDYA-L-RiNo>
- ²³ Sandra Canivet da Costa, *La Révolution des Œillets. Le 25 avril 1974, le jour de la Liberté*, dessins Jay Ruivo, Bourges, Cadamoste éditions, 2024. <https://www.francebleu.fr/infos/culture-loisirs/bourges-une-habitante-celebree-les-50-ans-de-la-revolution-des-oeillets-en-sortant-une-bd-3754041>

- ²⁴ Exposition photographique « La Révolution des Œillets 25 avril 1974 : Ode à la démocratie » du 24 septembre au 20 novembre 2024, sur les grilles du jardin de la Tour Saint-Jacques, rue de Rivoli à Paris. <https://gensdimages.com/2024/09/30/coups-de-coeur-la-revolution-des-oeillets-25-avril-1974-exposition-collective/>
- ²⁵ 34e édition du Festival international du Film d'Histoire de Pessac, « Espagne et Portugal », 19 au 24 novembre 2024. <https://www.francetelevisions.fr/et-vous/notre-tele/on-soutient/le-festival-international-du-film-dhistoire-de-pessac-du-19-au-24-novembre-35151>
- ²⁶ Pierre Nora, « L'ère de la commémoration », *Les lieux de mémoire* (1997), Paris, Gallimard, Quarto, vol. III, [1992], p. 4692.
- ²⁷ *Idem*: 4715.
- ²⁸ Université Paris Nanterre, cinquantenaire de la Révolution des Œillets. <https://bu.parisnanterre.fr/cinquantenaire-de-la-revolution-des-oeillets>
- ²⁹ Université Paris-Sorbonne Nouvelle, programme cinquantenaire. https://www.dbu.univ-paris3.fr/images/DBU/Actualité/pdf/Affiche_oeillets.pdf
- ³⁰ Sorbonne Université Lettres - CRIMIC colloque des 2 et 3 mai 2024. <https://crimic-sorbonne.fr/manifestations/revolution-des-oeillets-50-ans-apres-regards-centres-decentres/>
- ³¹ Colloque université Paris 8 Saint-Denis, 5 et 6 décembre 2024. <https://www.univ-paris8.fr/Colloque-International-La-Revolution-du-25-avril-1974-50-ans-d-evolutions>
- ³² Université Jean Monnet Saint-Etienne, autour de Joaquim Furtado le 28 mars 2024 <https://fac-all.univ-st-etienne.fr/fr/actualites-faculte-art-lettres-langues/actualites-2023-2024/zoom-sur-commemoration-des-50-ans-de-la-revolution-des-oeillets-le-25-avril.html>
- ³³ Conférence dans le cadre du 50e anniversaire de la Révolution des Œillets, université Jean-Monnet, Saint-Etienne, 11 avril 2024. <https://www.univ-st-etienne.fr/fr/tout-l-agenda/annee-2023-2024/agenda-2023-2024/ans-revolution-oeillets-yves-leonard.html>
- ³⁴ Conférence « Les œillets du 25 avril, une révolution singulière », université Bordeaux-Montaigne, 28 mars 2024. <https://ameriber.u-bordeaux-montaigne.fr/fr/actualites/conference-les-oeillets-du-25-avril-1974-une-revolution-singuliere.html>
- ³⁵ Conférence sur le 50e anniversaire de la révolution des Œillets, Sciences Po Lille, le 12 avril 2024. <https://www.sciencespo-lille.eu/actualites/la-revolution-des-oeillets>
- ³⁶ « 50 ans après le 25 avril : mémoire(s) et représentations de la Révolution des Œillets et de l'immigration portugaise en France », actes de colloque publiés dans le numéro 10 de la revue *Reflexos*, 2025. <https://interfas.univ-tlse2.fr/reflexos/2007>
- ³⁷ Colloque international « Il était une fois la révolution portugaise », université Rennes 2, du 29 mai au 1^{er} juin 2024. <https://nouvelles.univ-rennes2.fr/event/il-etait-fois-revolution-portugaise-loccasion-50e-anniversaire-revolution-oeillets-25-avril>
- ³⁸ Dossier « Il était une fois la révolution portugaise », sous la direction de Michel Cahen et Yves Léonard, *Lusotopie*, XXIII (1-2) | 2024. <https://journals.openedition.org/lusotopie/7932>
- ³⁹ Journée d'études « La Révolution des Œillets, un événement de portée mondiale », Sciences Po, Centre d'histoire (CHSP), Paris, 10 avril 2024. <https://www.sciencespo.fr/fr/evenements/la-revolution-des-oeillets-un-evenement-de-portee-mondiale/>

- ⁴⁰ Débat « 50 ans après, les répercussions mondiales de la révolution des Œillets », Maison internationale des langues et des cultures, Lyon, 11 janvier 2024. <https://legrandcontinent.eu/fr/evenements/50-ans-apres-les-repercussions-mondiales-de-la-revolution-des-oeillets/> ; débat « Journalisme et révolution, le cas du 25 avril 1974 » avec Serge July, Institut de journalisme, Bordeaux, 14 mai 2024. <https://legrandcontinent.eu/fr/evenements/journalisme-et-revolution-le-cas-du-25-avril-1974/>
- ⁴¹ Journée du 17 avril « Regards croisés sur la Révolution des Œillets », ambassade de France, Lisbonne, 17 avril 2024. <https://www.ifp-lisboa.com/evenement/commemoration-du-cinquantenaire-de-la-revolution-des-oeillets/?lang=fr> ; Conférence à deux voix de Patrick Boucheron et Luís Trindade, ambassade de France, Lisbonne, 17 avril 2024. <https://www.youtube.com/watch?v=3nTXwCilbVo>
- ⁴² Exposition « Regards français sur la Révolution des Œillets », Ambassade de France, Lisbonne, 2024. <https://lepetitjournal.com/lisbonne/a-voir-a-faire/exposition-regards-francais-sur-la-revolution-des-oeillets-lambassade-de-france-384003>
- ⁴³ Cf. magazine *L'Histoire*, n° 517, mars 2024, avec des contributions de Leonor Bezeza, Guillaume Blanc, Yves Léonard, Victor Pereira et Michel Winock : <https://www.lhistoire.fr/parution/mensuel-517>
- ⁴⁴ <https://lvsl.fr/portugal-un-cinquantenaire-de-la-revolution-des-oeillets-au-gout-amer/>
- ⁴⁵ Dossier « Portugal, 50 ans après la révolution des Œillets », *Mediapart*, 21-26 avril 2024. <https://www.mediapart.fr/journal/dossier/international/portugal-50-ans-apres-la-revolution-des-oeillets>
- ⁴⁶ Nicolas Guillon, « Le Portugal dans les flammes du néolibéralisme », *AOC*, 19 septembre 2024. <https://aoc.media/opinion/2024/09/18/le-portugal-dans-les-flammes-du-neoliberalisme/>

Bibliographie

- Delaunay, Morgane (2024), *Les retornados. Accueil et intégration des rapatriés de la décolonisation portugaise*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Filoche, Gérard (2024), *La révolution des œillets. Portugal 1974*, Paris, Atlande.
- (1984), *Printemps portugais*, Paris, Éditions Actéon.
- Jorge, Lídia (2014), *Les Mémoires*, Paris, Métailié, trad. Geneviève Leibrich.
- Kaplan, Steven L. (1993), *Adieu 89*, Paris, Fayard.
- Léonard, Yves (2024a), *Salazar. Le dictateur énigmatique*, Paris, Perrin.
- (2024b), *Sous les œillets, la révolution*, Paris, Chandeigne, [2023], en portugais *Breve História do 25 de Abril*, Lisbonne, Edições 70 [2024].
- Léonard, Yves et Andrade, Alcício de (2023), *Lumière d'avril. Portugal 1974*, Paris, Chandeigne.
- Nascimento, Manuel do (2024), *Otelo Saraiva de Carvalho et la Révolution des Œillets*, Paris, Les impliqués Éditeur.

- Ory, Pascal (1992), *Une nation pour mémoire. 1889, 1939, 1989, trois jubilés révolutionnaires*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Palheta, Ugo (2024), *Découvrir la révolution des Œillets, Portugal (1974-1975)*, Paris, Les éditions sociales.
- Pereira, Victor (2023), *C'est le Peuple qui commande. La Révolution des Œillets, 1974-1976*, Bordeaux, Éditions du Détour.
- Rebelo, José et Rezola, Maria Inácia (2024), *La Révolution des Œillets. Du pouvoir populaire au pouvoir parlementaire. Regard d'un correspondant du Monde au Portugal*, Paris, Éditions de l'Atelier.
- Robert-Gonçalves, Mickaël (2025), *Cinéma portugais en révolution*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

La Révolution des œillets ou le rêve arrêté

João Domingues*

Centre de Littérature portugaise (CLP)

Faculté des Lettres - Université de Coimbra

Résumé: « La Révolution des œillets ou le rêve arrêté ». Juste après les événements du 25 avril 1974, Lisbonne devient presque un lieu de pèlerinage pour les militants de la gauche française et européenne, pour voir de leurs yeux le phénomène portugais, dans l'espoir d'assister à une vraie révolution ; c'est le cas avoué du journaliste français J. Fromentier (1976). Dans la presse française, dont témoignent tout d'abord les dépêches AFP (conservées aux archives du « Centre d'Études 25 avril » à Coimbra), puis la Une des journaux français et maints articles publiés, l'impact des événements fut plus que notoire. Mais le résultat du 'putsch' portugais ne fut, pour la gauche, qu'un rêve d'un anti-putsch chilien' aux allures uniques et aux résultats mitigés, n'étant pas à la hauteur de ce dont on avait rêvé. Certains revoient plus tard cet espoir, déjà mort et enterré, dans une Lisbonne où il ne subsiste que des 'gibets' (A. Volodine 1990), au lieu d'un peuple fier aux idéaux forts, dont on avait rêvé et auxquels on avait cru, ne fût-ce que pour un moment. On se propose ici d'analyser ce qui a pu alimenter ce rêve de la gauche concernant cet « œillet rouge qui fleurit au Portugal » (G. Moustaki 1974), puis son 'arrêt' et la déception face aux résultats si minces et au caractère si unique de la Révolution des œillets au Portugal.

Mots-clés: Le 25 avril, révolution, gauche, démocratie, politique

Abstract: "The Carnation Revolution or the interrupted dream". Immediately after the events of the 25th April 1974, Lisbon nearly became a pilgrimage destination. The French journalist J. Fromentier (1976) believes the French and European left wing roamed to Lisbon hoping to see the "Portuguese phenomenon" with their own eyes and to witness a true revolution. The French press is a testament to the remarkable impact these events had, as can be seen in the AFP press releases (kept in the archives of the "Centro de Estudos 25 de Abril" in Coimbra) as well as the headlines which filled the many pages of French newspapers and diverse articles

published. But the result of the Portuguese ‘putsch’ was, for the left wing, only a Chilean anti-putsch dream, in its own uniqueness and mixed outcomes, not a match to what had been envisioned. Later on, some would come to see hope truly dead and buried, in a Lisbon where “the gallows” are the last thing standing (A. Volodine, 1990), instead of a glorious and strongly idealistic people, whom we believed to be and dreamt of, even if only for a brief period. Our aim is to analyse what nourished this leftist dream of the “red carnation blossoming in Portugal” (G. Moustaki, 1974), after that blossoming came to an end, the disillusionment with the pale outcomes and the unique character of the Carnation Revolution in Portugal.

Keywords: 25th April, revolution, left wing, democracy, politics.

Keywords: 25 April, revolution, the left, democracy, politics.



Les capitaines d'avril (MFA) conduisant le peuple.

Mort à la police politique PIDE.

Alvaro Cunhal et Mário Soares, le socle du salut du peuple.²

I. Introduction

Entre les printemps 1974 et 1976, le Portugal a vécu au rythme de la révolution, couleur rouge œillet. Les observateurs étrangers se sont alors pressés à Lisbonne pour tenter de trouver dans ce « Cuba en Europe du Sud » des réponses aux convulsions politiques de l'époque. (Léonard, Y. 2023 : 99)

Sur le 'rêve arrêté' du 25 avril, dire d'abord quel était ce rêve, d'après ses propres acteurs :

Mon 25 avril a commencé bien avant le 25 avril lui-même. Tout a commencé lorsque des 'jeunes soldats' comme mon mari rêvaient d'un pays libre et démocratique, sans prisons pour des raisons idéologiques, dirigé par des hommes politiques intègres et éthiques, où les gens n'auraient pas faim, avec des écoles où chacun pourrait apprendre à participer, femmes et hommes, sans crainte de parler, avec une justice non manipulée par les dirigeants du régime, où les citoyens seraient prêts à lutter pour une patrie idéale, où la liberté, la justice et la paix seraient vécues par tous, sans peurs. La lutte pour ces idéaux a été discutée dans la clandestinité, dans un lieu préalablement convenu. Sans crainte. Avec l'idéalisme propre à ces jeunes qui savent que les utopies sont ce qui n'a pas encore été réalisé [...].³

Un rêve, donc. Mais les portugais ne sont pas les seuls que la 'révolution des œillets' a fait rêver. Juste après les événements du 25 avril 1974, Lisbonne devient un lieu de pèlerinage pour la gauche européenne (pas seulement française), qui vient assister au phénomène portugais dans l'espoir d'être témoin d'une vraie révolution. C'est sûrement de cette gauche venue à Lisbonne pour sentir les airs de la révolution que Volodine se souvient en 1990, dans *Lisbonne. Dernière marge*, quand il observe que beaucoup d'étrangers ont « grouillé ici pendant les mois chauds de 75 » (Volodine 1990 : 12). C'est aussi le cas du journaliste français Jacques Frémontier qui en parle abondamment dans son ouvrage *Les points sur les i*. Publié à Paris en 1976, ce texte a été traduit et publié à Lisbonne, la même année en portugais, par José Saramago, qui n'était pas encore l'écrivain Saramago, mais déjà un militant reconnu de la gauche prolétaire.

Cependant, de l'autre côté de l'océan, deux jours à peine après les faits, dans le quotidien québécois *La Presse*⁴ journal qui traite spécialement de l'actualité internationale, le journaliste Guy Cormier voyait l'évolution des événements au Portugal avec beaucoup d'appréhension, saisissant déjà toute l'ambiguïté de ce qui vient de se passer au Portugal :

Le déplacement d'autorité en l'occurrence intéresse deux théâtres différents : la métropole et les colonies. Et il est patent que l'enthousiasme de Lisbonne devant l'effondrement du régime n'est pas partagé par les porte-parole du Mouvement populaire pour la libération de l'Angola, colonie portugaise. Le fait que le général de Spínola, conspirateur du coup d'État, ait dénoncé la guerre coloniale, dans un livre qui a connu un certain retentissement, n'a pas désarmé les mouvements de libération de l'Angola, qui voient toujours en lui l'un des plus violents criminels des généraux portugais. La rigueur de ce jugement, si justifiée qu'on puisse la supposer, n'interdit pas de penser que les plus conscients des dirigeants portugais aient pu avoir la révélation soudaine que la victoire militaire était devenue impossible contre les insurgés. Ce ne serait pas la première fois que les stratégies classiques ont dû renoncer à mater la guérilla. (Cormier 1974 : s/p)⁵

Cet enthousiasme lisboète des tout premiers jours de la Révolution n'était donc pas partagé. Les dirigeants des mouvements de libération ne comprenaient pas comment un « dur » de la répression coloniale si récente pouvait être considéré comme un libérateur de la métropole dictatoriale. Cas singulier que celui du positionnement du Général Spínola. Quoi qu'il en soit, les colonies portugaises doivent la fin de la guerre et leur indépendance au mouvement démocratique et anticolonialiste du 25 avril, sans doute deux grands résultats parmi les plus marquants de cette révolution, en plus de l'avènement de la démocratie au Portugal.

À Paris, c'est dans *L'Express* que, juste une semaine après le 25 avril, André Pautard⁶ nous donne sa version dans un article qu'il intitule « l'explosion portugaise ». Dans ses observations, l'incertitude et l'hésitation sur l'orientation des événements sont aussi plus qu'évidentes :

L'Armée observe. En moins d'une semaine, elle vient de faire l'apprentissage de la réalité du pouvoir. Le général Spínola confère avec les banquiers et les industriels - qui ne sortent pas mécontents de l'entrevue. Des officiers s'installent dans les fauteuils ministériels pour diriger l'Administration. On renouvelle les gouverneurs des provinces. Tout se passe comme si le général Spínola était résolu à prendre le poste de chef de l'État. Et pas seulement à titre provisoire. Enfin, lorsqu'on l'interroge sur les critères qui permettront la formation de nouvelles associations politiques, la junte répond : « Ce sera celui de la vraie représentativité. C'est-à-dire l'appui des masses ». L'appui des masses, aujourd'hui, c'est l'Armée qui le recueille le plus largement. Et l'encens de ces acclamations pourrait peut-être lui monter à la tête. On cherche des exemples, bons ou mauvais, de la situation actuelle du Portugal : la France du Front populaire ou du Programme commun, le Chili de Salvador Allende. Personne n'ose encore parler du Pérou des capitaines [...]. (Pautard 1974)⁷

Que la situation ne fût pas claire, c'est le moins qu'on puisse dire. « L'appui des masses » va à l'Armée ; mais « l'Armée observe » et elle voit Spínola, le chef de la Junte⁸ s'entretenir avec des banquiers et des industriels qui ne sortent pas mécontents du rendez-vous. Que prépare-t-on alors ? Une vraie révolution ou un simple changement de mains du pouvoir ? Et en septembre de la même année, toujours à Paris, Alfredo Margarido, qui y vivait réfugié depuis 1964, s'exprimait déjà, dans la revue *Esprit*, avec plus de clarté, mais aussi peu d'illusions :

Si la population est dans son ensemble joyeuse, si les manifestations du 1er mai ont marqué dans la fête l'écroulement du régime, il faut dire que le changement politique n'est pas allé très loin. En réalité, le pouvoir a changé de mains, mais il ne semble pas avoir beaucoup changé de nature. Les mesures prises sont importantes, mais sont loin d'être suffisantes [...]. Le Portugal est donc engagé sur plusieurs voies : la conservation des 'acquis', qui semble satisfaire une partie considérable du nouveau personnel politique; la liquidation de la guerre coloniale, à laquelle tient avant tout le Parti socialiste, qui y a délégué un de ses dirigeants les plus prestigieux ; la transformation de l'appareil économique, amenant le Portugal à renforcer ses liens avec l'Europe, surtout le Marché commun; enfin, la préparation des élections, qui donneront aux partis la possibilité de se substituer aux militaires sans trop de secousses. (Margarido 1974)⁹

Pour Margarido, ces cinq mois de révolution sont faciles à résumer : effondrement de la dictature ; changement de mains du pouvoir, mais pas vraiment de nature ; liquidation de la guerre coloniale ; envie de modernisation de l'appareil économique pour rapprocher le Portugal de l'Europe ; organisation des partis, préparation d'élections libres. Le tout sans guerre civile, ni grands bouleversements sociaux. En somme, la mise en œuvre du programme des militaires progressistes du MFA, à savoir « démocratiser, décoloniser, développer ».

La presse française, dont témoignent les dépêches AFP conservées aux archives de du « Centre 25 avril » à Coimbra, et puis les Unes des journaux français ainsi que maints articles publiés, nous montrent qu'il est évident que l'événement portugais est connu à l'étranger. Pour ce qui est de l'impact des événements, Gilles Rodrigues nous présente, dans un article paru en 2007 dans la *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, et dont nous avons trouvé aux archives du Centre d'Études 25 avril de Coimbra, quelques exemples notoires.

Le 15 août 1975, nous dit Rodrigues, on écrivait dans *Le Monde* :

L'intérêt suscité à l'étranger par les événements du Portugal n'a guère de précédent dans l'histoire récente : il faut remonter à la chute du régime d'Allende, sinon à l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968, pour retrouver un tel flot de commentaire et de prises de position. Il est vrai que cet intérêt est inégal : très vif en France, où les partis de gauche,

comme leurs adversaires, puisent dans la situation à Lisbonne des arguments plus ou moins intéressés à l'appui de leur propre cause [...]. (Rodrigues, in *RBNF*, 2007 : 45)

Mais, dès le lendemain même du coup d'état portugais, l'heure n'avait pas été aux grandes célébrations festives, ni de droite ni de gauche, et les hésitations avaient été grandes. À Paris, savait-on vraiment ce qui se passait au Portugal ? Le 26 avril, la Une du *Figaro* annonçait simplement « Coup d'État militaire au Portugal » (*L. F.*, 26-04-1974 : 1), de même que celle du *Monde*, dans laquelle le contenu était aussi purement informatif : « Une junte militaire s'empare du pouvoir » (*L. M.*, 26-04-1974 : 1). Dans *L'Humanité*, organe officiel du Parti Communiste français depuis 1920,¹⁰ on était encore plus hésitant ; on y parlait de « Soulèvement militaire au Portugal » (*L'H.*, 26-04-1974 : 1). L'adhésion, presque totale et quasi immédiate, de la population au mouvement militaire n'était donc ni prévue ni immédiatement reconnue, de même que, par la suite, le caractère modéré de l'action des militaires notamment quant à la prise du pouvoir.

En fait, l'incompréhension était presque totale, et les erreurs d'interprétation multiples.¹¹ Et ce n'est que lorsque le mouvement s'oriente vers l'installation d'une démocratie, que la France et l'Europe saisissent la dimension réelle, le profil et la portée de cette révolution qui élimine une dictature par un coup militaire et arrête la guerre coloniale, sans pour autant laisser longtemps le pouvoir aux mains d'une junte militaire, ni tomber aux mains d'une gauche extrême, même si elle vire clairement à gauche.

Ce sont plutôt les grandes divergences entre socialistes et communistes portugais qui font l'objet de débat en France. En effet, si cette alliance du peuple avec les militaires convient parfaitement au PC français - ce dont le journal *L'Humanité* ne cesse de parler -, leurs désaccords sont profonds et leur manifestation ne se fait pas attendre, aussi dans la presse française. De fait, le 31 mai 1975, dans *Le Monde*, le journaliste Thierry Pfister écrivait :

L'analyse de la situation portugaise devient du même coup un sujet grave entre les deux partis de gauche, puisqu'elle révèle qu'au-delà des accords, des chartes et des déclarations, communistes et socialistes ne conçoivent pas de la même façon, sur le terrain, le respect des libertés et des procédures démocratiques.¹²

Liberté était, en fait, une question majeure. La liberté d'expression et, par conséquent, la liberté de la presse. Mais les débats qui hantent la presse française ont finalement très peu de rapport avec la vraie situation au Portugal. Cas exceptionnel, le débat autour de la tentative du PC portugais de fermer un journal qui était la voix du parti socialiste. Cette tentative est vivement condamnée par Raymond Aron dans *Le Figaro*, où il affirme que « justifier, fût-ce par réserve, la fermeture au Portugal

d'un organe de presse lié à un parti auquel 38% de l'électorat on fait confiance, c'est pousser le mensonge, par insinuation ou par omission, au-delà des limites tolérables [...] ».¹³

Quand, peu après l'arrivée de Costa Gomes (président), de Vasco Gonçalves (premier ministre) et du général Otelo au pouvoir¹⁴ - soutenus par les communistes, mais dont le PS se méfiait déjà -, et qu'une très forte réaction anti-communiste s'installe violemment dans le nord du pays, les différents partis de la gauche française hésitent à déclarer leur soutien au PC portugais.¹⁵ Bien au contraire, F. Mitterrand va même jusqu'à déclarer à la presse que « [le PS français] estime que les erreurs de jugement de la direction du parti communiste portugais ont largement contribué à imprimer aux événements le cours que nous déplorons »,¹⁶ et invite le PC français à reconnaître les erreurs du PC portugais.

Sur ce sujet, la réaction peut-être la plus forte et la plus négative est celle du *Nouvel Observateur* dans lequel le journaliste Jean Daniel accable le PC portugais en disant : « Si le parti communiste [portugais] persévère diaboliquement dans une logique bolchevique impliquant l'élimination des autres partis ouvriers, y a-t-il autre chose à faire que de la combattre en devenant l'allié 'objectif' des réactionnaires, des cléricaux et des fascistes qui régnaient hier encore au Portugal ? »¹⁷

À la suite de ces affirmations, il sera accusé de brandir 'l'épouvantail' du communisme au Portugal, mais, que le coupable soit le PC portugais ou un autre - et notamment la diabolisation du communisme promue et prêchée par l'Eglise portugaise -, il était très proche de ce que croyait, ou de ce qu'on a fait croire alors à un grand nombre de portugais.

Lorsque, après la tentative de renversement politique survenue le 25 novembre, plusieurs militaires proches de l'extrême-gauche et certains militants du PC sont arrêtés, le Portugal fait à nouveau, bien que brièvement, la Une en France. Dans *Le Figaro*, on parle de « l'échec d'un putsch gauchiste » et Mário Soares, s'exprimant dans ce même journal, accuse directement le PC d'avoir tenté « d'imposer une dictature communiste »¹⁸ au Portugal. Enfin, tout laissait croire que la page politique était tournée et que le Portugal avait fait sa révolution, pas comme les autres.¹⁹

Mais l'intérêt de la gauche française pour la révolution au Portugal ne s'épuise pas ici. En effet, des personnalités de premier rang de la gauche française, comme Jean-Paul Sartre, se sont intéressées au phénomène portugais. Le philosophe français qui avait subi la prison sous l'occupation allemande, puis avait été résistant et figure de proue de mai 68 à Paris, ayant pris connaissance des événements portugais de 74 et 75, voulait savoir comment on a fait une révolution au Portugal. Après les révolutions chinoise et cubaine, le penseur, plutôt que de rêver d'une autre révolution, cherche à vivre ce moment de libération par excellence. On sait, en effet, que les tentatives révolutionnaires l'ont toujours séduit comme une espèce d'exaltation utopique, suivie bien souvent d'une désillusion. Il semblerait que ce soit

également le cas. En effet, si l'on tient compte du résultat de ce 'putsch' portugais, il ne fut, pour la gauche, qu'un rêve d'un anti-putsch ressemblant, sur bien des points, à celui qui s'était passé au Chili l'année précédente, en 1973.²⁰ Sous des allures uniques et aux résultats mitigés, il n'est pas, tout compte fait, vraiment à la hauteur de ce dont la gauche avait rêvé. Et si certains ont, malgré tout, gardé un certain espoir, d'autres le revisitent plus tard, mort et enterré, dans une Lisbonne où il ne subsiste que des « gibets » (cf. Volodine 1990), au lieu des peuples fiers aux idéaux forts dont on avait rêvé et auxquels on avait cru, ne serait-ce que pour un moment.

Mais qu'est-ce qui a alimenté le rêve de la gauche concernant cet « œillet rouge qui fleurit au Portugal » comme le chantait Moustaki ?²¹ Quel était ce rêve ? Et de quoi rêvait la gauche, notamment la gauche française, le PCF mais tant d'autres aussi, quand ils entendaient parler du putsch au Portugal ? Et comment le Portugal a-t-il donné un coup d'arrêt à ce rêve révolutionnaire ? Pourquoi cette déception si flagrante, enfin, face aux résultats mitigés et au caractère si unique de la Révolution au Portugal ?

Pour Serge July, cofondateur du journal *Libération*, et son directeur entre 1973 et 2006, et l'auteur des commentaires du générique Viva Portugal,²² la révolution portugaise signifie d'abord la mort de la dictature de Salazar et l'éradication de la police politique au service de l'État. Et, dans leur sillage, le retour des libertés pour tout un peuple qui peut enfin relever la tête, sans crainte de parler. Il a vu la gauche et le peuple dans la rue, dans les usines, dans les villages. Mais il a vu aussi que le Portugal de Fátima n'avait pas disparu, ni ses refus, ni ses peurs. Il a vu la longue crise de cet 'été chaud' aux images si contrastées, avec le retournement du nord du pays très attaché à ses valeurs, à ses croyances, à ses « maîtres », à ses coutumes.

Quelles conquêtes alors, quels résultats le 25 avril a-t-il apportés au Portugal et aux portugais ?

II. Quelques conquêtes et beaucoup d'espoir.

Pour Jacques Frémontier, comme d'ailleurs pour le sociologue portugais Boaventura de Sousa Santos, la Révolution au Portugal est le fruit des « forces populaires ». Pour eux, ce ne sont « ni le programme du Mouvement des Forces Armées, le MFA », ni les premiers gouvernements provisoires qui ont prévu et permis la construction du socialisme au Portugal. « Ce sont les luttes des travailleurs, c'est la classe ouvrière qui s'est battue (cf. Frémontier 1976 : 175).

En effet, pendant le printemps et l'été 1975, la bourgeoisie a beaucoup perdu. Quelques grands instruments économiques subissent des nationalisations - les banques, les assurances, l'électricité - pendant que des ouvriers occupent de nombreuses entreprises dont les patrons s'enfuient, alors que dans le sud les ouvriers agricoles s'emparent de quelques grands domaines agricoles et créent des coopératives et des unités collectives de production pour les exploiter (*ibidem* : 174).

Quel rêve ces forces populaires n'étaient-elles pas en train de construire ! Toutefois, dès le 25 novembre 1975, le pouvoir bascule à nouveau, et « les conquêtes du printemps et de l'été sont remises en question » (*ibidem* : 175).

a) La lutte sur le terrain et ses instruments

Cette révolution de la classe ouvrière avait ses instruments : les syndicats, qui existaient depuis les années trente, et la création d'une intersyndicale qui en 1970 regroupait déjà 22 syndicats, avec, depuis 1974, les différents partis, et les comités des travailleurs, et enfin les grèves : en exagérant peut-être un peu, Frémontier parle de plus d'un million de travailleurs qui ont répondu à l'appel de l'Intersyndicale et manifestent à Lisbonne le premier mai 1974 (*ibidem* : 176). Or, le 25 novembre de l'année suivante, la même intersyndicale échoue dans sa tentative de mobiliser les travailleurs (cf. *idem* : 179).

Les travailleurs ont tout de même réussi à améliorer leurs conditions : augmentation des salaires, notamment du salaire minimum, réduction des horaires de travail (44 heures au lieu de 48) et allongement des congés payés. Grâce aux célèbres « épurations »,²³ les Commissions des travailleurs ont pu expulser certains de leurs chefs, les plus autoritaires, mais cela s'était avéré très difficile car ces cadres - techniciens, contremaîtres ou administrateurs d'entreprise -, étaient souvent compétents, ou en tout cas les plus compétents dans leur domaine. Leur fuite vers l'étranger, notamment vers le Brésil, n'a pas, en définitive, favorisé la révolution au Portugal. On connaît les coûts de la nationalisation de certaines entreprises dont l'administration nommée n'a pas été à la hauteur du défi. Et les quelques expériences d'autogestion de petites entreprises ont échoué parce qu'elles manquaient cruellement de personnel bien préparé, possédant un minimum de formation administrative de *management*, et finissent par ressembler plutôt à de « l'autoexploitation », tant la faible rentabilité exigeait des efforts jamais compensés par les salaires (cf. *ibidem* : 191-193).

b) La lutte pour le contrôle des moyens de production

Cette lutte exigeait, évidemment, la maîtrise des moyens de production, et au premier chef la terre : c'est la « réforme agraire » (cf. *ibidem* : 205-235). En vérité, la première législation concernant les changements dans la propriété et l'utilisation des terres date du 2 novembre 1974, avec une loi qui instituait la location obligatoire des terres sous-utilisées et définissait les conditions dans lesquelles l'Institut de réforme agraire (IRA) pouvait agir.

Quant au remembrement rural,²⁴ décrété par la révolution surtout pour le nord du pays, il visait à transformer et à rentabiliser l'agriculture de subsistance très fragile et peu rentable des petites exploitations, en améliorant les conditions techniques et économiques du développement des activités agricoles, ou forestières, grâce

à la concentration et à la correction de la configuration des terres, en optimisant l'utilisation des ressources naturelles.

Enfin, des coopératives devraient être créées. À l'intérieur de ces organisations démocratiques gérées par leurs adhérents, chaque membre serait appelé à participer activement à la formulation de leurs politiques et à la prise de décision. Dans ces organisations, les hommes et les femmes élus seraient responsables devant les membres qui les auraient élus.

Or, ces idées étaient au cœur de la lutte, et leur mise en œuvre tant convoitée faisait effectivement rêver la gauche. Mais elles venaient à peine d'éclorre que déjà les signes de leur caractère éphémère étaient évidents – faute de structures de soutien solides –, et annonçaient que tout, ou presque, n'était qu'un rêve et un mirage. De fait, la réforme agraire au sud et le remembrement²⁵ des terres au nord ne furent que deux rêves aussi éphémères dans leur création que volatiles dans leur disparition. Le Portugal rural n'en garde aujourd'hui qu'un très vague souvenir, et les quelques coopératives qui résistent ont été privatisées, pour la plupart, comme celle du Cachão, située à Trás-os-Montes.²⁶ Cette référence n'est pas innocente dans la mesure où, le 20 décembre 1974, ses travailleurs ont remis au Chef du Cabinet du Secrétaire de l'État du Travail, un don correspondant au salaire d'une journée de travail, pour démontrer tout leur soutien au programme du Mouvement des Forces Armées (MFA).

c) Quelques résultats encourageants, mais aussi fragiles qu'éphémères

Ce fut d'abord l'organisation des syndicats, la création d'une intersyndicale, la nationalisation des moyens de production, surtout, et ladite « réforme agraire » avec la nationalisation des latifundia sous le slogan « la terre à ceux qui la travaillent ». Puis, la création de coopératives agricoles dans le sud et le début, annoncé mais jamais concrétisé, du remembrement des petites parcelles agricoles et de la réunion de leurs propriétaires dans des coopératives ou autres associations, pour augmenter la production dans le nord du pays, leur rentabilité et la gestion de leurs produits jusqu'à la mise en vente sur le marché ; bref, pour contrôler toute la chaîne de production et de commercialisation.

Or, si les syndicats sont restés plus ou moins actifs, et si certains moyens de production sont encore aujourd'hui des organisations publiques, la plupart des moyens de production sont vite retournés à leurs anciens propriétaires, dans l'industrie comme dans l'agriculture. Par exemple, dans le nord du pays, la pratique d'une agriculture de subsistance dans le cadre de petites parcelles exploitées individuellement par chaque famille avec l'intervention de petits intermédiaires pour leur commercialisation, s'est pérennisée jusqu'à nos jours.

III. La déception de la gauche

Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Marguerite Yourcenar et d'autres intellectuels français écrivains, philosophes, politiques ou journalistes, plus ou moins connus, sont venus au Portugal pour voir la Révolution. Dans les années 1974-75, Porto et Lisbonne frémissent dans une explosion d'idées politiques et se multiplie les débats, tables rondes, émissions de radio et rencontres de toute sorte pour discuter de l'avenir politique, social et économique du pays. Beaucoup de ces penseurs étrangers y ont participé ; certains furent éblouis par ce qu'ils ont trouvé, d'autres sont repartis déçus. Sartre, déjà âgé, presque aveugle et, selon ses propres mots, mal informé sur les événements récents au Portugal, est venu, a-t-il dit, surtout pour écouter. Nous étions début avril 1975. Quelques jours auparavant, s'était déroulée la tentative de coup d'état du 11 mars. Le pays était en ébullition. Le Processus Révolutionnaire qui était en cours (PREC)²⁷ déclencha le mouvement de nationalisations dans plusieurs secteurs, provoqua l'expulsion d'innombrables patrons et chefs d'entreprise et incita à l'occupation des terres par les paysans. Tout cela intéressait sûrement Sartre qui voulait comprendre la révolution et saisir de nouvelles possibilités du progrès révolutionnaire. Mais il n'a presque rien entendu, surtout des étudiants universitaires venus le rencontrer à la Faculté des Lettres de Porto plutôt pour voir le grand philosophe français ou la vedette de mai 68, que pour discuter avec lui de l'avenir du Portugal. Sur le 25 avril, et selon ses affirmations reproduites dans le journal *O Comércio do Porto*, le 3 avril 1975, Sartre croyait que la possibilité d'une option socialiste au Portugal était réelle. Le lendemain, lors de sa visite guidée à une usine textile de Guimarães, une usine autogérée, il a perçu l'autogestion comme un modèle provisoire, un apport sans doute important du prolétariat portugais, mais juste un moyen de passage vers la révolution socialiste. (cf. *O Comércio do Porto*, le 5 avril 1975).

En effet, Sartre arrive au Portugal juste après le 11 mars 1975.²⁸ Il voulait vérifier par soi-même la 'révolution des œillets'. Et il a vu tout un mouvement lancer les fondements d'une révolution. Mais quand le Mouvement des Forces Armées (MFA) décide de dissoudre les partis d'extrême gauche, il considère qu'il s'agit d'une « grosse erreur » anti-démocratique dans la mesure où on fait taire une partie du peuple. Il y voyait le présage de l'installation d'une dictature militaire, aux allures d'une contre-révolution, et non la poursuite de la révolution qui voulait implanter au Portugal les valeurs démocratiques. Sartre, défenseur de la liberté individuelle, et certainement plus proche de l'anarchie que de la pensée maoïste, en ressort attristé et déçu. « La révolution n'a pas encore été faite », aurait-il laissé échapper aux micros de RTP, lors de son passage à Lisbonne.

Quant à l'écrivain Antoine Volodine (pseudonyme de Jean Desvignes, professeur de Russe en France), il n'a pas assisté à la révolution portugaise, mais quelques années après le 25 avril il a fait de longs séjours au Portugal. Dans ses romans, il

ne fait que penser, affabuler et écrire pour dire sa haine contre toutes les guerres « non rouges », contre toutes les révolutions ratées, contre toutes les chienneries des hommes. Et il parle de l'après révolution portugaise, notamment quand il raconte ses balades à Lisbonne où « le peuple fier a disparu », et il ne garde en mémoire, des rues de la capitale, que cette image prémonitoire des morues sèches, pendues aux portes des épiceries, comme autant de « gibets » aux corps desséchés, sans vie et sans idées, comme ce pays (cf. Volodine 1990 : 9). « Rue de l'Arsenal, à Lisbonne, les potences abondent » (*ibidem* : 7) ; ainsi débute son récit intitulé Lisbonne. Dernière Marge. Et la narratrice explique cette ouverture :

J'ai toujours voulu faire démarrer mon roman par une phrase qui les giflent.

- [...] Qui gifle qui ?

[...]. Qui les giflent eux, les esclaves gras de l'Europe, et les esclaves boudinés, et les cravatés, et les patrons militarisés par l'Amérique, et les serfs du patronat, et tous ces pauvres types asservis par tous, et les sociaux-traitres et leurs dogues [...] (Volodine 1994 : 7)

Dans cette Lisbonne au « cadavres crayeux » « pendus en grappes » (*ibidem* : 11), seuls les bureaucrates attirent son attention, arrivant, « avec une heure et demie de retard [...] tirés à quatre épingles, [qui] se hâtaient vers les ministères de la Place du Commerce » (*ibidem* : 12).

Puis, par un flash-back sur les années 1975 à Lisbonne, et avec un regard désabusé sur les étrangers venus sur place, il parle alors de toute une « racaille » qui « a grouillé ici pendant les mois chauds » (*ibidem* : 12), horde d'étrangers venus curieux, ou pour profiter du désordre, dans cette Lisbonne, peut-être « à cause de la lueur rouge qui s'y était allumée lors de ce fameux été, pour d'ailleurs presque immédiatement se ternir et agoniser » (*ibidem* : 13).

« La révolution était morte une fois de plus et même très morte », observe Volodine (1994 : 9) dans son autre roman, *Le nom des singes*, situant le récit à Puesto Libertad, capitale de la guérilla latino-américaine. Et toujours le même sentiment de désillusion, cette envie de souligner sa révolte contre toutes les dictatures, et ce désarroi face à l'échec du rêve révolutionnaire, où qu'il surgisse.

Le désenchantement était, peut-être, le seul sentiment amplement partagé par toute la gauche devant une volte-face inattendue de l'orientation politique au Portugal, et le désarroi s'imposait avec le retour, au pouvoir et à l'administration des moyens de production, notamment des terrains agricoles, de leurs anciens propriétaires et d'une bourgeoisie qui en avait hérité, parfois sans jamais avoir quitté la ville, et, qui plus est, sans y avoir travaillé.

IV. En conclusion

Au Portugal, « le mythe du ‘pouvoir populaire’ n’a guère résisté à l’épreuve des faits » ; « Le mythe de l’autogestion s’effrite » et « l’utopie de l’*usine aux ouvriers* s’effondre [...] » (Fromentier 1976 : 204-205). Loin, donc, d’une victoire éclatante des idées de la gauche au Portugal, la révolution des œillets a suscité beaucoup de réflexions et maintes questions que peuvent se poser tous les gens de gauche, peut-être les vraies questions qu’il aurait fallu formuler avant même d’entamer une révolution.

Pourquoi, se demande Fromentier dans *Les points sur les i*, le pays, et surtout le peuple, a-t-il plié avec le 25 novembre. Pour quelles raisons l’espoir a-t-il été étouffé et la lutte arrêtée ? Le Portugal a-t-il décidé de stopper cette révolution ? La gauche, française ou autre, qui avait cru pouvoir assister à Lisbonne à une vraie révolution, ajoute encore Fromentier, elle aurait dû plutôt, en amont, se poser quelques questions primordiales :

- « Suffit-il qu’une avant-garde ouvrière s’affirme prête à construire le socialisme pour créer une révolution ? » (Fromentier 1975 : 243)

- « Peut-on choisir de marcher au socialisme sans l’accord d’une majorité décisive ? » (*ibidem* : 243)

Grande déception, donc, pour l’extrême-gauche de toute l’Europe, surtout après le 25 novembre et l’arrêt, sinon même le recul, du processus révolutionnaire au Portugal (cf. Léonard 2023 : 102). Pour les révolutionnaires modérés, le 25 novembre a même eu le mérite de récupérer, dans sa pureté originale, l’idéal du 25 avril, pour qu’une démocratie modérée ne déraile pas vers l’extrême-gauche. Avec le 25 novembre, l’idéal de la gauche fut abandonné. Ce qui nous permet de comprendre enfin l’affirmation du général Eanes pour qui, dorénavant « celui qui sépare les deux dates (le 25 avril 1974 et le 25 novembre 1975) commet une erreur historique ». ²⁹

Il est vrai que, en 1975, Lisbonne fourmillait de ces nouveaux touristes habillés « à la guevariste » ou d’autres étrangers qui, le poing levé, se promenaient entre Rossio et Bairro Alto, vociférant des chants en anglais ou en danois, comme si Lisbonne était devenue le nouveau paradis de la gauche libertaire, ou de la liberté tout simplement. Mais ceux qui ont rêvé un jour de venir au Portugal pour découvrir une utopie juste à deux heures d’avion de chez eux, en sont peut-être partis déçus et pensifs, car la démocratie ne se construit jamais du jour au lendemain ici non plus. Et pour que la liberté habite un peuple capable de former une majorité, il faut d’abord la nourrir, avant de pouvoir en jouir véritablement (cf. Frémontier 1976 : 243).

Un changement si profond, si immédiat, et surtout presque sans transition, pourrait donner lieu à des moments de grande instabilité, voire de quasi-anarchie. Au Portugal, il paraît que le peuple a hésité. Par ailleurs, dans le pays, il y avait encore des forces conservatrices capables de dominer les opinions pour l’empêcher, ayant opté pour le maintien d’un certain ordre, bien qu’aux relents de passé et sentant l’Eglise,

sûrement – surtout dans le nord –, laissant souvent émerger une idée de reculs dans la marche vers le socialisme, qui n'est plus inscrit dans la Constitution portugaise.³⁰

Une révolution commencée par les militaires, comme une première sonnette d'alarme, que le peuple a suivie, qui a bien commencé par des moyens classiques, mais une révolution modérée, en rupture avec la dictature fasciste, mais sans guerre civile, avec un « pacte d'oubli » et non d'épuration par rapport au passé, ou presque, les peines n'ayant pas dépassé les six mois de prison, avec beaucoup d'absents évadés et simplement restés à l'étranger quelques années. Une révolution vite arrêtée, ou presque, les idées de gauche n'ayant pas eu suffisamment de soutien.

Une révolution unique, en effet, dans laquelle les militaires étaient, dès le début de leur action,³¹ porteurs d'un projet démocratique. En s'emparant du pouvoir, ils ont renversé une dictature sans instaurer un régime autoritaire militaire, et ont réussi à mettre en place un gouvernement civil après des élections libres. Ni dictature de gauche, ni démocratie libérale : sans utopie ni extrémismes, une démocratie par le peuple et pour le peuple, une démocratie représentative « à la portugaise, qui ne devra rien à personne ».³²

Notes

* João Domingues est professeur à l'université de Coimbra et docteur en Culture française. Auteur d'une thèse intitulée *Le dialogue des morts ; de d'Ablancourt à Voltaire* (2004), il a aussi publié de nombreux articles et chapitres de livres tels que : « Henry Bauchau, une réécriture à l'épreuve de la mondialisation. Enjeux d'une interprétation "différentielle" », in Coutinho, A.P., *et al.* dir. 2017. *Résistances du local et apories du global. La Littérature française et francophone à l'épreuve de la mondialisation*, éd. Le Manuscrit, Paris ; « Trahir les métaphores pour (ne pas) les traduire. Entre théorie et bon sens », in E. Fisbach *et al.* ed. 2019. *Traduire d'une culture à l'autre* ; « Antigone ou le don de soi », in M. J. Cabral et J. D. Almeida éd. 2021. *Poétiques et pratiques du Don* ; « Annie Ernaux : décrire l'espace pour asseoir une mémoire », in M. J. Cabral et al. ed. 2023. *Mutations et identité(s) dans la littérature contemporaine en français (d'après Annie Ernaux)*. Il est traducteur et réviseur de traductions comme *Diálogos intertextuais e interculturais* (2014), de Hute Heidmann, ou *O futuro de uma Revolta* (2017) et *Estrangeiros a nós mesmos* (2017), de Julia Kristeva.

- ¹ Salvador Guillermo Allende, démocrate et ancien fondateur du parti socialiste chilien, président du Chili entre 1970 et 1973, a été renversé en 1973 par un coup d'État mené par son chef des Forces Armées, le général Auguste Pinochet, qui a ensuite mis en place un gouvernement dictatorial.
- ² In *Réalités*, n°356, septembre 1975. BNF, Philosophie, Histoire, Sciences de l'homme, FOL-R-746. Il s'agit, évidemment, d'un pastiche d'Eugène Delacroix, « La Liberté guidant le peuple », signé Peter Glay, « Le MFA guidant le peuple portugais ». Image conservée sous forme de photographie aux Archives du Centre d'Études 25 avril, à Coimbra.
- ³ Nous avons traduit le texte original que voici :
- O meu 25 de Abril começou muito antes do próprio 25 de Abril. Começou quando o meu marido e outros jovens militares sonhavam com um País livre, democrático, sem prisões por razões ideológicas, com políticos com integridade e ética, com pessoas sem fome, com escolas onde todos pudessem aprender a ser mulheres e homens participativos sem medo de falar, com uma justiça que não fosse manipulada pelos servos do regime, com cidadãos prontos a combater por um ideal de Pátria onde a liberdade, a justiça e a paz fossem uma verdade vivida por todos, sem medos.
- A luta por estes ideais era discutida na clandestinidade, num local previamente combinado. Sem medo. Com o idealismo próprio dos jovens que sabem que as utopias são apenas o que ainda não se realizou. [...]. (Manuela Ramalho Eanes, in *Diário de Notícias*, le 30 juin 2024. Édition online du DN, consulté le 30-06-2024).
- ⁴ *La Presse* est un journal quotidien québécois fondé en 1884 à Montréal. Depuis, il traite de l'actualité internationale ainsi que de la vie politique, économique et culturelle.
- ⁵ Guy Cormier, « Les événements de Lisbonne », in *La Presse* (Québec, Canada), le 27 avril 1974, p. A4.
- ⁶ André Pautard est grand reporter à l'Express de 1970 à 1979. Il devient par la suite conseiller de la direction puis rédacteur en chef du journal. André Pautard n'est pas, évidemment, un homme de gauche, l'Express étant un magazine d'obédience libérale, d'actualité hebdomadaire, depuis 1953, date de sa création par Jean-Jacques Servan-Schreiber et Françoise Giroud. Dès son premier numéro, l'Express se présente comme un magazine ouvertement hostile à la politique française du général de Gaulle, en particulier en dénonçant résolument les opérations militaires françaises en Algérie.
- ⁷ André Pautard, « L'explosion portugaise », in *L'Express* (France), du 6 au 12 mai 1974, p. 60.
- ⁸ Junta de Salvação Nacional (JSN). La Junte était un groupe de militaires désignés pour soutenir le gouvernement de l'État portugais le 25 avril 1974, après le coup d'État qui a renversé la dictature (le Estado Novo), entre le 25 avril et le 15 mai 1974. Présentée aux premières heures du 26 avril, la Junta de Salvação Nacional a déposé le précédent pouvoir politique et démantelé la police politique de l'Ancien régime (PIDE) ainsi que la Légion Portugaise (la LP était une organisation nationale qui avait pour mission de favoriser la résistance morale de la nation et de coopérer à sa défense). La Junte sera remplacée, en 1975, par le Conseil de la Révolution, à la suite du 11 mars.
- ⁹ Alfredo Margarido, « Le Portugal entre la continuité et la révolution », in revue *Esprit* (France), septembre 1974, pp. 128 et 134. Alfredo Margarido a vécu et travaillé dans les ex-colonies portugaises ; puis journaliste, universitaire, homme de gauche ayant vécu et enseigné à Paris où il s'était installé depuis 1964 - il avait déjà collaboré dans la revue portugaise d'avant-garde *KWY*, éditée à Paris entre 1958 et 1964, par René Bertholo e Lourdes Castro -, il est mort à Lisbonne en 2010.

¹⁰ Le journal quotidien *L'Humanité*, proche du socialisme depuis sa fondation en 1904, devient l'organe officiel du parti communiste français, à l'issue du congrès de Tours en 1920 et jusqu'en 1994.

¹¹ Dans son article, Rodrigues mentionne quelques-unes de ces erreurs d'interprétation, par exemple : [...] le général Spínola apparaît comme le dirigeant du coup d'état : Le Monde parle de « l'organisateur du soulèvement du 25 avril » (Le Monde, 27-04-1974 : 10), et Le Figaro l'appelle « le héros lucide » (Le Figaro, 26-04-1974 : 10). En fait, on lui attribue des pouvoirs qu'il n'a pas eus et qu'il n'a pas. Ainsi, Le Monde du 4 mai titre : « Les membres de la junte choisis par le général Spínola », alors qu'ils ont été choisis par les jeunes officiers du MFA, tels Otelo de Carvalho et Melo Antunes, organisateurs du soulèvement. (*Art. cit.* : 46)

¹² *Le Monde*, 31 mai 1975 : 6, in *art. cit.* : 47.

¹³ *Le Figaro*, 23 juin 1975 : 1 et 5, in *art. cit.* : 48.

¹⁴ *Le Figaro*, 23 juin 1975, pp.1 et 5, in *art. cit.* : 48.

¹⁵ Lors de la réunion du 13 août 1975.

¹⁶ Cit. par Rodrigues, in *art. cit.* : 50.

¹⁷ *Le Nouvel Observateur*, 11 août 1975 : 17, in *art. cit.* : 50.

¹⁸ Dans *Le Figaro* du 28 novembre 1975 : 5, in *art. cit.* : 51.

¹⁹ Melo Antunes l'avait, d'ailleurs, ben explicité lorsqu'il a affirmé que

ce qui se passe ici ne ressemble à rien d'autre [...]. Il ne faut pas comparer pour comparer. Il y a une spécificité portugaise. [...] nous espérons vraiment construire un modèle de société original, un socialisme à la portugaise, qui ne devra rien à personne. (*Le Monde*, 4 février 1975 : 2, in *art. cit.* : 51)

²⁰ Salvador Guillermo Allende, démocrate et ancien fondateur du parti socialiste chilien, président du Chili entre 1970 et 1973, a été renversé en 1973 par un coup d'État mené par son chef des Forces Armées, le général Augusto Pinochet, qui a ensuite mis en place un gouvernement dictatorial.

²¹ L'expression appartient à la chanson « Portugal » de l'album Moustaki (1974), qui est consacré à la « Révolution des Œillets » du 25 avril 1974 au Portugal. Il assume le rôle paradigmatique de l'espoir car ceux qui ne croient pas au changement des régimes despotiques auraient maintenant une raison de se réjouir puisque « l'œillet rouge a fleuri au Portugal ».

²² Le documentaire *Viva Portugal* a été enregistré entre mai 1974 et mai 1975 en guise de chronique d'une année de révolution au Portugal. Ce film, de Christiane Gerhards, Malte Rauch et Samuel Schirmbeck, a les commentaires de Serge July.

²³ “saneamentos”, en portugais.

²⁴ “emparcelamento”, en portugais.

²⁵ Cet ‘emparcelamento’ (pt) fut lancé au Portugal pour contrer justement le parcellement excessif (pt. minifúndio), caractéristique de l'agriculture de subsistance dans tout le nord du pays.

²⁶ L'ensemble du complexe industriel de Cachão appartenait initialement à Agro-Industrial do Nordeste (AIN). Aujourd'hui, certains des lots qui le composent ont déjà été vendus ou loués à d'autres entreprises qui se sont installées dans le Complexe. Cette copropriété d'affaires est gérée par Agro-Industrial do Nordeste, qui assume également le rôle de prestataire de services, mettant à la disposition des entreprises situées dans ce Complexe tout un ensemble de services d'intérêt reconnu pour les entreprises qui y sont implantées.

²⁷ Au Portugal, le Processus Révolutionnaire En Cours (PREC) désigne, au sens large, la période d'activités révolutionnaires qui ont eu lieu pendant la Révolution des Œillets, commencée avec le coup d'État militaire du 25 avril 1974 et conclue par l'approbation de la Constitution portugaise en avril 1976. Cependant, l'expression est souvent utilisée pour faire allusion à la période critique de 'l'été chaud' de 1975, qui culmine avec la crise du 25 novembre 1975.

²⁸ Jean-Paul Sartre a séjourné au Portugal du 23 mars au 16 avril 1975, entre le coup d'État du 11 mars (mené par le Général António de Spínola) et les élections constituintes d'avril, accompagné d'un petit groupe comprenant Simone de Beauvoir, Pierre Victor et Serge July. Bien que presque aveugle, Sartre a voulu 'voir' et écouter 'en direct' la révolution portugaise. D'après lui, les voix de la révolution étaient un peu confuses, car la presse portugaise n'a pas publié d'études détaillées sur la réalité sociale du pays ni sur les événements en cours. Il souhaite obtenir des explications sur les 'entreprises autogérées' et les 'maisons occupées', ainsi que sur les événements du 11 mars. Quant à l'arrestation des militants du MRPP, il l'a considérée comme 'une erreur grossière', mais il ne s'étend pas sur le caractère prétendument contre-révolutionnaire du Processus Révolutionnaire En Cours (PREC). Pour Sartre, la physionomie finale du socialisme n'est pas l'autogestion ; et pourtant, dans le cas portugais, il reconnaissait la place de l'autogestion dans le processus de lutte pour le socialisme, dans une société où, malgré quelques nationalisations, c'est encore la propriété privée capitaliste qui continue à dominer. L'autogestion était donc vue comme une contribution spécifique du prolétariat industriel à ce processus. Cette contribution l'intéressait plus que celles de nature essentiellement institutionnelle, car elle constituait un ensemble d'expériences nouvelles pour les hommes qui peuvent alors s'organiser sur cette nouvelle base. Quant au devoir des intellectuels d'élaborer et de diffuser de nouvelles idées sur la société, Sartre en a parlé à l'université de Porto, où il rencontra des personnalités culturelles de premier plan comme José Augusto Seabra, Óscar Lopes et Urbano Tavares Rodrigues. Mais les étudiants qu'il a rencontrés l'ont déçu par leur manque de réaction aux questions qu'il leur a posées sur ce qu'ils attendaient de cette révolution. Il a eu l'impression qu'ils subissaient la révolution plus qu'ils ne la faisaient.

²⁹ « Quem separar as duas datas, comete um erro histórico » (Ramalho Eanes au journal télévisé de 20 heures, sur la troisième chaîne, le 24 novembre 2024).

³⁰ En effet, contrairement à la version originale de notre Constitution qui, dès son article premier, déclarait l'engagement du Portugal à construire une société sans classes et dès son article deux engageait l'État à assurer la transition vers le socialisme, notre Constitution actuelle ne contient aucune référence au socialisme. C'est dans le préambule, qu'on n'a pas changé depuis 1976, qu'il y a encore la référence à la décision du peuple portugais d'ouvrir la voie à une société socialiste. Mais ces mots n'ont aucune pertinence juridique.

³¹ Le général António de Spínola, en représentation de la Junte du Salut National (JSN), a déclaré le 26 avril à la radio leur compromis de réaliser des élections libres et démocratiques, ainsi que le respect pour la liberté d'expression et les droits de l'homme.

³² Dans le site *Perspectives monde*, très lu au Canada, sur le 25 avril 1974, on nous donne un résumé des faits étonnement véridique :

Un soulèvement orchestré par des militaires mène au renversement du gouvernement que dirige le premier ministre Marcello Caetano depuis 1970. Un an plus tard, jour pour jour, le Portugal tiendra ses premières élections depuis les années 20.

Et on y ajoute, en guise de contextualisation :

Les conflits coloniaux en Afrique et une volonté de démocratisation du régime sont au cœur de la contestation qui secoue le Portugal au cours des années 70. Le 25 avril 1974, des militaires réformistes, le Mouvement des forces armées (MFA), élaborent un coup d'État qui entraîne le renversement du gouvernement dirigé par le premier ministre Marcello Caetano. Cette révolution « des Œillets », qui se fait sans effusion de sang, permet à Antonio de Spínola, un général limogé quelques mois auparavant, de prendre le pouvoir. Le général Costa Gomes lui succédera quelques mois plus tard et un Conseil de la révolution sera formé. Au cours de ces années, le Portugal est témoin de plusieurs réformes - liberté d'association, abolition de la censure, nationalisations, etc., dont la tenue d'élections, les premières depuis un demi-siècle, qui ont lieu le 25 avril 1975. Elles sont dominées par les socialistes et le Parti démocratique qui raflent 195 des 247 sièges en jeu. Des négociations mèneront également à l'indépendance des colonies africaines portugaises - le Mozambique, l'Angola, etc. (texte rédigé par l'équipe de Perspective monde)

Bibliographie

Bibliothèque du Centro de Estudos 25 de Abril, de Coimbra (journaux et communiqués de presse, particulièrement ceux de l'agence France-Presse - envoyés en France ou arrivés de là-bas - entre le 25 avril et le premier mai 1974).

(O) *Comércio do Porto*, éditions du 03 et du 05 avril 1975.

Frémontier, Jacques (1976), *Les Points sur les i.*, Paris, Éditions Sociales.

-- (1976), *Portugal. Os pontos nos ii.*, traduction de José Saramago, Lisboa, Moraes editores, coleção Temas e Problemas.

Léonard, Yves (2024), *Breve História do 25 de abril*, Lisboa, Edições 70.

Pita, António Pedro (2006), « Há razões para nos revoltarmos ». Entrevistas a Jean-Paul Sartre, com recurso aos arquivos da RTP.

Rodrigues, Gilles (2007), « La Révolution des œillets au Portugal vue par la presse française ». In *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 25, 2007 : 45-52.

Volodine, Antoine (1990), *Lisbonne. Dernière marge*, Paris, Les éditions de Minuit.

-- (1991), *Alto Solo*, Paris, Les éditions de Minuit.

-- (1994), *Le nom des singes*, Paris, Les éditions de Minuit.

La Révolution des œillets ou le rêve arrêté¹

Fátima Outeirinho*

Université de Porto, Faculté des Lettres, Institut de Littérature Comparée

Résumé: En adoptant une perspective ancrée sur l’imagologie, il s’agit dans cette étude de considérer des représentations sur le Portugal et la Révolution des Œillets inscrites dans une mémoire culturelle partagée, en identifiant les régularités discursives sur le Portugal présentes dans quelques textes francophones.

Mots-clés: Révolution des Œillets, Portugal, Michel Zumkir, allophilie

Abstract: Adopting an approach grounded in imagology, this study aims to examine representations of Portugal and the Carnation Revolution as embedded within a shared cultural memory, by identifying recurring discursive patterns concerning Portugal found in a selection of Francophone texts.

Keywords: Carnation Revolution, Portugal, Michel Zumkir, allophilia

Œillets et sardines en boîte. Œillets et Amália.

Voilà comment se présente une publication sur le Portugal signée par Michel Zumkir et sortie chez l’éditeur belge Nevicata en 2024. La quatrième de couverture poursuit la présentation avec un texte bref : « Les révolutions sont les visages des peuples. Au Portugal, la révolution des Œillets, le 25 avril 1974, transforma ce pays sans rompre avec son héritage. Le Portugal des œillets est celui du fado, une complainte attachante d’un cœur que l’amour de la patrie déchire. » (2024)

Cet ouvrage de Michel Zumkir, sur lequel je reviendrai, rappelle l’importance de porter un regard sur les représentations interculturelles, recelant auto et hétéro-images, raison pour laquelle j’adopterai ici une perspective critique axée sur

l'imagologie. Comme le souligne Joep Leerssen dans « Stranger / Europe », l'imagologie explore ces représentations comme « discursive, poetical, and ideological constructs and does not pronounce on their 'truth' or 'falsity' » (2017 : 8). Et il ajoute : « Image formation is, then, a dynamics of cultural production, transfer, and exchange rather than a straightforward reflection of social reality. » (*idem* : 9) C'est en effet cette condition de constructo qui nous intéresse, et aussi le fait que ces représentations bâtissent une mémoire culturelle en circulation, intégrées qu'elles sont dans différents supports artistiques, et notamment littéraires. En outre, et Brigitte Le Juez de le rappeler, les « images become familiar tropes due both to repetition and similarities between them », adoptant une stratégie mimétique (2021 : 15), adoption parfois inconsciente, dirai-je.

Il s'agit donc, d'une part, de nous pencher sur des représentations sur le Portugal et la Révolution des Œillets inscrites dans une mémoire culturelle partagée et, d'autre part, de considérer les stratégies mimétiques adoptées, ou de considérer des ouvertures à partir de ces stratégies, lesquelles donnent alors lieu à une éventuelle re-description de ces mêmes représentations.

Michel Zumkir, l'auteur de *Portugal. Les œillets d'Amália*, est né à Bruxelles en 1965 et vit à Paris depuis quelques décennies déjà. Critique littéraire, notamment au *Carnet et les Instants*, *Le blog des Lettres belges francophones*, il travaille à l'Humathèque chez Campus Condorcet Paris-Aubervilliers où il est responsable du service d'action culturelle. Il publie dès 2000 : *C'est pas fini* (Balland 2000), *Amélie Nothomb de A à Z, portrait d'un monstre littéraire* (Le Grand Miroir, 2003), *Nicole Malinconi. L'écriture au risque de la perte* (éditions Luce Wilquin, 2004) ou *Le livre noir de la politique française d'immigration. La honte de la république* (eds. Marie Marin, Emmanuel Terray, Catherine Teule, Michel Zumkir, Éd. du Petit Pavé, 2009).

Avec *Portugal. Les Œillets d'Amália*, paru en 2024, Michel Zumkir essaie de répondre à l'esprit de la collection « L'âme des peuples ». De fait, sur cette collection, voilà ce que l'on peut lire sur le site de la maison d'édition :

Parce que pour connaître les peuples, il faut d'abord les comprendre.

Une collection de petits livres tout en nuances pour décoder les ressorts profonds d'un pays, d'une région ou d'une ville. Un récit de voyage suivi d'entretiens incisifs et éclairants, mêlant vie quotidienne, actualité, histoire et culture.²

Et Zumkir lui-même, à une étape initiale de son texte, formule la question à laquelle il essaiera de répondre tout au long du livre : « qu'est-ce que le Portugal ? Son cœur, son âme, son peuple ? » (2024 : 10) Cette formulation, à contours essentialistes, trouve aussitôt une apparente réponse apportée par l'objet d'attention lui-même quand Zumkir affirme : « Aujourd'hui, le pays essaie de se vendre à coups de mots-slogans aux touristes et aux investisseurs - sardines, morue, *pasteis [sic] de nata*,

Grandes Découvertes, fado, révolution des Œillets, Lisbonne, Fernando Pessoa, saudade, etc. » (*ibidem*).

Mais ces lieux communs, les *topoi* attendus, ne les trouvait-on pas tout au départ de notre contact avec le texte de Michel Zumkir malgré sa conscience du stéréotype ? Et l'auteur ne mise-t-il pas sur le plaisir de la reconnaissance que dès le XIXe siècle on cultive dans les récits de voyage avec les choix graphiques de la couverture (Figure 1) et du titre, mêlant deux éléments de la contemporanéité qui attirent l'attention sur « ce magnifique minuscule petit pays » (*ibidem*) dont on savait si peu, et dont aujourd'hui on reconnaît les référents obligés ?



Figure 1 - Détail de la couverture de Portugal. *Les œillets d'Amália*.

Jetons un bref coup d'œil en arrière, et ne considérons que quelques textes d'écrivains et voyageurs au Portugal donnant à voir des régularités discursives, qui se produisent à intervalles fréquents, et ancrées sur des constructions culturelles partagées par une communauté élargie.

Dans les années 40, bien avant la Révolution d'Avril, avec T'Serstevens dans son *Itinéraire Portugais*, ce seront le lien étroit avec la mer, le jardin portugais, le tremblement de terre, la *saudade* et l'ancrage à un imaginaire étroitement lié à la mémoire du passé, avec des figures telles que Vasco da Gama, Afonso de Albuquerque, Camões, Pedro et Inês de Castro ou Henri le Navigateur (Outeirinho 2018), qui s'avéreront les identifiants d'un visage portugais.

Quelques décennies après, Daniel-Henri Pageaux observe, dans une étude sur les images du Portugal, que « (...) depuis les années 1980, le statut “imagologique” du Portugal en France a considérablement évolué sous l’effet de nouveaux voyageurs, c’est-à-dire de nouveaux regards (...) » (Pageaux 2003 : 77). L’un de ces voyageurs auquel Pageaux fait référence est Olivier Rolin. Et, en effet, en 1997, dans *Mon galurin gris* un nouveau personnage entre en scène, Pessoa dans ses différentes déclinaisons : Pessoa orthonyme, Pessoa hétéronyme ou Pessoa via José Saramago. Cependant, on n’y revient également au tremblement de terre de Lisbonne en 1755, à la *saudade* et en plus on y trouve les sardines, la morue, les azulejos et le fado. La vocation maritime portugaise et le passé impérial y figurent aussi (*ibidem*).

Si, pour Albert T’Serstevens, il n’était pas encore possible de penser au Portugal ou à Lisbonne avec Pessoa, vers la fin du siècle ou déjà au XXI^e siècle, l’œuvre et la figure de Pessoa deviennent une présence obligée lorsqu’on aborde une ville et un pays. Aussi est-il que, dix ans après la publication du texte de Rolin, dans *Retour à Lisbonne*, Max Alhau aura comme compagnon de route à Lisbonne Fernando Pessoa et, en outre, tout un passé de gloire, un âge d’or de découvertes maritimes et de construction d’empire est remémoré. Sont également références obligées dans *Retour à Lisbonne* les tramways, les azulejos, le fado, la *saudade*, la mélancolie (*ibidem*).

Si, au fil du temps, on peut repérer des livres de voyage qui rassemblent des traits, des événements, des réalités qui identifient un espace portugais, et deviennent progressivement des lieux communs et qui, lorsqu’ils sont utilisés, permettent la construction d’un décor ressenti par le lecteur comme familier, qu’en est-il dans d’autres propositions génériques contemporaines ?

Dans une étude que nous avons développée en 2014 sur la réception de la Révolution des Œillets en France, on se posait la question suivante :

Bien que l’on puisse déceler dans l’imaginaire français des présences qui prennent le Portugal pour objet, la vérité est que le manque d’intérêt et la méconnaissance de l’espace portugais sont majoritaires, à l’heure où une révolution inattendue se déroule au Portugal. La révolution d’avril est-elle un tournant ?³ (Outeirinho 2014 : 33)

Déjà en 1984, Daniel-Henri Pageaux observait : « En 1974, la surprise a été énorme. Une surprise qui ne se mesure qu’à l’aune de l’ignorance des Français à l’égard du Portugal »⁴ (Pageaux 1984 : 40). Et Graça dos Santos de souligner :

Si la grande vague d’émigration portugaise des années soixante a tendance à générer en France (et au Portugal aussi, d’ailleurs) un regard méprisant sur la génération de maçons et de femmes de ménage, allant parfois jusqu’à identifier nationalité, culture et milieu social, la Révolution des œillets vient placer le Portugal au premier plan de l’actualité internationale. (2002)

Otília Pires Martins, à son tour, affirme que « dans la foulée des événements révolutionnaires, beaucoup d'intellectuels français ont visité le Portugal, espérant peut-être y trouver la matérialisation de leurs idéologies politiques, de gauche et d'extrême-gauche » (Martins 2004 : 37). De même, Lucília Carvalho nous rappelle que, le lendemain de la Révolution, « des intellectuels français sont venus dans notre pays afin d'observer de près le déroulement des événements et d'analyser la situation politique. »⁵ Parmi eux, Dominique de Roux et Antoine Volodine qui publieront en 1977 et 1990, respectivement, des ouvrages - *Le cinquième empire et Lisbonne dernière marge* -, des textes fictionnels faisant écho à des moments prérévolutionnaires, révolutionnaires ou postrévolutionnaires. Et dans son étude « Échos de Lisbonne sous la démocratie », Lucília Carvalho identifie un nouveau semblant de Lisbonne, un semblant mélancolique dont témoignent *Souviens-toi de Lisbonne* d'Olivier Frébourg et *Bar des flots noirs* d'Olivier Rolin. Pourtant, elle observe, en outre, que « (...) le portrait de la capitale portugaise est encore présenté à la lumière d'images stéréotypées : le fado, les grandes places de Lisbonne, la morue, le vinho verde, les sardines grillées, les fêtes populaires, auxquelles s'ajoutent Pessoa et la Révolution des œillets (...) »⁶

Malgré la permanence de sentiers battus, Daniel-Henri Pageaux observe que la Révolution d'Avril autorise quand même « la survenue d'une mutation dans la construction française des images du Portugal » et l'abandon du triangle traditionnel France-Espagne-Portugal au profit d'une mise en évidence de la singularité portugaise (Pageaux, 2005) permettant, par exemple, « l'émergence d'univers fictionnels diégétiquement localisés à Lisbonne et / ou ancrés dans l'histoire portugaise dans les œuvres d'auteurs français » (Outeirinho 2014 : 37). *Le cinquième empire* de Dominique de Roux, *Lisbonne dernière marge* d'Antoine Volodine ou *Éléments incontrôlés* de Stéphane Osmont en sont des exemples. Pourtant, même dans une œuvre comme *Le cinquième empire*, il est encore question d'azulejos, de tramways jaunes, de mélancolie de tremblement de terre, de fado et de *saudade* : « La vraie pensée c'est la *saudade* : où le regret est le plus grand désir, où l'absence provoquée est la plus durable présence. Ainsi l'histoire est-elle pour le Portugais autant mémoire qu'attente » (1997 : 146).

Mais cette découverte d'un nouveau visage portugais modifie l'usage habituel des lieux communs sur le Portugal ? Avant la Révolution, dans la décennie de 40, T'Serstevens a indirectement témoigné d'une hétéro-image du Portugal alors en circulation, celle d'un peuple mélancolique :

Je n'ai pas trouvé dans l'âme portugaise ce fatalisme désabusé que l'on attribue quelquefois.

Cela vient sans doute de la place excessive que l'on donne généralement au fado, qui est la seule création de la musique populaire du Portugal qui ait passé la frontière. (1940 : 22)

Quelque cinquante ans plus tard, Olivier Frébourg, dans *Souviens-toi de Lisbonne*, ouvrage paru en 1998, évoque la proverbiale mélancolie portugaise ainsi que la proverbiale saudade, et nous présente Lisbonne comme ville atlantique (2008 : 9). Des auteurs comme Camões, Pessoa et Torga sont mentionnés. Mais quelles traces de la Révolution d'Avril y trouve-t-on ? Tout simplement une très brève référence :

Nous étions tombés sur le Portugal, comme des badauds devant une agence de voyages s'extasiaient devant un atoll de Polynésie. Le Portugal serait notre nouvelle patrie. Nous avions découvert son histoire, sa littérature : Camões, Pessoa ; la Révolution des œillets. (*idem* : 31)

Et déjà en plein XXI^e siècle, on peut lire chez Max Alhau : « Il y a à Lisbonne une constante mélancolie, la saudade, qui ne déprime pas, mais qui appartient au caractère portugais, d'un fatalisme enjoué » (2007 : 99). *Retour à Lisbonne* fait à peine allusion à la Révolution : on y trouve une courte référence à la « (...) sinistre prison d'Aljube où sous Salazar on incarcéra et tortura » (2007 : 35), un rappel de l'emprisonnement de Miguel Torga et de la plaque qui s'y trouve évoquant le 25 avril, suivi d'un commentaire : « Nous espérons que les nostalgiques de ce régime sont en train de s'effacer, que le temps les a poussés au silence » (*ibidem*).

Fado (avec flocons et fantômes), ouvrage de Jean-Claude Pinson paru en 2000, un objet littéraire difficile à étiqueter, mélange de poésie, de prose, de récit et même de micro-essai, en recèle une petite allusion :

Et c'est ainsi que nous avons quitté Bruxelles, pris l'avion pour Lisbonne (...) Beaudelaire pour l'occasion avait mis son gilet
rouge
en l'honneur des œillets
huit jours à boire du vin
du fado sous les voûtes
sanglots à la chandelle des guitares
à faire les fadas pour ne penser
nada nitchevo à rien
(Pinson 2000 : 73)

Environ une trentaine d'années après la Révolution d'Avril, à l'occasion de la clôture du Salon du livre de Paris, qui s'est tenu en 2000 et dont le Portugal était l'invité d'honneur, Michel Cahen dresse le bilan suivant :

Plus généralement, on peut se demander quelle image on a, en France, de ce pays de la « méditerranée atlantique », vingt-cinq ans après l'été chaud de 1975 qui vit déferler

à Lisbonne des cohortes de militants et intellectuels français venus admirer le PREC, le « processus révolutionnaire en cours ». Force est de constater que le puissant effet modernisateur de cette révolution a, chez nous, été complètement oublié. (Cahen 2000 : 761)

Si parfois ce partage de référents à un moment donné gagne une dynamique transnationale inouïe, comme dans le cas de la photo-symbole prise par Sérgio Guimarães, celle d'un petit garçon qui dépose un œillet dans le canon d'un fusil, une photo qui franchit les frontières (Figure 2), appropriation culturelle trouvée à Bordeaux, dans une affiche du Pôle de Renaissance Communiste, souvent les hétéro-images sur le Portugal deviennent des imagotypes assurant le dialogue sur le Portugal entre auteurs et lecteurs par le biais d'un décor prévisible.



Figure 2 - Photo prise à Bordeaux en 2022.

Malgré l'itératif souci de déconstruire, voire de dépasser une vision stéréotypée et essentialiste du Portugal, *Les Œillets d'Amália* de Michel Zumkir y succombe parfois aussi : œillets et sardines en boîte. Œillets et Amália. Mais la partie est gagnée et les bases du dialogue sont en place ; un pont est jeté entre l'auteur et le lecteur, ce qui permet d'emprunter de nouvelles voies. L'auteur est bien conscient des risques de se laisser aller au déjà vu et au déjà entendu, et c'est pourquoi, tout en cultivant une écriture personnelle, une écriture du je, il cherche à croiser son regard

et son expérience individuels avec les regards des autres ; des regards qui viennent de l'intérieur et des regards qui viennent de l'extérieur. Les entretiens avec Lídia Jorge, João Barradas et Yves Léonard en sont les garants et permettent de remettre les lieux communs en perspective. Pour ce qui est de la Révolution des Œillets, celle-ci ne se réduit pas à être intégrée dans un ensemble de topoï sur le Portugal. Vu la vocation de la collection « L'âme des peuples », l'approche historique que Michel Zumkor adopte va au-delà d'une simple stéréotypie.

Conclusion

Sur la base du très bref parcours de quelques textes francophones sur le Portugal, on peut donc conclure que l'incorporation de nouvelles références identifiant un espace culturel portugais ne signifie pas l'existence de processus de substitution, mais souvent des processus d'addition, parfois érigés sur une relation d'allophilie, pour reprendre le concept de Maria João Simões, un concept intermédiaire entre la philie et la manie (deux pôles dont Pageaux parlait dans sa théorisation sur l'imagologie), l'allophilie permettant de mettre en valeur l'admiration et les régularités du regard, les régularités discursives sur le Portugal, sur la Révolution des Œillets. *Portugal. Les Œillets d'Amália* de Michel Zumkir, texte de médiation entre cultures, autorisant cette fois-ci l'identification de ces dynamiques.

Notes

* Maria de Fátima Outeirinho est professeure associée à la Faculté des lettres de l'Université de Porto, où elle enseigne dans les domaines des études françaises et de la littérature comparée. Elle a d'ailleurs obtenu son doctorat dans ce dernier domaine avec une thèse intitulée *Le feuilleton au Portugal au XIXe siècle : une nouvelle fenêtre sur le monde des lettres* (2003). Entre 2019 et 2021, elle a coordonné le groupe Inter/transculturalités dans le cadre du projet « Littérature et frontières de la connaissance : politiques d'inclusion » de l'Institut de littérature comparée Margarida Losa, dont elle est la coordinatrice scientifique depuis 2022. C'est dans ce cadre qu'elle mène ses recherches, notamment dans le domaine de la littérature de voyage, domaine dans lequel elle enseigne également. Ses principaux domaines de recherche sont la littérature comparée, la littérature et la culture françaises (XVIIIe et XIXe siècles), les relations littéraires et culturelles entre le Portugal et la France, les études sur les femmes et la littérature de voyage. Elle est l'auteure et la coordinatrice de plusieurs études critiques dans ces domaines.

¹ Cet article a été développé dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT - Fondation pour la Science et la Technologie (UID/00500/2025).

² <https://www.editionsnevicata.be/categorie-produit/ame-des-peuples/>

³ C'est nous qui traduisons.

⁴ C'est nous qui traduisons.

⁵ « (...) alguns intelectuais franceses acorreram ao nosso país, com o intuito de observar de perto o desenrolar dos acontecimentos e analisar a situação política. » (Carvalho 2002: 31)

⁶ « (...) o quadro da capital portuguesa é ainda apresentado à luz de imagens estereotipadas, entre as quais o Fado, as grandes praças lisboetas, o bacalhau, o vinho verde, as sardinhas assadas, as festas populares, aos quais se juntaram Pessoa e a Revolução dos cravos » (*idem*: 42).

Bibliographie

Alhau, Max (2007), *Retour à Lisbonne*, Montauban, Tertium Éditions.

Cahen, Michel (s.d.), "Le Portugal et le mythe français du mythe portugais", *Lusotopie 2000*: 761-764. www.lusotopie.sciencespobordeaux.fr/cahen.pdf, (consulté le 03.02.14).

Carvalho, Lucília (2002), « Ecos de Lisboa sob a democracia », in Martins, Otília (coord.), *Portugal e o Outro: uma relação assimétrica?*, pp. 3143.

Frébourg, Olivier (2008), *Souviens-toi de Lisbonne*, Paris, La Table Ronde.

« L'âme des peuples », <https://www.editionsnevicata.be/categorie-produit/ame-des-peuples/>, (consulté le 03.02.14).

Leerssen, Joep (2017), « Stranger / Europe », *Acta Universitatis Sapientiae, Philologica*, 9, 2, 7-15.

Le Juez, Brigitte (2021), « Cosmopolitan Theory : examining the (dis)location of imagology », *Metacritic Journal for Comparative Studies and Theory*, 7.2.

Doi: <https://doi.org/10.24193/mjcst.2021.12.01>

Martins, Otília Pires (2004), « Les relations culturelles entre le Portugal et la France : l'hégémonie de la culture française », *Portugal e o Outro : imagens e viagens*, Aveiro, Universidade de Aveiro : 25-46.

Osmont, Stéphane (2013), *Éléments incontrôlés*, Paris, Grasset.

Outeirinho, Fátima (2014), « A receção da Revolução dos Cravos em França ou da descoberta de um novo rosto português Alguns contributos », *Diacrítica*, 28/2 : 33-48.

- (2018), « Albert T'Serstevens, Olivier Rolin e Max Alhau em Portugal. Aproximações a um país », *Revista CEM*, nº 1, pp. 221-228.
- Pageaux, Daniel-Henri (1984), *Imagens de Portugal na cultura Francesa*, Lisboa, Instituto de Cultura e Língua Portuguesa, col. Biblioteca Breve.
- (2003), *Trente Essais de Littérature Générale et Comparée ou la corne d'Amalthée*, Paris : L'Harmattan.
- (2005), « Péninsule ibérique et interculturalité », in Ana Clara Santos (org.), *Relações Literárias Franco-Peninsulares*, Lisboa, Edições Colibri, UALG : 13-26.
- Pinson, Jean-Claude (2000), *Fado (avec flocons et fantômes)*, Seyssel, Champ Vallon.
- Rolin, Olivier (1997), *Mon galurin gris*, Paris, Seuil.
- Santos, Graça dos, « Entre saudade poétique et préjugé social : l'image du Portugal en France », www.post-scriptum.org [Nº 1, 2002], (consulté le 03.02.14).
- T'Serstevens, Albert (1940), *L'Itinéraire Portugais*, Paris, Éditions Bernard Grasset.
- Volodine, Antoine, 1990, *Lisbonne dernière marge*, Paris, Éditions de Minuit.
- Zumkir, Michel (2024), *Portugal. Les œillets d'Amália*, Bruxelles, Nevicata.

Chronique d'une révolution confisquée. *J'ai voulu tuer Mário Soares* de Régis Sénécal (2023)¹

José Domingues de Almeida*

Université de Porto, Faculté des Lettres, Institut de Littérature Comparée / APEF

Résumé: Cet article entend proposer une lecture critique du roman *J'ai voulu tuer Mário Soares* de Régis Sénécal, un récit que l'on pourrait légitimement classer dans le sous-genre littéraire de la « fiction politique » puisqu'il travaille, par le biais de la fable, les thèmes du pouvoir, de la politique, des idéologies et des conflits en frôlant le thriller politique. En effet, on y retrouve les ressorts thématiques habituels : les manipulations politiques, les conflits idéologiques, la question révolutionnaire et son exploitation utopique ou dystopique, le tout autour des rebondissements immédiats de la Révolution des Oeillets.

Mots-clés: Régis Sénécal, 25 avril, Révolution des Oeillets, thriller politique

Abstract: This article aims to offer a critical analysis of Régis Sénécal's novel *J'ai voulu tuer Mário Soares*, a work that could legitimately be classified within the literary subgenre of 'political fiction', as it explores, through the medium of fable, the themes of power, politics, ideologies and conflict, whilst verging on the political thriller. Indeed, it features the usual thematic elements: political manipulation, ideological conflicts, the revolutionary question and its utopian or dystopian exploitation, all set against the immediate aftermath of the Carnation Revolution.

Keywords: Régis Sénécal, 25th of April, Carnation Revolution, political thriller

Les commémorations du cinquantenaire de la Révolution des Œillets ne sont pas uniquement l'occasion de dresser un bilan sociopolitique sur les avancées démocratiques et sociétales engendrées par cette importante balise de l'histoire portugaise et occidentale contemporaine, mais également de faire le point sur une production fictionnelle et artistique qui, à partir de l'étranger, entend porter un regard tantôt critique, tantôt nostalgique sur une époque fascinante, optimiste et engagée qui va de la préparation du coup d'État militaire par les jeunes capitaines d'avril jusqu'à la quasi normalisation des mécanismes démocratiques et institutionnels, laquelle adviendra avec l'éviction de la menace totalitaire gauchiste et l'extinction constitutionnelle du Conseil de la Révolution comme prélude à l'adhésion du Portugal à la Communauté Économique Européenne d'alors.

Dans le cadre de l'approche historique, force est d'évoquer la profonde et continue étude documentée d'Yves Léonard, en véritable spécialiste de l'histoire salazariste et contemporaine du Portugal pour qui les tenants et aboutissants de la Révolution des Œillets de 1974, son prélude, son processus et ses conséquences sur la contemporanéité portugaise n'ont plus de secret. Citons *Histoire du Portugal contemporain* (2016), *Salazar, o Estado Novo e os Média* (2017) avec José Luis Garcia et Tânia Alves, et *Histoire du Portugal* (2019) avec Albert-Alain Bourdon, *Sous les Œillets, la révolution : le 25 avril au Portugal* (2023). Plus récemment, Léonard a publié *Histoire de la nation portugaise* (2022).

Dans une approche fictionnelle de l'évocation de la Révolution d'Avril, des noms plus ou moins connus reviennent à l'esprit, parmi eux celui du Franco-Belge Conrad Detrez, à l'époque du PREC (Processus Révolutionnaire en Marche), reporter à Lisbonne pour la RTB, où il a écrit son premier roman, Dominique de Roux ou encore Antoine Volodine, À cela s'ajoutent les apports d'autres supports artistiques et médiatiques, dont la bande dessinée. On pourrait également évoquer l'ouverture d'archives et autres documents diplomatiques de certaines ambassades sur leur suivi des événements révolutionnaires portugais, lesquels mettent en lumière une lecture particulière de ces deux années intenses d'avril 1974 à novembre 1975, où se mêlent les espoirs, mais aussi les craintes d'une forte déstabilisation politique et idéologique d'un pays, qui plus est, membre fondateur de l'OTAN, et toute dernière puissance coloniale européenne. Les enjeux sont en effet de taille qui dépassent largement la sphère portugaise. Raison pour laquelle on lira avec intérêt la contribution (2023) de l'historien suisse Reto Monico (2023) dans *O 25 de Abril. Relatórios secretos da embaixada da Suíça* (1974-1976), mais aussi ceux de la diplomatie française à Lisbonne, repris dans une exposition² qui éclaire sur la conscience informée et documentée de l'ambassadeur français à propos du coup d'État qui se préparait, de la publication et traduction fracassantes de l'essai programmatique *Le Portugal et son avenir* d'António de Spínola (1974),³ aux mouvements de la junte militaire à l'aurore du 25 avril 1974, en passant par les tractations et rencontres secrètes des capitaines

qui devaient assumer la responsabilité et le risque du soulèvement militaire contre le régime dictatorial en place de Marcelo Caetano, en faveur d'une décolonisation des territoires africains et de l'institution d'un régime constitutionnel libéral et démocratique, dont l'acceptation n'était pas unanime entre les militaires rebelles, loin s'en faut !

Toutefois, un roman aurait passé inaperçu chez nous, n'était-ce une initiative commémorative,⁴ puisque son auteur a signalé lui-même la parution de son ouvrage, et sa traduction en portugais. Il s'agit de Régis Sénécal (2023, 2024), comédien et metteur en scène, qui a dirigé pendant vingt-quatre ans, près de Rouen, une scène conventionnée d'intérêt national pour la chanson. Il est, par ailleurs, l'auteur de pièces de théâtre, et a également (co)écrit des ouvrages sur l'histoire locale. Remarquons que son éditeur, Les Éditions Douro, dirigées essentiellement par des luso-descendants à partir de Chaumont, publie uniquement des textes à compte d'auteur. C'est précisément le cas du roman qui nous occupe ici, lequel revient sur le déroulement des événements révolutionnaires à partir de la focalisation d'un personnage en particulier, au nom on ne peut plus emblématique, Maria Portugal.

L'auteur s'est longuement entretenu sur les aspects historiques et le contexte génétique de cet ouvrage. Il y met en avant le caractère biographique du récit que l'on pourrait classer dans le sous-genre de la « fiction politique » puisqu'il travaille, par le biais de la fable, les thèmes du pouvoir, de la politique, des idéologies et des conflits en frôlant le thriller politique. En effet, on y retrouve les ressorts thématiques habituels : les manipulations politiques, les conflits idéologiques, la question révolutionnaire et son exploitation utopique ou dystopique. En somme, la fiction historique dialogue et interagit intimement avec une pensée idéologique, mais surtout, dans ce cas précis, elle s'inspire de la complexité et imprévisibilité du processus transitoire portugais en cours, une sous-discipline des sciences politiques qui devait se développer à partir de plusieurs épisodes révolutionnaires (O'Donnell et Schmitter 1986).

Selon Régis Sénécal, l'écriture du roman *J'ai voulu tuer Mário Soares* a pour point de départ la découverte d'un carnet de l'époque, tenu par Maria :

Le carnet que m'avait confié Maria a constitué la source d'inspiration pour écrire ce roman. Les éléments biographiques comportant de nombreuses anecdotes m'ont permis de construire le personnage, de le « cadrer » dans le début du récit. Puis, alors que j'avais dans l'écriture, j'en ai inventé beaucoup d'autres. Me sont également revenus, dans le processus d'écriture, des discussions, des récits oraux de Maria. Des personnes très proches d'elle ont pensé que tout ce que je raconte s'est réellement passé tel que je le narre. Pourtant, dans son carnet, elle évoque assez brièvement ce temps intense qu'elle vit aux côtés de Manuel Serra. Il y avait chez elle une souffrance à évoquer cette période, souffrance en raison de ce qu'elle l'avait vécu comme un échec politique, mais aussi

souffrance par rapport à Manuel, dont je suis persuadé qu'elle était amoureuse, et dont elle ne supportait pas qu'il fût oublié de l'histoire.⁵

Il devient dès lors clair que le récit se veut une fiction romanesque sur fond biographique et historique coïncidant précisément avec la Révolution des Œillets dans son déroulement, sa « chronique ». Revenons sur la matière diégétique du roman. Le récit s'ouvre sur une mise en perspective de l'existence coïncée de Maria quelque temps avant l'éclatement des événements révolutionnaires dont elle était loin d'imaginer qu'elle en deviendrait une actrice secondaire, qui plus est « engagée », dans l'acception politique forte de l'époque. D'autant plus que, triste constat : « [...] le Portugal végète dans une sorte de coma économique et social » (Sénécal 2023 : 35).

Nous l'a trouvons dans la maison parentale d'Aveiro (*idem* : 7), alors qu'elle se sent déboussolée, bloquée, sans issue, à l'instar du pays qu'elle finit par métaphoriser, elle qui avait participé à la « mocidade portuguesa » de la dictature (*idem* : 10), elle qui s'était entretemps rapprochée de la mouvance de la théologie de la libération sud-américaine (cf. Gutierrez 1972 ; Boff 1985) : « Elle avait reçu une révélation lorsqu'un évêque brésilien de ses amis, théologien de la libération, l'avait décidée à lire l'évangile [...] » (*idem* : 9), alors que l'Église portugaise institutionnelle s'affiche comme « [...] alliée du pouvoir fasciste » (*ibidem*).

Influencée par ses lectures et voyages parisiens, imbuée d'un catholicisme de gauche et non-conformiste, Maria s'engage auprès des prostituées des mauvais quartiers de Lisbonne, rêve d'un séjour en Algérie, dont on sait le rôle révolutionnaire dans les années 1960 et 1970, avant de projeter un déplacement à Paris le 23 avril 1974 dans le mythique Sud Express qui a relié Lisbonne et Porto à Paris via Irún jusqu'en 2019, et que le 25 avril 1974 devait rendre légendaire.

Avant d'embarquer pour Paris, le 22 avril 1974, Maria a un rendez-vous avec Marcelino, une ancienne passion qui a refait sa vie, et dont le fils, Lúcio, accomplit un service militaire qui devrait le vouer à l'enrôlement dans la guerre coloniale. Comme beaucoup d'autres jeunes hommes de son âge, il entend désertier, et le départ de Maria est une occasion à ne pas rater. Celle, justement, pour le narrateur de rappeler le terrible contexte des différents fronts de guerre africains dans lesquels la dictature a sacrifié toute une jeunesse portugaise : « Il effectue actuellement son service militaire. Il vient de passer plusieurs mois au Mozambique où tu le sais notre pays mène une guerre coloniale d'un autre temps [...]. Il va désertier et souhaite se réfugier en France » (*idem* : 29-30), et d'évoquer la clandestinité à laquelle les groupuscules gauchistes étaient astreints. On consultera avec profit les notes des renseignements du régime sur la réalité et la dimension de ce phénomène, ainsi que la structure d'accueil, notamment le fameux « comité de soutien aux déserteurs portugais »⁶ qui inquiète les autorités portugaises de l'époque.

S'ensuit la chronique enchevêtrée du destin de Maria Portugal avec le déroulement des événements révolutionnaires, subtilement ponctués par les étapes et les codes secrets ou mots de passe des opérations programmées par les capitaines insurgés : « Quelque part un télégramme vient d'être envoyé de Lisbonne vers les Açores : "Tante Aurore partira le 25 à 3 heures du matin pour les USA - signé, cousin Antonio" » (*idem* : 36). Alors que Maria traverse une Lisbonne anesthésiée, avant de prendre son train pour Paris, des militaires s'apprêtent à quitter nuitamment leur quartier pour gagner le centre du pouvoir. L'« opération virage historique » (*idem* : 41) est en cours et « les capitaines retiennent leur souffle, la tension est à son comble » (*idem* : 43) en attendant le signal convenu.

D'ailleurs, « [...] à 22 heures 55, sur la radio des Émetteurs Associés, on peut entendre la chanson « E depois do adeus », interprétée cette année-là par Paulo de Carvalho au Grand Prix Eurovision de la chanson de Brighton, qui marque le début des légendaires ABBA, dont l'auteur traduit une strophe. Ensuite, « [...] le journaliste Carlos Albino assure la programmation de l'émission Limite. Il sort un disque de sa pochette et à minuit vingt minutes et dix-neuf secondes retentit la chanson a cappella de Zeca Afonso, interdite par la dictature salazariste, Grândola Vila Morena » (*idem* : 43-44), que le narrateur traduit en français dans son entièreté. Rappelons que cet hymne révolutionnaire avait été enregistré au château d'Hérouville dans le Vexin lors de l'exil français du chanteur engagé.⁷ Alors que Maria Portugal est en chemin vers Paris, et « pendant que le peuple portugais dort profondément, les forces de l'insurrection menée par une poignée d'hommes déterminés et audacieux s'apprêtent à abattre quarante-huit ans de régime fasciste » (*idem* : 45). Au même moment que le capitaine Salgueiro Maia « se lance [à partir de Santarém] dans la traversée de Lisbonne » (*idem* : 47), Maria traverse le territoire français. L'arrivée à 11 heures à la gare d'Austerlitz permet au narrateur une parenthèse réflexive dont son roman est scandé, cette fois sur la récente précarité des conditions d'accueil des immigrants portugais autour de Paris, notamment à Champigny-sur-Marne : « Pour certains, le bout du quai ouvre sur l'inconnu d'une nouvelle vie. Paris, la ville mirage, absorbe et digère ses générations de migrants » (*idem* : 49), et ce après le démantèlement du « plus grand bidonville de France, deux ans auparavant » (*ibidem*).

Ironie du sort : lassée de l'apathie sociopolitique portugaise, Maria arrive à Paris alors même que Sophia de Mello Breyner Andresen s'apprête à célébrer et immortaliser l'aube que le pays attendait, et que tout bouge dans son pays.⁸ Luisa, qui l'accueille sur le quai n'en revient pas : « - Mais que fais-tu ici ! Ce n'est pas croyable ! Tu fuis la révolution ! - Je fuis quoi ? - La révolution, je te dis ! » (*idem* : 50). L'excitation est à son comble et les événements se précipitent : retours d'exil légendaires de Mário Soares à la gare Santa Apolónia, et d'Álvaro Cunhal de Moscou, 1er mai festif et fraternel, ambiance euphorique dans les rues, manifestations de joie et revendications politiques (*idem* : 51-54).

Maria décide de retourner dans un pays qu'elle a du mal à reconnaître tellement il a agréablement changé : « C'est incroyable comme une dictature peut pétrifier les corps. Les contraindre à une raideur artificielle, les anéantir. Pour la première fois depuis longtemps elle ne sent plus cette boule au ventre lorsqu'elle passe le poste de police. Pourtant ce sont les mêmes qui contrôlent » (*idem* : 55). L'austérité de la ville a donné lieu à une inventivité graphique inouïe : « [...] elle n'en finit pas de humer cet air de liberté qu'elle n'avait jamais rencontré ici. Tous ces murs remplis de slogans, d'affiches, et cette joie qu'elle perçoit » (*idem* : 61).

Commence pour elle un engagement politique à gauche à la faveur des retrouvailles avec un ami exilé, rentré lui aussi, et qui n'est autre que le militant socialiste Manuel Serra, dont le parcours ressemble assez fort à celui de Maria : transition du catholicisme social vers la militance gauchiste. Rappelons que Manuel Serra est un résistant antifasciste. Il s'était signalé pour des soulèvements armés contre le régime, notamment la tentative de coup d'État de Beja en 1962. Son incarcération est évoquée dans le roman : « J'y [en prison] ai appris et reçu beaucoup aussi. Il y avait de la solidarité entre prisonniers politiques. Et puis ce qui se passe aujourd'hui dans le pays, ça me donne une énergie incroyable. Je sens qu'on va réussir à changer le Monde » (*idem* : 73).

Ces retrouvailles marquent le tournant de la fiction historique. En effet, Maria devient l'alliée de Serra contre la tendance à la droitisation du discours de Mário Soares et ses accommodements avec les États-Unis et l'Église catholique. Les deux s'accordent sur le besoin de radicaliser la lutte alors que la ligne soariste du parti socialiste fait montre de compromission. Maria devient la voix de la mouvance la plus intransigeante des promesses révolutionnaires, et affiche sa méfiance à l'égard de la ligne officielle du PS : « La révolution ne se fera pas avec ceux-là, c'est le peuple qui la fera » (*idem* : 73). La détestation envers Soares vient de là : « Nous le savions que la CIA était dans le coup, mais Mário Soares également. Il voulait le retour de Spínola. Nous devrions l'arrêter lui aussi » (*idem* : 132).

Désormais, Mário Soares incarne pour Maria Portugal la trahison des idéaux de la Révolution des Œillets. Il devient une cible à abattre, l'ennemi numéro un, le traître. Son catholicisme de jeunesse en prend un fameux coup :

Pardonnez-moi aussi la haine qui parfois monte en moi comme celle que j'ai envers le dirigeant socialiste. Mais je crois que c'est un fourbe, qu'il est Judas. Il semble être aux côtés du peuple, mais en vérité il veut lui confisquer la révolution. À certains moments l'envie de meurtre m'envahit. Je le sais, il est écrit « tu ne tueras point », mais l'idée de tuer Mário Soares surgit souvent en moi. (*idem* : 140)

D'autant plus que la radicalité révolutionnaire est désavouée dans les urnes avec la victoire du PS (*idem* : 151). Pour Maria, comme pour les groupuscules d'extrême-

gauche, il s'agit plutôt d'« [...] imaginer une nouvelle forme de socialisme, une souveraineté populaire qui s'invente chaque jour » (*idem* : 191).

Dans le but d'exécuter cet acte irrépressible, le récit prend un tour burlesque avec le déguisement en novice de notre militante gauchiste afin de dévoiler les tractations secrètes entre Soares et la CIA par l'entremise de l'archevêché de Braga, ce qui attise davantage son envie de « tuer Mário Soares », et fait porter sur le prélat conservateur de Braga un regard péjoratif. Il est présenté comme présomptueux, attaché au luxe et au confort. La célébration de ses offices s'avère « mécanique » (*idem* : 169). Il incarne la contre-révolution conservatrice, catholique et nordique (*idem* : 176).

Dans un chapitre ironiquement intitulé « Le prélat, Mário et l'oncle Sam », à partir de sa cachette, Maria est le témoin de la trame qui se prépare qui, selon elle, entend confisquer l'élan révolutionnaire. En effet, les trois hommes (Dom Francisco, Mário Soares et Frank Carlucci) ourdissent un plan d'action contre-révolutionnaire :

Maria, enfermée dans son placard, sent monter en elle une sourde colère. Elle assiste en direct à une trahison historique, la CIA, l'Église et le chef du Parti Socialiste réunis pour tuer la révolution. Cela dépasse tout ce qu'elle avait pu imaginer de la perfidie de Soares. Elle ne l'aimait pas, mais la félonie du personnage fait surgir en elle un sentiment de rage et de haine. Dans une poche de son pantalon, elle tâte l'objet métallique qu'elle a placé par précaution, pour se rassurer. Elle porte le revolver que lui avait confié Manuel lorsqu'elle se retrouvait seule à garder le local du FSP. Il est chargé. Une folle intention l'envahit, elle qui n'a jamais utilisé d'arme. Elle prend le pistolet dans une main, le pointe en direction du dirigeant socialiste. Elle ne tremble pas, aucune émotion ne la traverse (*idem* : 186-187).

Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Régis Sénécal révèle que :

J'ai ainsi imaginé tous les dialogues et la plupart des situations qu'ils vivent ensemble, en recoupant ce qu'elle dit à des moments du déroulement historique. Mais il y a un passage essentiel de ce qu'elle raconte qui constitue la trame de mon récit, de son intrigue : la connaissance physique qu'elle a eu de la signature d'un document entre Mário Soares et la CIA, dans les locaux de l'archevêché de Braga, en présence de l'archevêque, et dont le nom de code était « Pour lancer la sécurité sociale dans le pays ». Il s'agissait en fait de donner à Mário Soares les moyens logistiques et financiers de normaliser la situation dans le pays.⁹

Maria finira par ne pas exécuter son plan, et le reste du récit rend compte de la déception de toute une génération devant une révolution confisquée et détournée. En quelque sorte, on peut dire que l'auteur-narrateur s'identifie à ce désabusement,

lui qui nous confiait que « Le courant politique créé par Manuel Serra a été un élément porteur de ces formes d'auto-gestion. C'est la dernière fois qu'un peuple en Europe et très certainement dans le Monde, tente de réaliser cette utopie révolutionnaire. En cela ce qui s'est passé après le 25 Avril est exemplaire et fascinant ».¹⁰

En conclusion, force est de reconnaître que nous n'avons pas affaire ici à un roman qui fera date. Publié à compte d'auteur, entaché de coquilles et d'imprécisions, il n'en contient pas moins des détails cocasses sur le 25 avril, qu'il réverbère à sa façon. Notons aussi un souci d'ancrage dans, et de documentation sur la réalité portugaise, ses us et coutumes. Il est en tous cas le fruit d'un passionné du Portugal d'avril et d'après, indépendamment des mutations et reniements de la gauche politique ici comme ailleurs. D'ailleurs, de son aveu même : « Je le place comme un des premiers pays où il fait bon vivre en Europe. Je le vois comme un pays dynamique culturellement et économiquement, un pilier de l'Europe ». Plus besoin donc de vouloir tirer sur qui que ce soit !

Notes

* José Domingues de Almeida est Professeur des Universités à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto. Il est docteur en littérature française contemporaine. Ses domaines de recherche sont la littérature française contemporaine, les études francophones et la culture et pensée françaises contemporaines. Il se penche récemment sur les questions théoriques et critiques soulevées par les littératures post-migratoires, les récits post-mémoriels et les représentations de l'Europe avec une centaine d'études critiques publiées. Il est chercheur à l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa dont il coordonne la ligne Inter-Transculturalités, et directeur de la revue électronique *Intercâmbio*. Il est, par ailleurs, président de l'Association Portugaise d'Études Françaises. Il intègre également le réseau de chercheurs LEA! (Lire en Europe Aujourd'hui).

¹ Cet article a été développé dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT - Fondation pour la Science et la Technologie (UID/00500/2025).

² Disponible sur <https://regards-francais-25-avril.org/pt/>

³ Il fait suite à l'essai de Mário Soares, *Le Portugal bâillonné* (1972).

⁴ Forum annuel de l'Association Portugaise d'Études Françaises de 2024, à Santarém.

⁵ Entretien écrit avec l'auteur.

⁶ Disponible sur <https://regards-francais-25-avril.org/>

⁷ Disponible sur <https://regards-francais-25-avril.org/>

⁸ On lira avec intérêt les quatre télégrammes que l'ambassadeur français à Lisbonne, Bernard Durand, envoie à Paris pour faire part des mouvements rebelles et des opérations en cours. Cf. <https://regards-francais-25-avril.org/pt/> Le journal *Le Monde* titre « Une junte militaire s'empare du pouvoir au Portugal » (26/04/1974), *Le Figaro*, quant à lui, le même jour, « L'armée intervient à Lisbonne », alors que *Libération* le 29 avril 1974 titre « Portugal. Un cri : Liberdade ! ».

⁹ Entretien écrit avec l'auteur.

¹⁰ Entretien écrit avec l'auteur.

¹¹ Entretien écrit avec l'auteur.

Bibliographie

Boff, Leonardo (1985), *Église, charisme et pouvoir, la théologie de la libération*, Paris, Lieu commun.

Bourdon, Albert Alain ; Léonard, Yves (2019), *Histoire du Portugal*, Paris, Chandeigne.

Garcia, José Luís ; Alves, Tânia et Léonard, Yves (2017), *Salazar, o Estado Novo e os Média*, Lisboa, Ed. 70.

Gutiérrez, Gustavo (1972), *Essai pour une théologie de la libération*, Profac, Paris.

Léonard, Yves (2016), *Histoire du Portugal contemporain*, Paris, Chandeigne.

-- (2022), *Histoire de la nation portugaise*, Paris, Tallandier.

-- (2023), *Sous les œillets, la révolution : le 25 avril au Portugal*, Paris, Chandeigne.

Monico, Reto, (2023), *O 25 de Abril. Relatórios secretos da embaixada da Suíça (1974-1976)*, Lisboa, Âncora Editora.

O' Donnell, Guillermo A. et Schmitter, Philippe (1986), *Transitions from Authoritarian Rule: Tentative conclusions about uncertain democracies*, Baltimore / London, Johns Hopkins University Press.

Sénécal, Régis (2023), *J'ai voulu tuer Mário Soares*, Paris, Éditions Douro.

-- (2024), *Quis matar Mário Soares*, Paris, Éditions Douro.

José Domingues de Almeida

Soares, Mário (1972), *Le Portugal Baillonné*, Paris, Calmann-Lévy.

Spínola, de António (1974), *Le Portugal et son avenir*, Paris, Flammarion.

Sitographie :

<https://regards-francais-25-avril.org/pt/> [disponible le 11/08/2025]

Du témoignage concentrationnaire à la mémoire révolutionnaire : *Maria Lusitania* de Charlotte Delbo¹

Ana Maria Alves*

Instituto Politécnico de Bragança, CITeD, & Universidade de Aveiro, CLLC

Résumé: L'expérience concentrationnaire a profondément marqué l'œuvre de Charlotte Delbo, donnant à son écriture une vocation éthique : témoigner de la souffrance et lutter contre l'oubli. Si sa trilogie *Auschwitz et après* témoigne de ce devoir de mémoire, la pièce *Maria Lusitania* (1975) montre comment cette voix de survivante se projette au-delà des camps pour penser d'autres formes d'oppression. En inscrivant la Révolution des Œillets dans une perspective historique et mémorielle, Delbo met en scène l'aspiration d'un peuple à la liberté et souligne le rôle décisif des femmes dans la transition démocratique portugaise. Cet article interroge la manière dont l'écriture dramatique articule mémoire concentrationnaire et mémoire révolutionnaire, faisant du théâtre un lieu de transmission, de résistance et de réflexion politique.

Mots-clés: Charlotte Delbo, mémoire, résistance, théâtre, Révolution

Abstract: The concentration camp experience had a profound impact on Charlotte Delbo's work, giving her writing an ethical purpose: to bear witness to suffering and fight against forgetting. While her trilogy *Auschwitz et après* (*Auschwitz and After*) reflects this duty to remember, the play *Maria Lusitania* (1975) shows how this survivor's voice extends beyond the camps to consider other forms of oppression. By placing the Carnation Revolution in a historical and memorial perspective, Delbo dramatises a people's aspiration for freedom and highlights the decisive role of women in Portugal's transition to democracy. This article

examines how dramatic writing articulates concentration camp memory and revolutionary memory, making theatre a place of transmission, resistance and political reflection.

Keywords: Charlotte Delbo, memory, resistance, theatre, Revolution

*Revenir, ce n'est pas tout
c'est revenir pour se remettre à vivre
... Sortir de l'histoire
pour entrer dans la vie
essayez donc vous autres et vous verrez.*
(Delbo 1971 : 48)

Cette épigraphe nous conduit d'emblée dans le monde concentrationnaire vécu à la première personne par Charlotte Delbo, jeune communiste, arrêtée par la Gestapo en mai 1942 et déportée dans le convoi du 24 janvier 1943 à Auschwitz-Birkenau sous le statut de prisonnière politique. De ce convoi seules, « quarante-neuf sont revenues » (Delbo, 1965 : 22) lorsque l'évacuation des camps a commencé. Charlotte Delbo est l'une d'entre elles. Elle appartient donc à ce cercle restreint de rescapés qui nous donne « l'occasion de redécouvrir un récit parmi les plus puissants de l'univers concentrationnaire (Wieviorka, 2016 : 62). Libérée par la Croix Rouge le 23 avril 1945, après vingt-sept mois d'emprisonnement dont cinq à Birkenau, sept à Raïsko et quinze à Ravensbrück, elle a ressenti le besoin d'écrire l'Histoire, de témoigner ce qu'elle « a vécu (...), a traversé » (Agamben 1999 : 17-18).

Ce devoir ressenti comme obligation a été le sentiment de plusieurs survivants pris au piège dans « la folie de l'évènement, la folie de l'écriture, de la transmission » (Bornand 2004 : 108) comme s'ils avaient « la nécessité de transmettre la dernière volonté - explicite ou implicite - des morts, de tout dire, de ne rien passer sous silence » (*ibidem*). En fait, ils se portent en « position du témoin-survivant lié par un pacte aux morts, seul lien entre les vivants et les morts » (*ibidem*).

Ce trauma, qui pour certains auteurs s'est affiché comme indicible à la sortie des camps, a été pour Delbo, comme elle le témoigne d'ailleurs à Jacques Chancel le 2 avril 1974, lors d'une émission sur France Inter, écrit dans « une espèce d'état second ».² D'après ses propres termes, sa parole s'inscrit dans une exigence éthique de la restitution, visant à dire « l'incommunicable » (Delbo 1970b : 89), car « il pèse » (*ibidem*). Tel qu'elle l'a exprimé, il était absolument nécessaire de porter la voix des disparus, de revenir « pour dire » (Delbo 2013 : 16), et reconstruire « une ou plusieurs mémoires collectives » (Wieviorka 1998 : 13) et pas individuelles. Ce récit présente

une certaine complexité, ce qui conduit l'auteure, lors d'un entretien avec Claude Prévost, à souligner le besoin de mettre en lumière les enjeux liés à l'écriture du trauma :

Je me suis trouvée aux prises avec une réalité très difficile à décrire. J'ai éprouvé qu'elle résistait à la description triviale et banale. Il faut transcender un objet pour le décrire. Dans ce que j'avais à décrire là, il ne s'agissait pas seulement de paysages, de lieux, d'êtres dans leur apparence, il y avait aussi la Passion, la Passion au sens grand du mot, au sens pascalien, c'est-à-dire ce que des êtres ont subi. (Delbo 1965 : 42)

Le rapport de Delbo à l'écriture est marqué par la conscience d'une dette envers les morts : témoigner devient une obligation. Faisant écho aux paroles de Paul Ricœur, écrire est donc, pour l'auteure, un « devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi » (Ricœur 2000 : 108), de « redonner un nom, un visage, une histoire à chacune des victimes de la mort de masse » (Wieviorka 1998 : 177). Lorsqu'elle repense aux camps qu'elle a traversés, ce sont les visages d'hommes et de femmes qui lui reviennent en mémoire « la détresse dans leurs gestes, l'humiliation dans leurs yeux » (Delbo 1970a : 153). Delbo sent que « les événements vécus par l'individu ou par le groupe (...) de nature exceptionnelle ou tragique » doivent être rappelés. Pour l'auteure, ce devoir « de se souvenir, (...) de témoigner » (Todorov 1995 : 16) ne se limite pas à Auschwitz : l'expérience concentrationnaire nourrit une vigilance constante face aux nouvelles formes de dictature.

Son œuvre entière est empreinte de sa douleur. Dès lors, dire son histoire, « communiquer émotions, sentiments, expérience vécues » (*apud* Gelly/Gradwohl 2013 : 172), est une épreuve douloureuse, mais essentielle. C'est pourquoi son premier manuscrit ne sortira de l'ombre que vingt ans après sa libération. Interrogée sur cette parution tardive par Jacques Chancel, Delbo se souvient d'avoir déjà formulé ses raisons bien auparavant, en réponse à une camarade de déportation qui lui avait, avec justesse, posé la même question. Elle lui avait alors répondu :

Si je rentre, j'écrirai un livre et j'en avais déjà le titre *Aucun de nous ne reviendra*, un vers d'Apollinaire et j'ajoutais à ma confidente (...) je le publierai dans vingt ans, je me disais, mais pourquoi dans vingt ans et bien je lui répondais que ce livre aurait pour moi, tant et tant d'importance serait peut-être la seule œuvre de ma vie, mais il fallait que ce fût une œuvre. (Delbo 1974)

Delbo a tenu cette promesse et publié, en 1975, la pièce *Maria Lusitania*, un an après l'entretien radiophonique où elle évoquait son projet d'écriture. Ce texte dramatique s'inscrit dans la continuité d'un engagement antitotalitaire, et fait du théâtre un lieu privilégié où s'entrecroisent mémoire, politique et émancipation.

Marquée par le poids de son expérience concentrationnaire, l'ancienne résistante française choisit de porter un regard critique et lucide sur les bouleversements contemporains de l'époque, au moment où le Portugal amorce sa transition vers la démocratie après près d'un demi-siècle de dictature.

Maria Lusitania repose ainsi sur un double mouvement : la persistance de la mémoire des camps et l'attention portée aux luttes actuelles pour la liberté. Ce déplacement de l'écriture au-delà du strict cadre concentrationnaire confère à Delbo une position singulière de témoin engagé, capable de relier des expériences historiques différentes au sein d'une même réflexion sur la dignité humaine. Pour saisir l'intensité de ces transformations, l'auteure entreprend un voyage à travers le Portugal, cinq mois après la révolution du 25 avril 1974, parcourant le pays du nord au sud, s'arrêtant dans les villages, franchissant montagnes et littoral, jusqu'à l'Algarve (Dunand, 2016 : 486). Ce périple est rapporté par sa biographe, tout comme son retour à Paris :

Pendant qu'elle remonte en voiture de Lisbonne à Paris, elle a dans sa tête tant de discussions, d'échanges avec ceux qu'elle a rencontrés (...). Elle traverse à nouveau la région reculée et montagneuse de Trás-os-Montes où la vie ne semble pas touchée par ce qui se passe là-bas en ville, avant de traverser Valladolid et Burgos, oui, Burgos, où elle pense à ceux qui ont chèrement défendu la liberté. (*ibidem*)

Comme le souligne Graça Santos, soucieuse de fixer la mémoire de ce qu'elle avait vu et entendu, Delbo, « dès son retour à Paris (...) s'attelle à l'écriture » de sa pièce (Santos 2023 : 45). Une information d'ailleurs confirmée par sa biographe qui explique que « C'est sous cette forme qu'elle veut rendre le désir de révolution qu'elle a vu, et son propre désir de révolution aussi (Dunand 2016 : 487).

Ainsi, structurée en trois actes, Delbo met en scène une famille villageoise confrontée aux bouleversements du 25 avril. Au centre de l'intrigue se trouve Maria, grand-mère et gardienne de la mémoire, déterminée, dévouée. Elle est « l'incarnation de la Lusitanie, l'ancien nom du Portugal » (*idem* : 488). Delbo lui attribue un destin singulier : celui d'une femme contrainte de céder la majeure partie de ses terres, mais qui parvient néanmoins à préserver sa lignée. Refusant l'émigration, elle consacre son existence à ses fils et petits-fils, véritables piliers de sa vie. Comme le souligne sa biographe, le choix de ce personnage principal peut étonner, mais il explique en grande partie le charme de la pièce. La grand-mère, à la personnalité vive, chaleureuse et empreinte de malice, s'inspire largement de la mère de Charlotte, qu'elle aimait avec retenue et sans effusion.

Les qualités de la mère apparaissent donc en filigrane à travers celles de la grand-mère, qui devient *Maria Lusitania*, figure symbolique des espoirs et des souffrances du peuple portugais après un demi-siècle de dictature. Elle incarne à la fois la continuité historique et la résistance de ce peuple.

Ainsi, par le monologue qui introduit la scène I du premier acte de la pièce, Maria plante le décor historique du pays « éperon au ventre gonflé de l'océan » (Delbo 1975 : 317). Elle évoque la puissance de la mer afin de décoder ce qui a « tracé (...) le destin de misère, (...) d'illusions » (*ibidem*) d'un peuple. Elle questionne ce qui a pu, « il y a tant de siècles, (...) fasciné [les] hommes [leur donnant] un vertige démesuré [celui de vouloir] découvrir le monde, le conquérir, le dominer » (*ibidem*). Un monde qui, d'après elle, a été conquis « parce qu'on sa[va]it monter une barque et se guider aux étoiles » (*ibidem*). Enfin, un monde « dominé parce qu'on arrive le premier et qu'on apporte un langage incompréhensible aux gens du pays. Langage dominateur parce que c'est un langage armé » (Delbo 1975 : 321). Cette critique du colonialisme, qui n'est en aucun cas voilée, rappelle le sentiment des « hommes enivrés, pris au miroir des horizons et des latitudes » (*ibidem*). Un sentiment qui n'est pas tout à fait partagé par les femmes qui, d'une part « ont maudit la mer » (*ibidem*), mais, d'autre part, « ont acclamé le retour des conquérants qui rapportaient les richesses des pays conquis » (*ibidem*). Tout en faisant appel à cette mémoire historique, Maria souligne, dans ce long monologue, combien cet « or [qui] a tout recouvert, tout faussé, tout corrompu (...) pendant des siècles et ensuite (...) a été faux, sauf la solitude des femmes » (*ibidem*).

Elle cherche à comprendre ce qu'il « reste de cette splendeur, de cet or ? Terre de-feu, Cap de Bonne-Espérance (...). Pour finir dans la sardine en boîte. Les hommes au chalut, les femmes à la conserverie » (*idem* : 318).

Maria clôt ce monologue en évoquant l'illusion suscitée par la mer. Elle souligne que « les hommes ont méprisé la terre, leur terre » (*idem* : 318) et sont partis vers « des pays sans soleil et sans douceur, dans des villes tout en pierre sombre [où] ils font n'importe quoi. Toujours des travaux durs. Les femmes les rejoi[ndront]. Domestiques, elles. Ils reviendront quand ils seront vieux. Ils seront privés de soleil (...). Et leurs enfants seront étrangers » (*ibidem*). Cette émigration massive des hommes évoquée par Maria rappelle l'oppression qui a contraint la population à trouver de nouveaux horizons, à se libérer des rouages d'une machine politique et sociale dictatoriale.

La deuxième scène du premier acte marquée par l'approche du 25 avril, jour du soulèvement orchestré par le Mouvement des Forces Armées, se déroule non « loin de là où la révolution a lieu, [auprès d'] une grand-mère restée dans son village, que ses deux petits-fils viennent retrouver par hasard le même soir : la veille de l'insurrection » (Dunant 2016 : 453).

Ses petits-fils Miguel et Francisco sont opposants au régime autoritaire. Ils symbolisent des positions politiques divergentes. Miguel, membre du Parti Communiste, s'est « enfui, évadé » (Delbo 1975 : 319) de la prison pour assister au « conseil révolutionnaire » (*idem* : 324) et préparer activement la chute du régime de Salazar. Inscrites dans le contexte des prémices de la révolution, ces retrouvailles

familiales, mettent en lumière la persistance de l’empreinte concentrationnaire dans la manière d’appréhender le corps souffrant et l’épreuve de l’emprisonnement :

MARIA - Que je te regarde. Montre-toi. Un peu maigre. Oui, un peu étroit, d’ici. Tu ne tousses pas au moins ?

MIGUEL - Non, jamais. Jamais. Jamais, je t’assure.

MARIA - Tes dents ?

MIGUEL - Toutes là. Tu sais, ce sont les débuts qui sont durs les interrogatoires...

MARIA - Tais-toi. Je sais. Je sais tout. Ne me dis rien. Que je te regarde seulement, que je te palpe. La peau est en bon état. Un peu pâle, un peu molle. Ce n’est rien. À l’air, elle reviendra. Et tu as toujours les beaux yeux de ta mère. C’est merveilleux, la jeunesse. Ce qu’elle peut supporter ! Des années entières derrière des murs sans fenêtre, et vivant, et allant ! Nous te remplumerons. (Delbo 1975 : 320)

À travers la figure de Maria, soucieuse de préserver « la lignée » (*idem* : 318), Delbo interroge les séquelles traumatiques de l’incarcération vécue par son petit-fils, établissant, par le biais du dialogue, une mise en relation des souffrances individuelles qui transcende les générations. La pièce montre ainsi que toute réflexion sur la liberté se nourrit de la mémoire de l’oppression, inscrivant les expériences passées dans une dynamique de transmission et de résistance.

En ce qui concerne son autre petit-fils, Francisco, il comptait « filer à l’étranger » (*idem* : 324) afin d’« échapper au service militaire » (Dunant 2016 : 453). Cependant, lorsqu’il a « appris que quelque chose se préparait, que le mouvement était prêt à engager l’action » (*idem* : 324-325), il a refusé de rejoindre les soldats sur les fronts de la guerre coloniale d’Angola. Comme le témoigne Maria, il veut « reste[r] au pays pour ne pas aller faire le soldat de l’autre côté de la mer, pour tuer des nègres qui ne lui ont rien fait et finir mangé par des crocodiles ou dévoré par les fièvres » (*ibidem*). Francisco rappelle alors les paroles de sa grand-mère qui affirmait qu’« une gorgée de liberté c’est bon à prendre, et c’est un goût qu’on n’oublie jamais plus » (*idem* : 357). S’il exprime sa volonté de s’engager aux côtés des Forces Armées, comme son frère avant lui, il demeure toutefois plus réservé quant à l’issue de leur combat. Francisco est convaincu que l’« on ne renverse pas un gouvernement juste pour changer le personnel politique. Il faut avoir une perspective, ouvrir l’avenir » (*idem* : 357).

Le dialogue entre les deux frères, transposé dans le cadre dramatique, reflète les tensions idéologiques qui traversent le Portugal post-salazariste. Miguel soutient les militaires qui se préparent pour un coup d’État, tandis que Francisco exprime sa méfiance radicale envers le pouvoir militaire et aspire à une transformation plus profonde de la société par l’intervention directe du peuple.

MIGUEL : L'armée prend la tête du mouvement en accord avec les partis politiques interdits. C'est l'aboutissement d'un travail souterrain qui est en train depuis des mois : un plan qui part de l'état-major militaire, disons de ses éléments progressistes, des militants de gauche en prison et des dirigeants populaires en exil. Le gouvernement actuel sera destitué... (Delbo 1975 : 325)

(...)

Nous avons choisi de destituer le régime (*idem* : 327)

FRANCISCO : Et le peuple ne sera au courant de rien ? (*idem* : 328)

MIGUEL : dans un premier temps, oui. Il faut déclencher le processus. Après le peuple s'organisera, se préparera à se gouverner lui-même démocratiquement. Pour le moment, l'armée est prête. Nous serions stupides d'attendre davantage.

FRANCISCO : Je ne vois pas du tout les choses de cette manière... (...) Le peuple aussi est prêt pourquoi agir sans lui ?

MIGUEL : la jeunesse est prête, une certaine jeunesse. Le peuple dans son ensemble, non. Un demi-siècle de tyrannie lui a désappris de penser, d'agir, de croire en son pouvoir. Qu'on fasse sauter ses chaînes et il réapprendra. (*ibidem*)

Miguel, pragmatique, « raisonne en réformiste » (*idem* : 330), défend la réorganisation économique, la redistribution des « richesses » (*idem* : 382). Il s'agit, d'après lui, « de les utiliser autrement, plus exactement de distribuer autrement les profits. Pour cela il faut remettre l'économie en marche selon un nouveau système » (*ibidem*) qui « va de pair avec des salaires décents, des lois sociales, des garanties au peuple pour l'avenir des enfants » (*idem*). Francisco, idéaliste et radical, « raisonne en dogmatique » (*idem* : 330), exprime sa méfiance envers le pouvoir militaire, et en appelle à une transformation complète de la société, aspirant un « bonheur ordinaire, un bonheur de tous les jours » (*idem* : 385) où le travail n'est pas « monotone et dépourvu d'intérêt » (*ibidem*). Il est convaincu que « le travail (...) devrait être un rythme de la vie, comme l'amour, la respiration, la danse, le jeu » (*ibidem*). En somme, il attend qu'on lui « montre l'horizon » (*ibidem*).

Le deuxième acte est caractérisé par l'instabilité des jours suivant la chute du régime et l'installation du Mouvement des Forces Armées, marqués par des doutes sur l'avenir du pays. Les dialogues des femmes du village, qui gravitent autour de Maria, Miguel et Francisco montrent combien elles jouent un rôle clé dans cette période de bouleversements. Delbo cherche à mettre en évidence le changement qui s'apprête à transformer le rôle des femmes dans une scène où Maria, interpellant le curé du village, l'accuse de l'oppression qu'elles ont subie au long de ces dernières années :

MARIA : Par votre faute. Les femmes en savent toujours assez pour faire le ménage, la cuisine, le jardin, s'occuper des poules, et faire de la dentelle, crocheter des châles pour

les touristes par-dessus le marché. Elles ont assez d'instruction pour élever les enfants et en faire des hommes. Après cela qu'elles se taisent.

Si la place des femmes ne change pas, ce n'est pas la peine d'entrevoir un autre avenir pour le pays. Les femmes supportent tout le poids des jours et quand un malheur s'abat sur le pays, guerre ou catastrophe, ce sont elles qui s'arrangent pour que la vie continue. (*idem* : 347)

Dans ce village, les femmes ont leur mot à dire. Elles participent activement aux discussions, comme en témoigne ce dialogue où Anna interroge Maria à propos des derniers événements :

ANNA : Tu crois que c'est vrai, Maria ? À chaque minute je me demande si je rêve et j'ai peur de me réveiller et que rien n'ait eu lieu. Est-ce que tu comptais le voir, toi ce jour, le jour où la tyrannie finirait ? (*idem* : 348).

(...)

Les gens ne voient pas encore l'importance de ce qui s'est passé. (...)

Maria ne répondra que dans la scène suivante :

MARIA : peut-on forcer les gens à défendre la liberté quand, depuis qu'elle est revenue, elle ne change pratiquement rien à leur vie, à leur pauvreté ? En ville l'enthousiasme est communicatif : Il a des affiches, des meetings, des journaux plusieurs fois par jour, des manifestations. Les gens se parlent, discutent. Ici, tout arrive refroidi et les choses se font sans que nous [n]'y soyons pour rien. (*idem* : 364)

Finalement, « les femmes ont décidé de s'occuper des affaires du village » (*idem* : 348). Et dans une nouvelle évocation de son expérience de rescapée, Delbo, par la voix de Maria, refuse le silence imposé et rappelle que « ce n'est pas parce que nous sommes tondus depuis des siècles que nous nous laisserons tondre éternellement » (*idem* : 373). Delbo met en scène des femmes qui, de spectatrices, deviennent actrices du changement. Par leur engagement, elles brisent l'assignation domestique et affirment que l'avenir démocratique du pays passe aussi par leur voix. Elles contestent l'autorité du maire et du curé, en exigeant à la fois « le déplacement du curé à l'archevêché » (*idem* : 373) et la « destitution du maire à la préfecture » (*ibidem*) reprochant à ce dernier de les réduire à leur rôle domestique et de refuser de prêter attention à leurs revendications. Ce qu'elles soulignent d'ailleurs lorsqu'elles affirment que « le maire [les] renvoie [aux] fourneaux [et] refuse de [les] écouter » (*idem* : 348). Elles organisent des assemblées et revendiquent la terre aux paysans. Ainsi elles envisagent de « remettre la terre au travail » (*idem* : 379). Comme le rappelle Francisco, le petit fils de Maria, « les villages s'organisent [et ne doivent pas

tenir] compte des propriétaires fonciers » (*ibidem*) c'est pourquoi leur mot d'ordre est « la terre aux paysans » (*ibidem*).

Pour mettre en avant l'importance des femmes, Delbo introduit deux figures féminines auprès des petits-enfants de Maria. D'un côté, Rosetta, le stéréotype d'une jeune fille du village qui guette avec impatience « chaque heure de chaque jour » (*idem* : 321) le retour de son fiancé Miguel. Rosetta a peur qu'il ait « honte » (*idem* : 343) d'elle car elle est différente « des femmes de la ville [qui se font] coiffer, habiller [et] font tout (...) avec tant d'aisance, qu'[elle] ne saurai[t] pas faire » (*ibidem*). Maria la reconforte en lui disant que « ce n'est pas cela que Miguel aimerait en [elle], mais « les manières de nos villages [qui] sont la vraie noblesse » (*ibidem*). Maria la convainc enfin que « ce n'est pas là qu'il faut rejoindre Miguel, c'est dans ce qui le passionne, ses idées » (*ibidem*). Maria ajoute que « avec un homme qui vit pour ses idées, qui vit sa vie pour un idéal, une femme aura toujours une rivale, une rivale invincible : la politique » (*ibidem*). La grand-mère lui conseille alors de ne pas s'accommoder et lui recommande « de vivre la même vie, la même passion que lui » (*idem* : 344). En incitant Rosetta à s'instruire et à participer à la vie politique, elle transmet un héritage féministe qui résonne avec l'expérience de Delbo : résister, c'est aussi refuser le silence imposé aux femmes.

Tu n'es pas sottte, tu as lu beaucoup de livres. Apprends encore, apprends. Ce qu'il a appris, lui, tu peux l'apprendre, toi. Et alors tu ne seras jamais de trop dans une discussion. (...) Tu découvriras un domaine où tu seras plus douée que lui. Il y a beaucoup à faire du côté des femmes : les inciter à participer à la vie politique du pays, s'instruire, à devenir indépendantes. C'est une belle époque qui commence, Rosetta ; tu as de la chance : tu es jeune et tu vas la vivre. (*ibidem*)

La deuxième figure féminine que Delbo place sur scène auprès du second petit-fils de Maria est Isabelle, la fiancée de Francisco, une citadine, « vendeuse [qui] veut faire du théâtre et [qui] sui[t] des cours le soir » (*idem* : 358). Elle espère, par ailleurs, « quitter le magasin (...) et entrer à la radio » (*ibidem*). Voyant qu'il s'agit d'une femme émancipée, Maria lui confie Rosetta.

Le dernier acte se concentre sur l'échec du coup d'État du Général Antonio de Spínola, surnommé « général d'Espingolo » (*idem* : 347), épisode pendant lequel Isabelle et Rosetta assisteront « ensemble à une barricade » (*idem* : 369). La pièce se termine sur une fête villageoise célébrant la défaite des forces réactionnaires.

Force est de constater, pour terminer que, cette pièce à partir de laquelle elle « transpose par (...) l'écriture dramatique » (Delbo 1972 : s/p), les espoirs et craintes de la population portugaise lors de la Révolution des Œillets, qu'elle voit comme une lutte pour restaurer la dignité humaine, permet à Delbo de revenir, en filigrane, sur son expérience marquée par des « sensations, [des] empreintes physiques » (Delbo 1995 : 14).

Cette pièce lui offre encore une fois l'occasion de « porter à la connaissance, (...) à la conscience ? L'événement – l'Histoire » aux « générations futures » (*apud* Gelly/ Gradwohl 2013 : 171). En réalité, *Maria Lusitania* illustre la continuité de l'engagement de Charlotte Delbo : fidèle à sa mission de témoin des camps, elle élargit son horizon pour embrasser d'autres luttes contre l'oppression. En faisant dialoguer mémoire concentrationnaire et mémoire révolutionnaire, elle rappelle que la résistance ne se limite pas à un contexte, mais constitue une exigence éthique universelle.

La pièce, portée par la figure de Maria et par la voix des femmes, inscrit la Révolution des Œillets dans une généalogie de combats pour la dignité humaine. Elle révèle aussi combien l'émancipation politique et sociale passe par la reconnaissance du rôle des femmes, longtemps réduites au silence, mais désormais actrices du changement.

Ainsi, par l'écriture dramatique, Delbo transforme l'expérience individuelle de la souffrance en une réflexion collective sur la liberté, la justice et la mémoire. *Maria Lusitania* devient alors non seulement un hommage au peuple portugais, mais aussi une mise en garde adressée aux générations futures : la liberté est toujours à conquérir et à défendre.

Notes

* Ana Maria Alves est enseignante au Département de Langues Étrangères de l'École Supérieure d'Éducation de l'Institut Polytechnique de Bragança, au Portugal. Elle est membre du Centre de recherche transdisciplinaire en éducation et développement (CITeD) de cet institut et collabore avec le Centre de Recherche en Langues, Littératures et Cultures de l'Université d'Aveiro. Titulaire d'une maîtrise en culture française (Université d'Aveiro, 2003) et d'un doctorat en culture (Université d'Aveiro, 2009), ses travaux portent sur l'antisémitisme dans l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline, ainsi que sur les thèmes de la guerre et de l'exil dans sa production littéraire. Elle a mené deux projets postdoctoraux à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, axés sur l'écriture migratoire et mémorielle. Ses recherches actuelles se concentrent sur l'expérience de l'exil dans la littérature française contemporaine, avec un intérêt croissant pour la littérature postmémorielle, ses enjeux éthiques et critiques. Elle est (co) organisatrice de nombreuses conférences internationales et est membre de plusieurs associations scientifiques telles que l'OEC, Self XX-XXI, SIHFLES, AIELCEF, SEC, et l'APEF.

¹ Le présent article a été développé(e) dans le cadre du Groupe Itinérances : mémoires, images, transferts du Centre de Langues, Littératures et Cultures de l'Université d'Aveiro soutenu par la FCT à travers le financement de l'unité de R&D (UIDB/04188/2020).

² Pour plus d'information, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/radioscopie-par-jacques-chancel/chantal-delbo-3514963>

Bibliographie

- Agamben, Giorgio (1999), *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot & Rivages.
- Bornand, Marie (2004), *Témoignage et fiction. Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*, Genève, Droz.
- Delbo, Charlotte (1965), « Entretien avec Claude Prévoost », *La Déportation dans la littérature et l'art, La Nouvelle critique*, n° 167 : 41-44.
- (1970a), *Auschwitz et après I : Aucun de nous ne reviendra*, Paris, Minuit.
- (1970b), *Auschwitz et après II : Une connaissance inutile*, Paris, Minuit.
- (1971), *Auschwitz et après III : Mesure de nos jours*, Paris, Minuit.
- (1972), « Causerie de Charlotte Delbo après la lecture de Spectres, mes fidèles », New York, 10 octobre, [s. p.], inédit.
- (1995) [1965], *Le Convoi du 24 janvier*, Paris, Minuit.
- (2013), *Qui rapportera ces paroles ? et autres écrits inédits*, Paris, Fayard.
- Dunan, Ghislaine (2016), *Charlotte Delbo la vie retrouvée*, Paris, Grasset et Fasquelle.
- Gelly, Violaine & Gradwohl, Paul (2013), *Charlotte Delbo*, Paris, Fayard.
- Ricoeur, Paul (2000), *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil.
- Todorov, Tzvetan, (1995), *Les Abus de la mémoire*, Paris, Arléa.
- Wieviorka, Annette (1998), *L'ère du témoin*, Paris, Plon.
- Wieviorka, Annette (2016), « Charlotte Delbo être avec destin », *Magazine Littéraire*, n° 571 : 62-63.

Sitographie :

- Delbo, Charlotte (1974), *Radioscopie. Entretien avec Jacques Chancel*, 2 avril sur France-Inter, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/radioscopie-par-jacques-chancel/chantal-delbo-3514963>[consulté le 09/04/2023]
- Dos Santos, Graça (2023), « Maria Lusitania (1975), de Charlotte Delbo (1913-1985) : Voix féminines de la Révolution des œillets sous la plume d'une résistante française ». *Faces de Eva. Estudos sobre a Mulher*, (49) : 46-72. <https://doi.org/10.34619/amcq-ohdk> [consulté le 09/04/2023]

Oyez, oyez ! La bande dessinée française au Largo do Carmo¹

David Pinho Barros*

Université de Porto, Faculté des Lettres, Institut de Littérature Comparée

Dans *Astérix en Lusitanie* de Fabcaro et Didier Conrad (2025), parmi tant de blagues consacrées à la représentation de thèmes et caractéristiques associées en tant que stéréotypes au Portugal, on trouve une séquence humoristique qui mérite d'être notée : dans la prison qu'Astérix et Obélix visitent, sous couverture, pour libérer Mavubès, un prisonnier crie sauvagement : « Oyez, oyez, maudits Romains ! Un jour nous reprendrons le pouvoir. » (Fabcaro & Conrad 2025 : 33). Un autre lui répond, bien ironiquement : « Encore un jeune idéaliste qui croit qu'on peut faire la revolução avec des 'oyez'. » (Fabcaro & Conrad 2025 : 33). Cet impératif présent du verbe « ouïr » n'est, bien évidemment, rien d'autre qu'un jeu de mots avec « œillets », et donc une référence explicite à la révolution portugaise du 25 avril 1974. Dans cet album où les thèmes lusitaniens servent presque seulement de prétexte à de gentils gags, inspirés de l'humour des créateurs de la série, René Goscinny et Albert Uderzo, il est tout de même révélateur d'y trouver la Révolution des Œillets à côté du fado, de la morue, du coq de Barcelos ou même de Cristiano Ronaldo, jouant au foot dans une rue d'Olissipo avec un t-shirt figurant le chiffre romain « VII ». Cet événement appartient donc, de plein droit, à la mythologie du Portugal telle que réinterprétée par la culture populaire, notamment par la bande dessinée française contemporaine qui a choisi ce pays comme thème de ses récits.

L'intérêt de la bande dessinée française par le Portugal a connu un fort essor avec l'album *Portugal* de Cyril Pedrosa (2010), portrait intime de l'indéfinition identitaire générée par la lusodescendance, développé entre récit de filiation et parodie (Wagner 2016 : 438). Il a ouvert la voie à tant d'autres auteurs et autrices de France, liés d'une façon ou d'une autre au Portugal, qui ont voulu interpellier l'histoire du pays. Sans prétendre en dresser une liste exhaustive, on pense, par exemple, à

De ma langue, on voit la mer... (Iso 2016), *Pereira prétend* (Gomont 2016), adapté du roman homonyme d'Antonio Tabucchi, *Maria et Salazar* (Walter 2017), *Sur un air de fado* (Barral 2021), *Les Portugais* (Afonso & Chico 2021), *Edgar* (Sapin 2023), *La Révolution des Cœllets : 25 Avril 1974, le Jour de la Liberté* (Canivet Da Costa & Ruivo 2024) et *Borboleta* (Pereira 2024). Même si ces cas s'inscrivent dans des genres narratifs très différents, de la comédie à la biographie parentale et du récit historique au documentaire pédagogique, une particularité les distance collectivement des thématisations du Portugal dans la bande dessinée franco-belge du XXe siècle, où le pays n'était qu'un décor, ou un chapitre pittoresque dans la tradition des histoires de « globe-trotters » (comme dans *L'Énigme de l'Atlantide*, épisode de *Blake et Mortimer*, d'Edgar P. Jacobs, ou les tomes *5 filles dans la course !* et *L'Homme de Lisbonne de Michel Vaillant*, de Jean Graton). Ces albums du XXIe siècle sont, en effet, plutôt des commentaires affectifs sur l'histoire du Portugal, construits à partir de liens familiaux proches ou distants.

Ce corpus ne peut donc être lu qu'à travers une optique autobiographique, où les mémoires individuelles activent des malaises identitaires qui génèrent une volonté de découverte d'indices révélateurs. C'est notamment le cas d'*Edgar*, où Mathieu Sapin essaie de comprendre la figure mystérieuse du père de sa femme portugaise, ce qui justifie le sous-titre *De Lisbonne à Paris, dans les pas de mon beau-père révolutionnaire*. Ou encore de *Borboleta*, dans lequel Ma-deleine Pereira développe une quête similaire, mais autour de son père. Dans ces deux cas de livres publiés sur des années consécutives par Dargaud, il s'agit de figures qui garderaient de douloureux souvenirs de la vie au Portugal sous le Estado Novo, mais qui rejettent, pour des raisons jamais mises à nu, un partage transparent et détaillé de leur expérience avec leurs proches.

Dans la tradition de ses bandes dessinées qui partent d'une expérience vécue par l'auteur lui-même (entre autres, *Le Château - Une année dans les coulisses de l'Élysée*, née d'un séjour à l'Élysée pour découvrir et crayonner les coulisses du palais présidentiel, *Gérard, cinq années dans les pattes de Depardieu*, issue d'un voyage avec Gérard Depardieu en Azerbaïdjan, ou *À l'intérieur*, sortie de son observation, pendant un an, du fonctionnement du Ministère de l'Intérieur), Sapin mène sa recherche de façon engagée, intense et systématique, et essaie toujours d'en tirer un résultat qui allie le document historique à l'aveu de l'insondabilité. D'où, par exemple, la photographie d'Edgar qui clôt le volume, ou l'inclusion de photogrammes d'un documentaire de 1968 que Sapin consulte lui-même à la Bibliothèque François Mitterrand et où figure un jeune Edgar à peine arrivé à Paris, fuyant le régime de Salazar. Mais aussi, en même temps, l'aveu d'une exaspération provoquée par une prospection peu conclusive : « 'Chacun sa vérité', comme dirait Edgar » (Sapin 2023 : 146).

Borboleta partage avec *Edgar* cette reconnaissance de l'opacité de l'histoire

individuelle et collective, aussi bien qu'une stratégie formelle, autant liée aux styles de leurs auteurs qu'à la nature mémorialiste des deux récits : un trait incomplet et fragmentaire qui se veut proche du dessin pris sur le vif, se présentant souvent comme appartenant à un cahier d'esquisses. Le dessin de Madeleine Pereira est pourtant beaucoup plus détaillé que celui de Sapin, et mis au service d'une alternance constante entre passé portugais et présent français. La distance géographique, temporelle et affective des deux réalités explique la référence si lointaine et médiatisée à la Révolution des Œillets : pour maintes familles portugaises émigrées en France, la nouvelle de la fin du Estado Novo est arrivée par la radio, envoutée d'un sens de grand soulagement et excitation, mais aussi marquée d'un sceau d'aliénation. Jaime, un ami du père de Madeleine, lui raconte tout ce qu'elle aurait voulu entendre de la voix de son père : « Même si on n'était pas au Portugal à ce moment-là, on a quand même vécu la révolution en direct. » (Pereira 2024 : 119).

Une autre impulsion se fait sentir dans la bande dessinée française qui thématise l'histoire de la révolution : celle de la pédagogie. Mathieu Sapin en fait un détournement en incluant un épisode parenthétique intitulé « Intermède historique », ce qui implique que tout le reste du récit est issu d'un exercice de fabulation : « Avant d'aller plus loin, voici un petit résumé de ce qui restera cité dans les livres d'histoire comme la Révolution des Œillets. » (Sapin 2023 : 125). C'est aussi la logique de l'encart, dans *Maria et Salazar* de Robin Walter, qui commence avec l'affirmation sèche et catégorique : « C'est la Révolution des Œillets, le 25 avril 1974. » (Walter 2017 : 101). Ou encore de celui des *Portugais* d'Olivier Afonso et Chico, où une double page énumère les péripéties attestées du coup d'État mené par le Mouvement des Forces Armées. Ce principe du livre d'histoire est pourtant aussi pris au pied de la lettre dans ce corpus, dans des ouvrages qui rejettent la virtuosité du dessin pour se centrer exclusivement dans un effort éducatif. Tel est le cas de *La Révolution des Œillets : 25 Avril 1974, le Jour de la Liberté*, conçu par la scénariste Sandra Canivet Da Costa pour éduquer les descendants français d'émigrés sur la violente histoire de la dictature portugaise et la révolution qui lui a mis fin, et qui joint à un enchaînement d'épisodes historiques un dossier comprenant portraits de figures publiques, descriptions biographiques, données factuelles et conseils de lecture.

La révolution du 25 avril 1974, vue comme fait historique ou réinventée comme éducation mythologique, est ainsi devenue un des thèmes privilégiés de la bande dessinée franco-belge sur le Portugal, et pour cause. En tant que moment politique charnière, elle opère, dans ce dialogue international et interculturel, une négociation entre le passé et le présent, l'ici et l'ailleurs. Elle est devenue un point de discussion dans les familles portugaises émigrées, qui la traitent parfois avec ouverture, souvent avec obscurité - mais toujours comme passage obligatoire dans les quêtes identitaires de la diaspora en France.

Notes

* David Pinho Barros est professeur, chercheur et conservateur dans les domaines de la littérature, du cinéma et de la bande dessinée. Titulaire d'une licence en langues et littératures modernes de l'Université de Porto, d'un master en sciences de la communication de l'Université Nova de Lisbonne, avec une thèse sur le cinéma de la Nouvelle Vague japonaise, titulaire d'un doctorat en littérature de la KU Leuven et d'un doctorat en études littéraires, culturelles et interartistiques de l'Université de Porto, avec une thèse rédigée en cotutelle entre les deux institutions et intitulée *The Clear Line in Comics and Cinema: A Transmedial Approach*. Depuis 2008, il travaille à la curation et à la production d'expositions et d'événements cinématographiques au Portugal, en Belgique, au Royaume-Uni et au Brésil, et donne des cours d'histoire et d'analyse du cinéma et de la bande dessinée à l'Alliance Française, à l'Université de Porto, à l'Université du Minho, à l'Université Nova de Lisbonne et à l'Université Catholique Portugaise. Actuellement, il est maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto.

¹ Cet article a été développé dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT - Fondation pour la Science et la Technologie (UID/00500/2025).

Bibliographie

- Afonso, Olivier & Chico (2021), *Les Portugais*. Paris, Éditions Les Arènes.
- Barral, Nicolas (2021), *Sur un air de fado*. Paris, Dargaud.
- Canivet da Costa, Sandra & Ruivo, Jay (2024), *La Révolution des Œillets : 25 Avril 1974, le Jour de la Liberté*. Paris, Cadamoste Éditions.
- Fabcaro & Conrad, Didier (2025), *Astérix en Lusitanie*. Vanves, Hachette Livre.
- Gomont, Pierre-Henry (2016), *Pereira prétend*. Paris, Éditions Sarbacane.
- Graton, Jean (1971), *5 filles dans la course !*. Bruxelles, Le Lombard.
- (1984), *L'Homme de Lisbonne*. Marcinelle, Dupuis.
- Iso (2016), *De ma langue, on voit la mer...*, Plonévez-Porzay, YIL.
- Jacobs, Edgar P. (1957), *L'Énigme de l'Atlantide*. Bruxelles, Le Lombard.

Pedrosa, Cyril (2010), *Portugal*. Marcinelle, Dupuis.

Pereira, Madeleine (2024), *Borboleta*. Paris, Éditions Sarbacane.

Sapin, Mathieu (2015), *Le Château - Une année dans les coulisses de l'Élysée*. Paris, Dargaud.

-- (2017), *Gérard, cinq années dans les pattes de Depardieu*. Paris, Dargaud.

-- (2023), *Edgar*. Paris, Dargaud.

-- (2025), *À l'intérieur*. Paris, Dargaud.

Wagner, Martine Fernandes (2016), « Juste une mise au point : débat identitaire, récit de filiation et parodie dans le roman graphique Portugal de Cyril Pedrosa », *Contemporary French and Francophone Studies*, 20(3) : 436-443.

Walter, Robin (2017), *Maria et Salazar*. Vincennes, Des ronds dans l'O.

Traduction humaine et traduction automatique de *Grândola, Vila Morena* en français¹

Françoise Bacquelaine*

Université de Porto, Faculté des Lettres, CLUP

Résumé: La chanson poétique de José Afonso *Grândola, Vila Morena* est devenue « l'hymne de la contestation portugaise » (Ciccía 2013), « la chanson symbole de la Révolution des œillets » (Gomez 2017). Ce chant révolutionnaire n'a pas manqué de susciter des traductions spontanées en français. Un échantillon de traductions disponibles sur Internet nous a permis de constituer un corpus de cinq traductions humaines qui témoignent de diverses interprétations du texte source et de choix de stratégies de traduction convergentes ou divergentes. À ces cinq versions, nous avons ajouté cinq versions proposées par des moteurs de traduction automatique neuronale, une de Google Traduction (janvier 2026) et deux de DeepL, « le meilleur traducteur au monde » selon ses concepteurs, et d'eTranslation, le moteur de la Direction générale de la traduction de l'Union européenne, générées en novembre 2024 et en janvier 2026. L'objectif de cette étude est de comparer ces dix versions en termes d'équivalence dénotative et formelle-esthétique (Koller 1992) afin d'identifier les diverses stratégies de traduction mises en œuvre par le traducteur humain ou la machine pour relever les défis de ce texte poétique. Les résultats montrent que l'équivalence dénotative est prioritaire dans les traductions humaines et automatiques littérales, vers par vers, à une exception près. Ils révèlent aussi que les solutions de traduction sont nombreuses et que les faux sens et les non-sens ne découlent pas seulement de l'absence de bon sens de la machine.

Mots-clés: chant révolutionnaire, équivalence dénotative, équivalence formelle-esthétique, corpus, stratégie de traduction

Abstract: José Afonso's poetic song, *Grândola, Vila Morena*, became 'the anthem of the Portuguese protest movement' (Ciccía 2013) and 'the anthem of the Carnation Revolution' (Gomez 2017). This revolutionary song has inspired numerous spontaneous translations into French. A sample of translations available online enabled us to compile a corpus of five human translations that highlight diverse interpretations of the original text and choices of convergent or divergent translation strategies. To these five versions, we added five versions produced by neural machine translation engines: one from Google Translate (January 2026) and two from DeepL, 'the world's best translator' according to its creators, and from eTranslation, the engine of the European Union's Directorate-General for Translation, generated in November 2024 and January 2026. This study aims to compare these ten versions in terms of denotative and formal-aesthetic equivalence (Koller, 1992) to identify the translation strategies employed by the human translator or the machine to address the challenges of this poetic text. The results show that denotative equivalence is prioritised in human and machine-generated literal, verse-by-verse translations, with one exception. They also reveal that translation solutions are numerous and that semantic equivalence errors do not result solely from the machine's lack of common sense.

Keywords: revolutionary song, denotative equivalence, formal-aesthetic equivalence, corpus, translation strategies

À l'origine, *Grândola, Vila Morena* est « un simple poème écrit par José (ou Zeca) Afonso en 1964, en remerciement de l'accueil que la société musicale 'Fraternité ouvrière de Grândola' lui avait réservé, lors d'un concert dans la salle des fêtes » de cette « petite ville agricole de l'Alentejo au Sud du Portugal » (Ciccía 2013 : résumé et I), considérée comme « révolutionnaire » en raison de ses grèves et de ses manifestations populaires réprimées par le régime salazariste (d'après la version portugaise de *Wikipédia*). La version chantée de ce poème a été enregistrée à Paris en 1971. Elle est devenue « l'hymne de la contestation portugaise » (Ciccía 2013), « la chanson symbole de la Révolution des œillets » (Gomez 2017). Ce chant révolutionnaire n'a pas manqué de susciter des traductions spontanées en français. Il se compose de six couplets de quatre vers, dont neuf sont répétés au fil de la chanson. Il présente plusieurs défis de traduction. Il impose au traducteur deux contraintes résultant de son caractère poétique : d'une part, la prosodie et, d'autre part, les nombreuses répétitions de vers exigeant la cohérence de la traduction. À cela s'ajoutent des écarts syntaxiques par rapport à l'usage courant, des ellipses, des équivalences lexicales exigeant un choix et des ambiguïtés, qui compliquent la tâche du traducteur automatique ou humain. L'objectif de cette étude est ainsi de

comparer différentes versions françaises afin d'identifier les diverses stratégies de traduction mises en œuvre par le traducteur humain ou la machine pour relever ces défis.

Le corpus bilingue constitué en 2024 se compose, d'une part, de la version originale en portugais européen (PE) fournie par l'Associação José Afonso (AJA)² et, d'autre part, de douze versions françaises publiées sur Internet et de deux traductions automatiques neuronales par DeepL (DL2024) et par eTranslation (eT2024), le moteur de la Direction générale de la traduction de la Commission européenne. Ces deux dernières datent du 14 novembre 2024. Nous avons retenu la première version proposée, c'est-à-dire sans explorer les options alternatives. Parmi les douze traductions en ligne, quatre sont plus ou moins assumées par un être humain tandis que les huit autres ne précisent pas l'origine de la traduction. Seuls deux traducteurs professionnels assument leur traduction. L'une s'identifie par son prénom (Carmo) sur son blogue,³ l'autre par son pseudonyme⁴ sur *Lyricstranslate* (LT), « le plus grand référentiel de traductions de paroles au monde ». Ce site d'amateurs de musique propose des traductions humaines et met les lecteurs en garde : « This is a poetic translation - deviations from the meaning of the original are present (extra words, extra or omitted information, substituted concepts) » [Il s'agit d'une traduction poétique comportant des écarts par rapport au sens de l'original (mots ajoutés, informations supplémentaires ou omises, remplacement de concepts)]. Une « Française de papier »⁵ anonyme propose « la traduction en français (fournie par Wikipédia) » sur son blogue *Lettres lusitaniennes* (LL).⁶ Le site d'amateurs de musique brésilien *Letras* (Letras)⁷ mentionne le prénom de la personne qui a proposé la traduction en français et celui du réviseur. Les versions dont l'auteur n'est pas mentionné sont proposées, généralement en version bilingue, à des fins diverses. Le blogue d'un groupe de professeurs français vise à « faire découvrir les programmes d'histoire et de géographie par la musique en proposant de courtes notices sur des chansons et morceaux dignes d'intérêt ».⁸ Deux sites poursuivent un but politique : *Le Drapeau Rouge*, qui publie des « chants révolutionnaires du mouvement ouvrier avec paroles et musique »,⁹ et *Midi insoumis, populaire et citoyen*, France insoumise - Midi Pyrénées, qui propose une version bilingue en troisième partie d'un article - non signé - consacré à la chanson de Zeca Afonso.¹⁰ Deux chorales ont intégré le chant révolutionnaire en portugais à leur répertoire et en proposent une traduction d'origine inconnue pour donner accès au contenu du texte original, soit une traduction « documentaire »¹¹ par opposition à la traduction « instrumentale » de Nord (1997), qui exigerait le respect des contraintes prosodiques. L'une, Auberbabel, est « une association implantée depuis une vingtaine d'années à Aubervilliers (banlieue Nord-Est de Paris) qui défend modestement la diversité linguistique en organisant des repas linguistiques et une chorale multilingue ». L'autre, la chorale Faites-les taire, « a été créée [...] à Paris [...], dans le but de concourir à la santé, [...] au bien-être, à la mise

en relation de personnes par un activité commune. », leur répertoire est « éclectique » et comprend « des chants populaires et classiques, [...] des chants du monde en plusieurs langues ». ¹² Les trois derniers sites d'amateurs qui ne donnent aucune indication sur l'origine de la traduction sont français (*LyricsFrance.com* (LF), ¹³ La Coccinelle¹⁴) et russe Muztext.¹⁵ Les paroles des chansons étrangères sont toutes traduites (automatiquement ?) sur *La Coccinelle* tandis que *LyricsFrance.com* précise que « [l]e site contient plus de 900 000 chansons d'artistes étrangers et nationaux [et que] de nombreuses chansons étrangères sont traduites », ce qui porte à croire qu'ils apportent plus de soin aux traductions. Enfin, le site russe propose notamment des traductions du chant révolutionnaire portugais dans dix-sept langues, dans cet ordre : russe, ukrainien, anglais, allemand, italien, espagnol néerlandais, français, kazakh, kirghize, ouzbek, géorgien, arménien, azéri, hébreu, hindi et chinois simplifié. Il s'agit vraisemblablement de traductions automatiques du type documentaire, de qualité « suffisante » (*good enough*).

Que l'objectif soit didactique, politique, sanitaire, social ou culturel, ce corpus témoigne de l'intérêt que suscite ce chant portugais et de la diversité du public cible. Cependant, pour distinguer objectivement entre traduction humaine assistée par ordinateur à des degrés divers et traduction purement automatique, un choix s'impose. L'identification de l'origine de la version traduite constitue ainsi un critère d'exclusion et le corpus analysé ici se constitue des cinq versions françaises assumées par un être humain, explicitement dans le cas de Carmo, LT, LL et Letras, implicitement dans le cas de LF, et par une machine, DL2024 et eT2024 auxquels nous avons ajouté trois versions du 1^{er} janvier 2026 : DL2026, eT2026 et la version de Google Tradutor, GT2026, qui prétend ne pas admettre le PE comme langue source. Le corpus d'analyse ainsi constitué permet de confirmer ou d'infirmer une évolution de la qualité de la traduction automatique entre novembre 2024 et janvier 2026 et d'équilibrer le nombre de traductions humaines et automatiques. La version originale en portugais et les différentes traductions du corpus ont été alignées sur un fichier Excel pour en faciliter l'analyse comparative vers par vers et couplet par couplet.

En termes d'équivalence, l'objet de cette étude présente surtout des défis d'équivalence dénotative et formelle-esthétique (Koller, 1992). Celle-ci concerne la rime, les formes poétiques, le rythme, un style particulier au niveau syntaxique ou lexical, les jeux de mots, les métaphores, etc. (Koller 1992 : 253). Ces caractéristiques sont soit secondaires par rapport à l'objectif principal du texte, comme c'est le cas des traductions documentaires, où le traducteur peut privilégier la fonction communicative en les ignorant, soit essentielles et il doit alors tenter d'établir une équivalence formelle-esthétique en utilisant les ressources dont dispose la langue cible ou en créant des solutions originales pour préserver la littérarité du texte source (*idem* : 252-253).

L'équivalence dénotative concerne essentiellement le lexique (*idem* : 228) et présente cinq sous-types de relations : un à un, un à plusieurs, plusieurs à un, un à zéro et un à partie. Chaque type exige des procédés de traduction différents. Dans le cas de *Grândola, Vila Morena*, nous avons identifié des relations un à un (*idem* : 229), un à plusieurs (*idem* : 230-231), plusieurs à un (*idem* : 231-232) et un à zéro (*idem* : 232-236).

Un exemple de relation un à un nous est fourni par *fraternidade / fraternité*. Aucun défi à relever : la solution est évidente.

La relation un à plusieurs ou « diversification » implique un choix de la part du traducteur. Si la cohérence textuelle (le co-texte) ou la connaissance du monde permettent de lever l'ambiguïté dans la langue cible, le choix est évident pour le traducteur humain. Si la distinction n'a pas d'importance, n'importe quelle solution est acceptable. Enfin, il se peut que l'expression de la langue source soit un hyperonyme et que la langue cible ne dispose que d'hyponymes. Dans ce cas, le traducteur doit trouver une solution adéquate, par exemple en adoptant un autre point de vue, soit le procédé de « modulation » pour Vinay et Darbelnet (1958 : 88-90). Ce cas est illustré par le terme de botanique *azinheira*, qui est passé dans la langue courante pour désigner ces arbres nombreux au Portugal. En français, il faut choisir le registre adéquat entre le terme transparent chêne vert et le terme opaque *yeuse* en fonction du profil du public cible.

La relation plusieurs à un ou « neutralisation », soit l'inverse de la diversification, implique une perte, qui peut cependant être compensée par l'ajout d'un adjectif ou d'un autre complément quelconque. Ainsi *canto* et *esquina* se traduisent-ils tous les deux par *coin* en français.

Enfin, la relation un à zéro correspond à une lacune en langue cible. C'est le cas du nom *vila*. Le portugais distingue trois principaux types d'agglomérations en fonction de leur dimension et de leur rôle économique : *cidade*, *vila* et *aldeia* ; de son côté, le français ne dispose que de *ville* et *village*. C'est aussi le cas de l'entité nommée *Grândola*, contrairement à *França/France* ou *Putin/Poutine*. Le traducteur se voit obligé de combler cette lacune et Koller propose six procédés, dont deux nous intéressent ici : le choix d'une expression dont le sens est le plus proche dans le contexte en question et l'emprunt direct intégral de l'expression étrangère. Grâce à son bon sens et à la connaissance du monde, le traducteur humain identifie facilement les entités nommées et les traduit s'il existe une traduction dans la langue cible, les emprunte intégralement s'il n'y en a pas ou suit les éventuelles instructions du donneur d'ouvrage en la matière. Autrefois, la machine traduisait les noms d'entités nommées, surtout en cas d'ambiguïté avec un nom commun, mais les recherches qui leur ont été consacrées en Traitement automatique des langues (TAL) ont nettement amélioré la reconnaissance et le traitement automatiques des entités nommées par la machine¹⁶ (voir par exemple les thèses de doctorat de Nouvel 2012 et de Kotob 2024). Le choix d'un équivalent de *Grândola* ne devrait donc pas constituer

un défi majeur, ni pour l'humain, ni pour la machine.

La graphie (accents, majuscules et minuscules), la ponctuation, la cohérence de la forme d'adresse (tutoiement ou vouvoiement), le degré de « définitude »¹⁷ des noms, entre défini et indéfini, les ambiguïtés et les groupes de deux vers répétés à l'identique, en sens inverse, voire isolément sont autant de défis traités de façon hétérogène dans les diverses traductions du corpus.

Les résultats de l'analyse des stratégies de traduction employées pour relever ces défis sont présentés du général au particulier en commençant par l'équivalence formelle-esthétique, la ponctuation, la graphie et la cohérence des répétitions avant de passer aux défis d'équivalence lexicale et syntaxique ponctuels.

L'équivalence formelle-esthétique n'a vraiment été respectée dans aucune des versions du corpus. Même si LT et LF se permettent des envolées poétiques (*cf. infra*) et que LT tente de respecter la métrique en restructurant l'enchaînement des vers et en ajoutant des mots (*cf. infra*), les rimes (en *-ena*, *-(i)dade*, *-nheira*) ont été sacrifiées au profit de la métrique ou de l'équivalence dénotative, sans doute plus importante pour le public cible.

Dans la version originale proposée par l'AJA et soumise aux moteurs de traduction automatique, la virgule n'est employée que dans deux vers : *Grândola, vila morena* (quatre occurrences) et *Dentro de ti, ó cidade* (deux occurrences). Cependant, la traduction de Letras se base sur une version originale comportant trois virgules supplémentaires : *Em cada esquina, um amigo* (une occurrence), *Em cada rosto, igualdade* (deux occurrences) et *Grândola, a tua vontade*. Ce site brésilien est le seul à reproduire l'emploi de ce signe de ponctuation conformément à la version portugaise de référence. LL propose la version originale chantée à partir de laquelle elle semble avoir traduit. Outre les deux virgules des paroles officielles, la « Française de papier » (LL) en a ajouté deux autres : *Sur chaque visage, l'égalité* et *Grândola, ta volonté* (deux occurrences de chacun de ces vers). LF respecte les deux virgules de la version officielle mais ajoute des points d'exclamation à la fin de cinq couplets sur six. LT s'éloigne volontairement du texte source (*cf. supra*) et ajoute une virgule à la fin du premier vers du quatrième couplet (*Belle terre fraternelle*) et au milieu du premier vers du cinquième couplet, complètement restructuré (*Grândola, à l'ombre fraîche*). Enfin, Carmo supprime, déplace ou ajoute des virgules dans chaque couplet sans aucune cohérence. Quant à la traduction automatique, DL2024 ajoute des virgules conformément à l'usage courant dans le troisième couplet (*À chaque coin de rue, un ami* et *À chaque visage, l'égalité*) ainsi qu'une virgule au début du troisième vers, contrairement à tout usage, et un point à la fin du quatrième vers de la cinquième strophe. DL2026 en ajoute trois de façon cohérente : *À chaque coin de rue, un ami* (une occurrence), *Sur chaque visage, l'égalité* (deux occurrences), *Grândola, ta volonté* (deux occurrences). eT2024 et eT2026 maintiennent les deux virgules du texte source proposé, mais un point final est systématiquement ajouté

à la fin du vers *Ce sont les gens qui commandent le plus*. (troisième vers du premier couplet, deuxième vers du deuxième et dernier vers du cinquième). En outre eT2026 ajoute une virgule dans le premier vers du troisième couplet : *À chaque coin de rue, un ami*. Le moteur de traduction automatique de Google n'est manifestement pas préparé à traduire un texte poétique. Certes, il maintient les deux virgules du texte source, mais il ajoute aussi plusieurs virgules et plusieurs points finaux, sans parler du non-respect de la division de chaque couplet en quatre vers.

Conformément à l'usage en portugais comme en français, chaque vers commence par une majuscule. Cette contrainte est respectée dans toutes les versions, sauf dans celle de GT2026, qui emploie des majuscules au milieu de ce qu'il présente comme un seul vers et une minuscule au début d'un vers isolé (*terre de fraternité* dans le troisième couplet), et dans celle de Carmo, qui entame sept vers par une minuscule. Dans la traduction d'eT2026, *Fraternité* prend une majuscule.

Les neuf vers répétés deux,¹⁸ trois¹⁹ ou quatre²⁰ fois sont reproduits à l'identique dans quatre traductions du corpus (Carmo, Letras, eT2024 eT2026). LL et LF les répète tous à l'identique sauf un et DL2026, tous sauf deux. LT, explicitement infidèle, se préoccupe plus de la métrique que des répétitions caractéristiques de ce chant. Il n'en répète à l'identique que quatre sur neuf, à l'instar de GT2026 et de DL2024.

Dans le premier vers, le toponyme *Grândola* sans équivalent en français (relation un à zéro) a été emprunté intégralement par les trois moteurs de traduction automatique (DL, eT et GT) ainsi que par la plupart des agents humains, sauf Carmo, qui a déplacé l'accent (**Grandôla*) et LF, qui a remplacé *Grândola* par *Graciola*, un choix assez surprenant puisqu'il s'agit d'un terme de botanique. De même, *vila* n'a pas d'équivalent exact en français et la solution la plus fréquente a été de le traduire par *ville*, dont le sens est plus proche de *vila* que *village* en raison de la dimension démographique et des activités économiques de Grândola. Néanmoins, Letras, LF et DL2024 ont opté pour l'emprunt intégral de la collocation *vila morena*, comme si l'apposition au vocatif *Grândola* faisait partie de ce toponyme, à tel point que Letras n'a pas hésité à employer des majuscules (*Vila Morena*). DL2026 a proposé les deux solutions, *ville* dans les deux premiers couplets et *village* dans le troisième et le quatrième. eT a sélectionné *village* de façon cohérente en 2024 comme en 2026. Quant à l'adjectif *morena*, il s'applique exclusivement aux êtres humains, ce qui contribue à la personnification de Grândola. Il s'agit d'une relation plusieurs (*moreno, castanho*) à un et la traduction par (*ville*) *brune* ou (*village*) *brun* semble normale en dépit de la perte inévitable. Or, outre les emprunts intégraux de Letras, LF et DL2024, eT2024 propose (*village*) *de brunes* et GT2026 n'hésite pas à affubler Grândola de cheveux noirs (*ville aux cheveux noirs*) dans trois occurrences sur quatre. Ces solutions de traduction automatique conservent le caractère humain de *moreno*, mais débouchent sur un non-sens, ce qui rappelle que la machine est dépourvue de bon sens. Notons enfin que LT a ajouté un possessif (*Grândola, ma ville brune*) pour

respecter le nombre de syllabes du vers, ce qui ajoute une nuance affective voire possessive absente de l'original.

Terra da fraternidade comporte un article défini qui confère un caractère absolu à l'expression, comme si Grândola était l'unique détentrice de la fraternité. Ce caractère absolu disparaît dans toutes les traductions avec l'omission de l'article dans les versions les plus fidèles (*Terre de fraternité*) et une « transposition » (Vinay/Darbelnet 1958 : 50) du nom à l'adjectif et, accessoirement, l'ajout d'un adjectif, dans la version de LT (*Belle terre fraternelle*). Dans les deux cas, il en résulte un léger glissement de sens : l'absolu disparaît au profit du relatif.

Le troisième vers, *O povo é quem mais ordena*, est plus complexe, car il implique une adaptation syntaxique en français et contient également des défis d'équivalence dénotative. Si une relation de un à un semble évidente entre *povo* et *peuple*, LF, eT2024 et eT2026 proposent *les gens* comme traduction de *povo*. Ce terme plus général convient moins bien dans ce contexte, où le peuple s'oppose aux plus nantis, en français comme en portugais. D'autre part, le verbe *ordenar* en emploi absolu (sans argument interne) donne lieu à plusieurs solutions. Son cognat *ordonner* est un verbe transitif qui se prête moins bien à l'emploi absolu que d'autres verbes à la fois transitifs et intransitifs. Il n'a été employé que par LL. Le verbe *commander* peut être transitif ou intransitif. Il apparaît et est répété à l'identique dans la moitié des traductions (Carmo, LF, DL2026, eT2024 et eT2026). DL2024 l'utilise aussi dans le deuxième couplet, où la traduction est plus littérale (*Le peuple est celui qui commande le plus*), mais il propose aussi deux variantes plus idiomatiques – et donc plus fluides – de ce vers répété trois fois : *C'est le peuple qui mène la danse* dans le premier couplet et *Le peuple est aux commandes* dans le quatrième. Ces variantes présentent l'avantage de rendre le superlatif superflu (cf. *infra*). Letras traduit systématiquement *ordena* par *décide*, avec un léger glissement de sens. Le verbe intransitif *régnier* apparaît deux fois dans la version de LT et dans celle de GT2026. Dans la première, il est coordonné au verbe transitif indirect et intransitif *disposer*, qui est repris seul dans la troisième occurrence de ce vers, où GT2026 sélectionne *gouverner*. Ce qui pouvait apparaître comme une relation de un à un est finalement une relation de un à plusieurs.

Les défis syntaxiques de la traduction de ce vers découlent essentiellement du pronom relatif *quem* et du superlatif *mais* et se reflètent dans la diversité des structures auxquelles l'humain et la machine ont recouru. Outre les deux traductions idiomatiques adéquates de DL2024 (cf. *supra*), la traduction littérale de DL2024 est acceptable mais manque de fluidité comme celle de LF (*Les gens sont ceux qui commandent le plus*). Comme DL2026, LT a traduit ce vers de trois façons différentes : *C'est le peuple qui dispose / Et règne ...* (premier couplet), *Ton peuple règne et dispose* (deuxième couplet) et *C'est le peuple qui dispose* (quatrième couplet). La mise en relief au moyen de *c'est/ce sont ... qui* permet de relever le défi

syntactique du pronom relatif sujet *quem* à la plupart des traducteurs humains ou non. DL2024 l'utilise une fois, LT, deux fois et six autres systématiquement : *C'est le peuple qui commande* (Carmo et DL2026), *C'est le peuple qui décide* (Letras), *Ce sont les gens qui commandent le plus*. (eT2024 et eT2026) et *C'est le peuple qui règne/gouverne* (GT2026). Notons que le superlatif, qui relativise assez bizarrement la fonction de commandement, est généralement omis sauf dans les versions de LF, eT2024 et eT2026, où il est conservé systématiquement, et dans la variante la plus littérale de DL2024. Enfin, la proposition de LL, *Seul le peuple ordonne*, comporte non seulement une transposition (l'adverbe au superlatif est traduit par l'adjectif *seul*) mais aussi un glissement de sens : implicitement, celui qui commande le plus ne commande pas seul.

Le dernier vers du premier couplet, *Dentro de ti, ó cidade*, introduit le tutoiement et donc la familiarité, la proximité voire l'intimité entre le locuteur et son interlocuteur, la ville personnifiée et ses habitants par métonymie. La locution *dentro de*, littéralement à l'intérieur de, suivie du pronom personnel a donné lieu à une seule et même traduction automatique (*En toi*) et à plusieurs traductions humaines : *En ton sein* (Carmo et LL), *Dans tes murs* (Letras), *À l'intérieur de vous* (LF), seule traduction où le vouvoiement marquant le respect et la distance remplace le tutoiement. Une fois de plus, LT s'écarte du sens du texte source et reformule librement, dans un registre qui se veut littéraire par le choix des verbes, les deux derniers vers du premier couplet (*C'est le peuple qui dispose / Et règne sur toi, ma ville*) inversés dans le deuxième (*?Au travers de toi, ma ville / Ton peuple règne et dispose*). La première solution respecte le sens mais la deuxième est bizarre, car elle suggère que la ville est un moyen (*au travers de*) plutôt qu'un lieu où le peuple « règne et dispose », idée qui aurait pu être rendue par la locution *à travers*. Notons aussi l'abondance de possessifs (*ma, ton*) ajoutés dans cette version. L'emploi du nom *cidade* dans le vocatif *ó cidade* élève le statut de Grândola du rang de *vila* à celui de *cidade*. La diversification, ou relation un (*cidade*) à plusieurs (*ville, cité*), offre une possibilité de distinction en français. Ainsi, dans les traductions de Carmo, LL et GT2026, le contraste entre *vila* (*ville brune*) et *cidade* (*ô cité*) est conservé contrairement à LT (*ma ville brune* et *ma ville*) et DL2026 (*ville brune* et *ô ville*). eT2024 et eT2026 passent du village à la ville (*ô ville*). Les autres ont emprunté intégralement *vila morena* dans le premier vers et utilisent ici *ville* : *ô ville* (Letras et DL2024) et *O la ville* (LF). Cette solution est bizarre : outre l'ajout injustifié de l'article défini, le *O* est en majuscule au milieu du vers est tout à fait anormal mais justifie l'absence d'accent circonflexe.

Le deuxième couplet contient les mêmes vers que le premier (ABCD) dans l'ordre inverse (DCBA) et le troisième couplet commence par deux nouveaux vers (EF) et se termine par la reprise des deux vers qui entament la chanson (AB), à l'identique sauf dans le cas de DL2026, où *ville brune* est remplacé par *village brun*, et de GT2026, où *ville aux cheveux noirs* est remplacé par *ville brune* (cf. *supra*). Contrairement aux

autres, ce couplet ne contient aucun verbe. Les deux nouveaux vers comportent en effet une ellipse du verbe, sans ponctuation : *Em cada esquina um amigo / Em cada rosto igualdade*. L'ellipse a été conservée dans toutes les traductions sauf une (LT, cf. *infra*). DL et eT ont ajouté une virgule conformément à l'usage.

Le corpus révèle que l'équivalence dénotative pose problème pour *esquina* (relation plusieurs à un) et *rosto* (relation un à plusieurs). Carmo, LF, DL2024, DL2026, eT2026 et GT2026 ont ajouté un complément pour compenser la perte de la distinction entre *canto* et *esquina* neutralisée en français : *À chaque coin de rue*. LL et Letras proposent une traduction plus littérale et quelque peu bizarre en raison du choix de la préposition : *?À chaque coin*. eT2024 sélectionne la préposition *dans* avec *coin* : *Dans chaque coin*. Cette solution correspond mieux à la norme du français mais elle entraîne un faux sens, puisque *coin* signifie ici *canto* au lieu de *esquina*. LT a résolu le problème en s'écartant une fois de plus du texte source : *Partout un ami se lève*. Certes, *Partout* traduit bien *Em cada esquina*, mais le verbe *se lève* altère le style en supprimant l'ellipse. Il faut toutefois reconnaître que la nuance de lutte absente de l'original s'adapte bien au contexte.

Quant à *rosto*, la traduction de la première occurrence est *visage* dans toutes les versions du corpus, mais *fronts* dans la deuxième occurrence de DL2024 (*L'égalité sur tous les fronts*), ce qui introduit une ambiguïté entre le front, « [p]artie supérieure du visage », et le front, « [l]igne des positions occupées face à l'ennemi » (lerobert.com). La préposition *em* a été traduite par *sur*, sauf dans deux propositions de traduction automatique et dans la traduction plus libre de LT, dont la préposition est absente. eT2024 traduit les deux occurrences de ce vers par *?Dans tous les visages, l'égalité*, où la préposition *dans* est moins adéquate que *sur* et où le quantificateur universel singulier *cada* a été traduit par le quantificateur universel pluriel *tous les*. Ils expriment tous les deux la « totalité sans exceptions », mais la « saisie » est « interne » en portugais et « externe » en français et le « mode d'accès à la totalité » est « indirect » en portugais et « direct » en français (Kleiber 2012 : 224 et 231), ce qui implique un léger glissement de sens. De son côté, DL2024 a traduit la première occurrence de ce vers par *?À chaque visage, l'égalité*. La valeur distributive de *chaque* se trouve renforcée par l'emploi de la préposition *à* comme dans la structure elliptique consacrée en français, généralement avec le possessif, dont *à chaque enfant son histoire/son rythme/etc.* ou *à chaque mal son remède/son traitement/etc.* sont des exemples. Ici aussi, un glissement de sens a été introduit et l'absence de possessif est bizarre dans cette structure. Enfin, l'ajout de l'article défini modifiant le nom *égalité* améliore la fluidité de cette phrase averbale en français. Il est cependant absent de deux traductions humaines (Letras et LF) et LT a de nouveau recouru à la transposition du nom à l'adjectif dans les deux occurrences de ce vers : *Tous égaux sont les visages*. Outre l'écart syntaxique (inversion du sujet et de l'attribut), on retrouve le même changement de quantificateur universel que dans eT2024 et le sens

est totalement différent : à l'idée d'égalité équitablement distribuée se substitue l'idée que les visages sont tous pareils. La forme l'emporte manifestement sur le sens dans cette version.

Le quatrième couplet reprend des vers du premier et du troisième (BAFC) tandis que les deux derniers couplets comportent les mêmes nouveaux vers (GHJ) dans un ordre différent (JIGH) et plusieurs défis : équivalence dénotative, ambiguïté, défis syntaxique et répétition à l'identique des vers GHJ.

Le terme *azinheira* désigne une espèce abondante au Portugal et présente autour de la Méditerranée, mais peu commune dans la plupart des régions francophones. Le terme vulgaire *chêne vert* se retrouve ainsi naturellement dans toutes les traductions sauf Letras qui a sélectionné le terme simple *chêne* entraînant une perte. Le verbe *saber* a été traduit deux fois par *connaître* (Carmo, LL, DL2026, eT2024, eT2026 et GT2026), deux fois par *savoir* (Letras), la première fois par *connaître* et la deuxième par *savoir* (LF et DL2024). Ces deux traductions nous semblent acceptables.

Quant à LT, la proposition relative *Que já não sabia a idade* a ici été remplacée par l'adjectif *séculaire*, soit une transposition de la proposition relative à l'adjectif qui évite adéquatement l'ambiguïté suscitée par le verbe à sujet nul portugais *sabia*, dont la forme est identique à la première et à la troisième personne du singulier de l'imparfait de l'indicatif. Grammaticalement, l'emploi du pronom relatif *que* assume la fonction de sujet, personnifie l'arbre et implique la troisième personne du singulier. Cela correspond à l'interprétation de Carmo et Letras ainsi qu'aux solutions proposées par eT2024 et GT2026 pour les deux occurrences de ce vers : *Qui ne connaissait/savait plus son âge*. Néanmoins, LL a évité la personnification de l'arbre en optant pour *Dont je ne connaissais plus l'âge* qui correspondrait à la structure portugaise « *cuja idade já não sabia* ». LF et DL2026 alternent la première et la troisième personne. Si DL2026 propose deux solutions grammaticalement correctes à défaut d'être cohérentes (*Dont je ne connaissais plus l'âge* et *Qui ne connaissait plus son âge*), LF propose d'abord un calque sans le possessif en français (*Qui ne connaissait plus l'âge*), solution également proposée par eT2026, puis supprime purement et simplement le pronom relatif et traduit erronément *já não* par *ne pas* (*Je ne sais pas mon âge !*). La première proposition est agrammaticale sans le possessif et la deuxième est complètement incohérente dans ce contexte. Enfin, DL2024 passe de *dont je ne connaissais plus l'âge* à *Je ne savais plus quel âge j'avais*, deux propositions à la première personne grammaticalement correctes mais sémantiquement inadéquates, surtout la deuxième tout aussi incohérente dans ce contexte que celle de LF.

Les deux premiers vers du cinquième couplet (GH) fonctionnent comme un complément adverbial (ou circonstanciel) de lieu et sont répétés dans le même

ordre dans le dernier couplet alors que les deux derniers (IJ) sont inversés dans le dernier couplet et présentent deux défis syntaxiques différents. Dans la première occurrence, le vocatif *Grândola* se situe en incise, sans ponctuation, entre le prédicat (*Jurei ter por companheira*) et l'argument interne, objet direct, (*a tua vontade*). On le retrouve en tête du dernier couplet, toujours sans ponctuation, avec inversion de l'ordre habituel (S nul en portugais) VO : *Grândola a tua vontade / Jurei ter por companheira*. Ces particularités syntaxiques n'ont posé aucun problème de répétition dans le cas de Letras et de DL 2026, qui ont tous introduit une virgule, ont choisi des solutions d'équivalence dénotative adéquates et ont respecté le tutoiement : *J'ai juré d'avoir pour compagne / Grândola, ta volonté et Grândola, ta volonté / J'ai juré d'avoir pour compagne*. LL a recouru à la reprise pronominale dans la structure inversée, améliorant ainsi la fluidité : *Grândola, ta volonté / J'ai juré de l'avoir pour compagne*. Carmo reproduit l'erreur graphique au toponyme, introduit deux virgules ailleurs et n'utilise pas systématiquement des majuscules au début des vers (cf. *supra*), mais elle reproduit bien les vers à l'identique, à l'exception de la ponctuation : *J'ai juré d'avoir pour compagne, / Grandôla ta volonté et Grandôla ta volonté, / j'ai juré d'avoir pour compagne*.

LF respecte la cohérence du vouvoiement contrairement à eT2024 et eT2026, qui passent du tutoiement dans les deux premiers couplets au vouvoiement dans les deux derniers. Les trois versions proposent des répétitions à l'identique, sans ajout de virgules, mais la solution de LF est incohérente (*J'ai juré d'être mon compagnon / Grândola votre volonté ! et Grândola votre volonté / J'ai juré d'être mon compagnon*) de même que celle d'eT2026 (*Grândola votre volonté / J'ai juré d'être un compagnon* et inversement). LF ajoute un point d'exclamation à la fin de chaque couplet, sans doute pour rendre le ton plus emphatique, mais « être son propre compagnon » n'a pas de sens. La proposition d'eT2026 aurait été grammaticalement et sémantiquement acceptable si la préposition de avait été ajoutée avant *votre volonté* et que le tutoiement avait été cohérent (*un compagnon ... de ta volonté*). Dans la version d'eT2024, un problème d'accord en genre s'ajoute au changement de forme d'adresse : *J'ai juré d'avoir comme compagnon / Grândola votre volonté*. Certes *comme* est acceptable au lieu de *pour*, mais *volonté* étant un nom féminin, le nom féminin *compagne* s'impose ici.

Les trois dernières versions témoignent de la difficulté à traduire les vers répétés à l'identique dans les deux derniers couplets que nous présentons ensemble dans les tableaux 1, 2 et 3.

Tableau 1 : Traduction de LT

Traduction du cinquième couplet	Traduction du sixième couplet
<i>Grândola, à bombe fraîche</i> <i>D'un chêne vert séculaire</i> <i>J'ai juré que pour compagne</i> <i>Ta volonté serait mienne</i>	<i>Ta volonté sera mienne</i> <i>Et tu seras ma compagne</i> <i>Car je l'ai juré sous l'ombre</i> <i>D'un chêne vert séculaire</i>

Seule la traduction - certes judicieuse - du vers H est répétée à l'identique. La préposition habituelle à du cinquième couplet est remplacée par sous dans le sixième, ce qui ne peut se justifier en termes de métrique, et l'adjectif *fraîche* ajouté à la première occurrence disparaît dans la deuxième. La proposition indépendante de l'original (IJ) a été scindée en principale et subordonnée complétive, d'où l'introduction du verbe *être* et l'emploi du conditionnel *serait* pour respecter la concordance des temps. Si le sens du cinquième couplet est plus ou moins conservé malgré les transformations du traducteur et l'ajout du pronom possessif dans la structure soignée voire archaïque *Ta volonté serait mienne*, le dernier couplet s'écarte complètement de l'original. Le vocatif disparaît purement et simplement. Le verbe *être* au futur simple est employé deux fois et justifié (*Car*) par le serment du locuteur, qui s'approprie ainsi la volonté de Grândola en plus d'en faire sa compagne, qu'elle le veuille ou non. La correction linguistique est irréprochable, mais le ton est complètement différent.

Les logiciels de traduction automatique butent régulièrement sur les écarts syntaxiques par rapport à la norme. Ils tendent à normaliser la syntaxe avec plus ou moins de bonheur. La proposition de DL2024 pour les vers I et J est aussi surprenante que la deuxième occurrence de la traduction de la proposition relative (*cf. supra*) :

Tableau 2 : Traduction de DL2024

Traduction du cinquième couplet	Traduction du sixième couplet
<i>A l'ombre d'un chêne vert</i> <i>dont je ne connaissais plus l'âge,</i> <i>j'ai juré d'avoir ta volonté</i> <i>pour compagne Grândola.</i>	<i>Grândola ton testament</i> <i>J'ai juré d'avoir pour compagnon</i> <i>A l'ombre d'un chêne vert</i> <i>Je ne savais plus quel âge j'avais</i>

Outre l'emploi anormal de la virgule suivie d'une minuscule au début du vers I et le point final à la fin du cinquième couplet, unique dans cette traduction, on constate que la syntaxe a été normalisée (SVO) et que le vocatif a été relégué à la fin du couplet, sans être précédé d'une virgule, contrairement à la version de 2026. La traduction de

tua vontade par ton testament ne peut s'expliquer que par une confusion avec les dernières volontés que l'on trouve dans les testaments. Notons toutefois que l'accord en genre est respecté par celui qui se présente comme « le meilleur traducteur au monde » (*volonté / compagne et testament / compagnon*), qui néglige régulièrement la cohérence pour proposer des solutions alternatives parmi lesquelles l'éventuel post-éditeur, soit le réviseur de traduction automatique, pourra choisir.

Le manque de préparation de GT2026 à la traduction du PE et de textes poétiques (*cf. supra*) est illustré dans le dernier tableau :

Tableau 3 : Traduction de GT2026

Traduction du cinquième couplet	Traduction du sixième couplet
À l'ombre d'un chêne vert qui ne connaissait plus son âge, j'ai juré d'avoir Grândola, ta volonté, pour compagne.	Grândola, j'ai juré de prendre ta volonté pour compagne À l'ombre d'un chêne vert Qui ne connaissait plus son âge

GT2026 présente chaque couplet sur deux lignes sans tenir compte des quatre vers de l'original et en utilisant des signes de ponctuation, des majuscules et des minuscules de façon aléatoire. On remarque une tentative malheureuse de normalisation de la syntaxe dans le cinquième couplet et plus heureuse dans le sixième, où le vocatif est suivi d'une virgule et où *avoir* a été remplacé par *prendre*, ce qui entraîne un léger glissement de sens par rapport à l'original.

On le voit, ce texte court recèle de nombreux défis de traduction, et ce, pas seulement à cause de son caractère poétique et pas seulement pour la machine. Quatre traductions humaines visent la transmission du sens au public cible et leur stratégie globale est la traduction littérale, vers par vers, adaptée au système de la langue française au niveau de la syntaxe et du lexique, sans tenter de respecter l'équivalence formelle-esthétique, si ce n'est la division en vers et l'emploi quasi général de la majuscule au début de chaque vers. Trois traductions (Carmo, LL et Letras) respectent la cohérence des vers répétés mais LF propose deux traductions inadéquates de la proposition relative, sans doute à cause de l'ambiguïté apparente de *sabia*. Cette version contient également des ajouts de points d'exclamation à la fin des couplets et a traduit le toponyme *Grândola* par *Graciola*, en dépit du bon sens. Étant donné que le traducteur humain n'est pas identifié, il s'agit peut-être finalement d'une traduction automatique soumise à une post-édition légère. LT s'écarte volontairement du texte source pour produire un texte plus respectueux de la métrique dans un registre plus soutenu. Il ajoute notamment des adjectifs possessifs (*ma ville, ton peuple, ma compagne*) et qualificatifs (*Belle terre, ombre fraîche*) ainsi que le pronom possessif *mienne* (deux occurrences), une conjonction

de coordination causale (*Car*) et des verbes (*règne et dispose* pour traduire *ordenar, se lève, sera/serait*). Il recourt fréquemment aux transpositions (*fraternelle, égaux, séculaire*) et utilise un registre plus soutenu au niveau lexical (*dispose, séculaire*) et syntaxique (*Tous égaux sont les visages, Ta volonté sera/serait mienne*). La priorité n'est pas ici de transmettre fidèlement le sens mais plutôt le rythme et des émotions.

La traduction automatique calcule la solution la plus probable en fonction de ses données et de sa programmation et procède globalement vers par vers. eT reproduit systématiquement les répétitions à l'identique, ce qui prouve qu'il est préparé à considérer le texte au-delà de la phrase pour assurer la cohérence, notamment terminologique dans le cadre des traductions de l'Union européenne. Cela constitue indéniablement un progrès résultant du passage des systèmes de traduction automatique statistique aux systèmes de traduction automatique neuronale depuis le milieu des années 2010. On peut lui reprocher le choix lexical de *village* et l'ajout systématique d'un point à la fin du vers C. Si l'on compare les deux versions, chacune comporte une erreur grave : le non-sens *village de brunes* (eT2024) et la proposition relative agrammaticale *Qui ne connaissait plus l'âge* (eT2026). La qualité ne s'est pas améliorée entre 2024 et 2026, mais elle est suffisante et la post-édition sera facile si elle est nécessaire. Les répétitions sont beaucoup moins cohérentes dans les deux versions de DL, surtout dans DL2024, qui propose toutefois au post-éditeur des alternatives originales et adéquates (*C'est le peuple qui mène la danse, C'est le peuple qui est aux commandes*). Notons que le faux sens *À chaque visage, l'égalité*, la solution ambiguë *L'égalité sur tous les fronts* et les non-sens *testament* et *Je ne sais plus quel âge j'avais* ont été remplacé par des solutions adéquates dans la version de 2026, qui ne comporte plus que deux incohérences : *ville brune* et *village brun* et deux propositions relatives grammaticalement correctes, mais l'une à la première personne (faux sens) et l'autre à la troisième. L'amélioration entre la version de 2024 et celle de 2026 ne fait pas de doute, même si le résultat reste imparfait. Quant à GT, il n'est manifestement pas préparé à traduire des textes en vers ni à respecter la cohérence des répétitions. Du reste, il ne s'en sort pas trop mal lorsqu'il s'agit de traduire du PE en français, en dépit de sa mise en garde. Les problèmes sont certainement plus fréquents dans l'autre direction, du français en PE, étant donné qu'il dispose de données plus volumineuses en portugais du Brésil, contrairement à eT et DL, qui disposent de données de qualité dans la paire français-PE, issues notamment des mémoires de traduction que les services de traduction de l'Union européenne ont créés et enrichies au cours de plusieurs décennies d'utilisation d'outils d'aide à la traduction.

Notes

* Françoise Bacquelaine a été maître de conférences à la Faculté de Lettres de l'Université de Porto jusqu'en juillet 2025. Elle y enseignait la linguistique française et la traduction générale entre le français et le portugais au premier cycle, la traduction spécialisée au deuxième cycle ainsi que la création et l'exploration de corpus aux deuxième et troisième cycles. Elle a soutenu une thèse de doctorat en sciences du langage sur la traduction humaine et la traduction automatique du quantificateur universel portugais *cada* en français et en anglais. Elle a signé plusieurs articles sur la terminologie, la traduction humaine et automatique d'unités phraséologiques et la quantification universelle. Ses dernières recherches portent sur l'enseignement de la traduction à l'ère de l'IA, l'influence de l'anglais sur le discours des étudiants portugais et la comparaison de marqueurs discursifs portugais et français.

¹ Cette recherche a été financée par les fonds portugais de la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, I.P., dans le cadre du projet UID/00022/2025. DOI : 10.54499/UID/00022/2025.

² Dont les cinq premiers couplets sont disponibles à <https://aja.pt/letras/> et à laquelle nous avons ajouté le sixième de la version chantée officielle.

³ Carmo (24 avril 2020). Traduction en français de Grândola Vila Morena. *Carmo-formation.com*. <https://carmo-formation.com/la-chanson-de-la-revolution-des-oeillets-au-portugal-traduite-en-francais/>.

⁴ Jadis (3 mai 2019). José Afonso – Grândola, Vila Morena, traduction en français. *Lyricstranslate*. <https://lyricstranslate.com/fr/gr%C3%A2ndola-vila-morena-gr%C3%A2ndola-ville-brune.html>.

⁵ Anonyme (26 juin 2024). Moi, Française de papier. *Lettres lusitaniennes*. <https://lettreslusitanie.canalblog.com/2024/06/moi-francaise-de-papier.html>.

⁶ Anonyme (19 février 2013). « Grândola, Ville Brune ». *Lettres lusitaniennes*. <https://lettreslusitanie.canalblog.com/archives/2013/02/19/26453185.html>.

⁷ Priscilla (proposition) et Fernando (Revision) (s.d.). Grândola, Vila Morena. *Letras*. <https://www.lettras.com/zeca-afonso/749168/traduction-francaise.html>.

⁸ Collectif (20 avril 2018). « Grândola vila morena », une chanson pour donner le signal de la Révolution des Œillets. *l'histgeobox*. <https://lhistgeobox.blogspot.com/2018/04/grandola-vila-morena-une-chanson-pour.html>

⁹ Anonyme (s.d.). « Grândola Vila Morena ». *Le drapeau rouge*. <http://drapeaurouge.free.fr/grandola.html>

¹⁰ Anonyme (3 mai 2014). Grândola Vila Morena. *Midi insoumis, populaire et citoyen*. <https://www.gauchemip.org/spip.php?article5433>.

¹¹ Anonyme (23 février 2012). *Auberbabel*. <https://www.auberbabel.fr/spip.php?article82>.

¹² Anonyme (s.d.). Grândola. José (Zeca) Afonso. *Faites-les taire*. <http://choeurflt.free.fr/> et http://choeurflt.free.fr/public/textes/lutte/grandola_vila_morena.php.

¹³ Anonyme (s.d.). José Afonso – Paroles et traduction des paroles de la chanson Grândola vila morena. *LyricsFrance.com*. <https://lyricsfrance.com/jos-afonso/grndola-vila-morena/>.

¹⁴ Anonyme (s.d.). Paroles et traduction de la chanson « Grândola Vila Morena » par Zeca Afonso. <https://www.lacoccinelle.net/291158.html>.

- ¹⁵ Anonyme (31 décembre 2003). Traduction des paroles de la chanson Grândola vila morena - José Afonso. *Muztext*. <https://fr.muztext.com/lyrics/jose-afonso-grandola-vila-morena>.
- ¹⁶ Voir par exemple les thèses de doctorat de Nouvel (2012) et de Kotob (2024).
- ¹⁷ Terme emprunté à Kleiber (2012 : 223)
- ¹⁸ *Dentro de ti, ó cidade / Em cada rosto igualdade / À sombra duma azinheira / Que já não sabia a idade / Jurei ter por companheira / Grândola a tua vontade*
- ¹⁹ *O povo é quem mais ordena*
- ²⁰ *Grândola, vila morena / Terra da fraternidade*

Bibliographie

- Ciccia, Marie-Noëlle (2013), “ ‘Grândola, Vila Morena’ : l’hymne de la contestation portugaise”, *Lengas* 74 : 1-15 (Version électronique). <https://doi.org/10.4000/lengas.307>
- Gomez, François-Xavier (25 avril 2017), “Au Portugal, quand une chanson fit la révolution”, *Libération*. https://www.liberation.fr/planete/2017/04/25/au-portugal-quand-une-chanson-fit-la-revolution_1565226/
- Kleiber, Georges (2012), « *Tous les, chaque et tout* : comment les analyser ? », in Louis de Saussure et Alain Rihs, (éd.), *Études de sémantique et pragmatique françaises*, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien, Peter Lang : 217-259.
- Koller, Werner (1992), *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, 4e édition complètement remaniée, Heidelberg, Quelle und Meyer [1979].
- Kotob, Carine (2024), *Contraintes et limites de la traduction automatique en accès libre. Analyse des problèmes liés à la traduction bi ou trilingue des noms propres (arabe/français/anglais) sur Internet*, Université Paul Valéry- Montpellier III [Thèse de doctorat].
- Nouvel, Damien (2012), *Reconnaissance des entités nommées par exploration de règles d’annotation. Interpréter les marqueurs d’annotation comme instructions de structuration locale*, Université François Rabelais de Tours [Thèse de doctorat].
- Nord, Christiane (1997), *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained*, Manchester, UK & Kinderhook (NY), St Jerome Publishing.
- Vinay, Jean-Paul et Darbelnet, Jean (1958), *Stylistique comparée du français et de l’anglais*, Paris, Didier.

25 avril iconique hors frontières (exposition)

José Domingues de Almeida

Fátima Outeirinho

Simão Valente

David Pinho Barros*

Parallèlement à la réflexion menée au sujet de l'impact à l'étranger de la Révolution des Œillets, une exposition itinérante a été conçue et mise en route. Intitulée *25 AVRIL ICONIQUE HORS FRONTIÈRES*, cette exposition découle d'un microprojet collaboratif au sein de l'ILCML, lequel entendait concrètement mettre en œuvre et développer une prospection graphique et visuelle à des fins pédagogiques et d'éducation à la citoyenneté autour de l'évocation festive de la Révolution des Œillets. Ce projet d'exposition (matériel et numérique) se propose de dresser un relevé anthologique assez représentatif englobant des œuvres fictionnelles et artistiques qui tiennent compte d'un souci d'iconicité et d'intermédialité, et se rapportant à la Révolution du 25 avril 1974, représentée et glosée à travers différents langages créatifs (roman, chanson et bande dessinée), dans une perspective décentrée et à partir d'une création étrangère.

Il est le fruit d'une équipe composée de chercheurs et universitaires formés dans l'étude de ces domaines disciplinaires, dans une perspective de sociabilité de la recherche scientifique, à même de dégager et de mettre en valeur les aspects (in) formels et transversaux dans la littérature, la musique et les autres médias dans leur traitement particulier de la Révolution des Œillets, en tenant compte des événements qui l'ont précédée et de leurs répercussions iconiques et symboliques.

Le titre proposé - *25 Avril Iconique* - décrit le 25 avril précisément comme « iconique », un concept et une épithète qui sont au cœur de notre projet à trois égards. D'abord, en mettant l'accent sur les représentations artistiques étrangères de la Révolution en soulignant le processus par le biais duquel les formes et les événements deviennent emblématiques et « iconiques ». Ensuite, en mettant en relief, par l'image, le processus qui conduit à ce que ces formes et ces événements

deviennent des objets mémoriels et célébratifs. Enfin, en tirant parti de l'emploi populaire et quotidien du terme « iconique », notamment parmi les adolescents dans le discours des réseaux sociaux, dans l'usage répandu qu'en font les médias à partir de l'emprunt à l'anglais.

En ce qui concerne la première acception, force est de reconnaître que ce travail est sans doute le premier du genre à exposer et à diffuser des traces étrangères de différents arts,¹ en mettant l'accent visuel sur ce qui a fait la spécificité du 25 avril, et en soulignant ce qui rend ces documents mémorables et dignes de l'attention d'un public contemporain du point de vue des connaissances humanistes et artistiques. Cela signifie que, dans notre recherche, nous entendons aller au-delà d'une approche historique purement mémorialiste, typique des sciences sociales, en essayant d'articuler la littérature, la musique et d'autres médias dans la manière dont ils permettent d'aborder la Révolution des Œillets, ou de décrypter le contexte portugais qui devait déboucher sur cet événement.

En ce qui concerne la deuxième acception, à savoir comment l'iconicité s'avère un concept pertinent pour la méthodologie adoptée, nous nous sommes concentrés sur la manière dont la Révolution des Œillets, et les solutions artistiques qui y ont été apportées, sont perçues par les artistes. En ce sens, nous avons voulu aller au-delà de ce qui a été proposé dans le passé en termes de publications ou d'expositions.

Bien que notre projet s'inscrive dans une perspective documentaire, dans un souci de préservation du passé qui se doit d'être le plus efficace possible, et de constituer lui aussi un apport à penchant archivistique sur ce thème, il porte sur l'événement historique du 25 avril, ainsi que sur ses images et imaginaires iconiques un regard cohérent qui célèbre et perpétue une certaine mémoire culturelle de la Révolution.

À cet égard, l'exposition que nous présentons est à la fois un acte de commémoration d'événements historiques et un effort pour documenter la manière dont différentes cultures, à travers différents arts, ont réagi et cherché à commémorer des événements qui ont eu un écho chez elles, tantôt au moment où ils se sont produits, tantôt à partir d'un regard rétrospectif ou décalé.

Enfin, comme nous le suggérons plus haut, le choix du terme « iconique » pour désigner à la fois ce projet et le résultat final que nous nous sommes proposé de produire, vise à présenter de manière accessible à notre public cible, principalement des élèves de l'enseignement secondaire, mais pas exclusivement, des documents et contenus historiques et artistiques qui pourraient être perçus, à première vue, comme inaccessibles ou peu motivants, soit en raison de leur connotation avec une supposée culture savante, soit en raison d'un élément référentiel étranger et inconnu.

En outre, l'aspect éminemment visuel des documents que nous avons rassemblés, ainsi que notre intérêt pour les formes artistiques qui s'entrecroisent relativement

facilement avec la culture pop, peuvent s'avérer des moyens de toucher et d'impacter des publics plus jeunes pour lesquels le support visuel et le langage multimodal sont les principales modalités communicatives.

Notre but est donc de mettre sur pied un produit visuel pédagogique et de sensibilisation civique, en tant que pratique scientifique ouverte, destiné prioritairement à un ensemble d'établissements d'enseignement publics et privés, pour un public d'élèves de l'enseignement primaire et secondaire, mais qui peut très bien toucher un public universitaire, voire généraliste, qui s'est traduit par :

- 1) la conception et l'assemblage graphique d'une exposition qui puisse circuler et être éventuellement reproduite dans différents lieux et contextes à la fois, en fournissant un contact graphique facilement lisible et interprétable pendant la période de deux ans de célébrations du cinquantenaire de la Révolution d'avril ;
- 2) l'élaboration d'un produit pédagogique numérique et audiovisuel qui pérennise le projet et le diffuse auprès de la communauté éducative et scientifique, dans le but de communiquer la science à des fins autres qu'exclusivement éducatives, mais en visant également la construction d'une mémoire collective du 25 avril partagée entre les perspectives nationales et extérieures, notamment avec le recours à la traduction et au QR code pour cette même traduction et les commentaires biobibliographiques et contextuels.

Ce projet, qui se veut purement illustratif et indiciel dans sa portée, repose sur une recherche de documents et de manifestations culturelles et artistiques de la Révolution des Œillets dans d'autres espaces culturels et linguistiques en dehors du Portugal, laquelle, à son tour, est fondée sur l'état de l'art que nous avons été amenés à dresser. Aussi avons-nous relevé que plusieurs moments évocateurs du 25 Avril ont suscité des études critiques sur la manière dont la Révolution des Œillets est perçue au-delà des frontières nationales.

À l'occasion du quarantième anniversaire, un numéro de la revue *Diacrítica* soulignait que « pour des raisons évidentes, les commémorations autour du 25 avril 1974 ont tendance à se concentrer presque exclusivement sur la dimension nationale de ce lieu important dans la mémoire collective des Portugais. Bien qu'il s'agisse incontestablement d'un processus d'auto-libération conçu et soutenu par la société portugaise – ou, plus précisément, par certaines couches d'un collectif social censé homogène – le fait est que, métaphoriquement parlant, les flammes de la Révolution des Œillets ont traversé les frontières nationales ». ² Rompant avec l'habituel repli sur soi, ce numéro thématique a accueilli des contributions philosophiques et culturelles portant sur les perceptions et représentations transnationales d'avril en Galice, en France et en Allemagne.

Plus récemment, dans une approche foncièrement sociopolitique, force est de citer la collection issue de l'initiative de la Commission commémorative des cinquante ans du 25 avril en partenariat avec la maison d'édition Tinta-da-china, intitulé *O 25 de Abril visto de fora* [*Le 25 avril vu de l'extérieur*].³

Il nous faut également souligner la vaste étude critique et historiographique entreprise par Yves Léonard, spécialiste de l'histoire contemporaine du Portugal. Léonard est l'auteur de plusieurs essais qui portent un regard extérieur sur le Portugal à partir de l'événement historique de la Révolution des Œillets de 1974 et de ses conséquences, réverbérations et réminiscences jusqu'aujourd'hui. Il a notamment publié *Histoire du Portugal contemporain* (2018), *Sous les Œillets, la révolution : le 25 avril au Portugal* (2023), ainsi que *Histoire de la nation portugaise* (2022).

À noter aussi que l'attention majoritairement française ou francophone portée aux répercussions extérieures de la Révolution d'avril s'explique ou se justifie avant tout par le contexte moins « mondialisé » des années 1970 et 1980. Ceci est également influencé par le statut géopolitique et le rôle culturel de la France dans le monde bipolaire de l'époque. En outre, l'importance et la proximité de la France dans l'accueil des exilés politiques portugais et le poids de la communauté portugaise émigrée en France (Pageaux 1984 ; Lourenço 1988 ; Santos 2002) autour du 25 avril contribuent à ce focus.

Tout aussi importante est la contribution (2023) de l'historien suisse Reto Monico dans *O 25 de Abril. Relatórios secretos da embaixada da Suíça* (1974-1976). Monico met en avant les représentations du Portugal révolutionnaire et du PREC⁴ par des diplomates d'un pays neutre comme la Suisse, en utilisant des documents diplomatiques et des rapports politiques. Ces textes nous permettent de suivre presque tous les événements importants, de la publication du livre de Spínola (*Portugal e o Futuro*) à la formation du premier gouvernement constitutionnel. Le livre, qui relate des expériences et des conversations en coulisses dans les cercles diplomatiques, procure un aperçu des réactions pendant la période de transformation déclenchée par les événements d'avril 1974. L'exposition mise sur pied par les services culturels de l'ambassade de France à Lisbonne à l'occasion du cinquantième de la Révolution de 1974 (2024) intitulée « Regards français sur la Révolution des Œillets » va dans le même sens.⁵

Cependant, ces études, bien que scientifiquement pertinentes et précieuses, ne visent pas spécifiquement une diffusion éducative, mais s'adressent plutôt à un public universitaire. Elles n'articulent pas non plus les différentes expressions créatives et artistiques issues d'une perception transnationale de la Révolution (Carvalho 2002 ; Ruffel 2004 ; Outeirinho 2014 ; Morais 2019 ; Almeida 2020 ; Menezes 2023). À titre d'exemple, nous pouvons considérer les sections consacrées au Portugal dans le livre *A Seventh Man : Migrant Workers in Europe* (Berger & Mohr 1975). Ce livre associe l'écriture et la photographie pour explorer l'expérience de l'émigration portugaise en

Europe dans les années 1960 et 1970, un facteur clé pour comprendre la signification du 25 avril. Un autre exemple est la perspective extérieure procurée par Thomas Harlan dans le documentaire *Torre Bela* (1975), qui contribue à l'imaginaire national (Anderson 1983) concernant les causes, les succès et les défis de la réforme agraire, et qui finit par intégrer la mémoire collective portugaise.

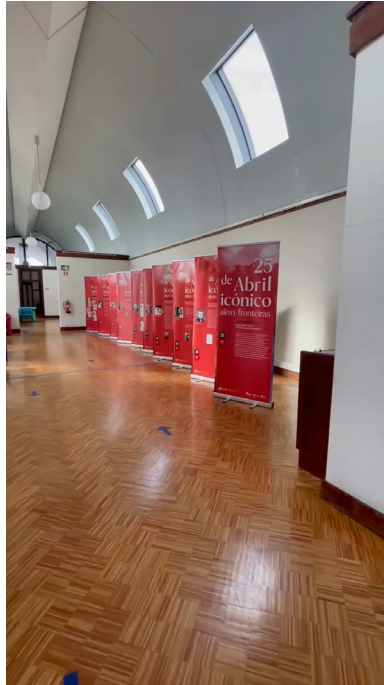
L'importance des répercussions internationales de la Révolution est évidente pendant la période du PREC, comme le prouve la célèbre caricature d'Abel Manta intitulée *Um Problema Difícil* (1975), laquelle illustre l'intérêt politique et culturel suscité par le 25 avril.

Plus récemment, la bande dessinée franco-belge a souvent exploré les événements de 1974 en s'appuyant sur des faits historiques pour développer un regard externe sur leur signification transnationale. Parmi les titres les plus pertinents, citons *Pereira prétend* de Gomont (2016), *Sur un air de fado* de Barral (2021), *Les Portugais* d'Afonso et Chico (2022), ou encore *Edgar* de Sapin (2023).

Notre projet d'exposition itinérante entend justement valoriser certaines de ces contributions, encadrées au départ par les études mentionnées plus haut, et à mobiliser les compétences scientifiques déployées par les chercheurs impliqués dans la conception de ce produit pédagogique.

Très concrètement, l'exposition itinérante *25 avril iconique hors frontières* est, dans sa version matérielle,⁶ composée de 10 *roll-ups* mettant en lumière des représentations, réverbérations et mythologies de la Révolution des Œillets recueillies à partir de différents espaces culturels et sous différents supports artistiques. Elle articule les aspects éminemment iconiques et graphiques avec le renvoi au texte et à l'enregistrement sonore selon les cas par le biais du recours à l'hyperlien QR code, ce qui assure chez le public cible une démarche tant ludique qu'heuristique, tout en valorisant autrement l'agencement du signifié et du référent historiques par rapport au support signifiant. Ce faisant, le projet mise sur la traduction et sur l'alternance médiatique comme outils de transfert et de dissémination scientifique auprès d'un public friand de l'usage du téléphone portable et sensible à la concentration et à la rapide lisibilité du message.

25 avril iconique hors frontières connaîtra une version numérique ultérieure disponible en accès libre et dans une logique de science ouverte dont le teaser ci-dessus n'est qu'une entrée en matière.



Notes

¹ Cet Si, par exemple, dans le domaine de la photographie, il a eu lieu l'exposition *Venham mais cinco. O Olhar Estrangeiro sobre a Revolução Portuguesa 1974-1975*, <https://www.cm-almada.pt/exposicao-venham-mais-cinco>, sur un regard venu d'ailleurs dans d'autres domaines artistiques, à notre connaissance, rien n'a été fait.

² (https://cehum.elach.uminho.pt/cehum/static/publications/diacritica_28-2.pdf). C'est nous qui traduisons.

³ <https://tintadachina.pt/categoria-produto/colecoes/o-25-de-abril-visto-de-fora/>.

⁴ Processus révolutionnaire en marche.

⁵ <https://regards-francais-25-avril.org/>

⁶ Elle connaîtra une version numérique ultérieure disponible en accès libre et dans une logique de science ouverte.

Bibliographie

- [40 anos de Abril], *Diacrítica*, 28/2, https://cehum.elach.uminho.pt/cehum/static/publications/diacritica_28-2.pdf.
- Almeida, José Domingues (2020), *Conrad Detrez. L'hallucination en guise d'Histoire*. Caen, Passage(s).
- Carvalho, Lucília (2002), « Ecos de Lisboa sob a democracia », in Martins, Otilia (coord.), *Portugal e o Outro: uma relação assimétrica?*, Aveiro, Universidade de Aveiro : 3143.
- Léonard, Yves (2016), *Histoire du Portugal contemporain*, Paris, Chandeigne.
- (2022), *Histoire de la nation portugaise*, Paris, Tallandier.
- (2023), *Sous les Œillets, la révolution : le 25 avril au Portugal*, Éditions Chandeigne.
- Lourenço, Eduardo (1988), *Nós e a Europa ou as duas razões*, Lisboa, Imprensa Nacional - Casa da Moeda, coll. « Temas Portugueses ».
- Menezes, Leila Medeiros (2023), « Avencas na cantiga e alecrins nos canaviais - a presença portuguesa na música de Chico Buarque » in Medeiros Menezes, Lená & de Sousa, Fernando (Eds.). *Brasil-Portugal: pontes sobre o Atlântico. Múltiplos olhares sobre a e/imigração*, Rio de Janeiro, EdUERJ.
- Monico, Reto (2023), *O 25 de Abril. Relatórios secretos da embaixada da Suíça (1974-1976)*, Âncora Editora.
- Morais, Maria Perla Araújo (2019), « Os muitos cravos de Abril: ecos da revolução portuguesa em além-mar ». *Estudos Linguísticos e Literários*, n.º 53, Jan-Jul. : 68-84.
- O 25 de Abril visto de fora*, <https://tintadachina.pt/categoria-produto/colecoes/o-25-de-abril-visto-de-fora/>.
- Outeirinho, Fátima (2014), « A receção da Revolução dos Cravos em França ou da descoberta de um novo rosto português Alguns contributos », *Diacrítica*, 28/2 : 33-48.
- Pageaux, Daniel-Henri (1984), *Imagens de Portugal na cultura Francesa*, Lisboa, Instituto de Cultura e Língua Portuguesa, col. Biblioteca Breve.
- Ruffel, Lionel (2004). « Les fictions de Volodine face à l'histoire révolutionnaire » in Blanckeman et al. (Eds.). *Le Roman français au tournant du XXIe siècle*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 163-172.
- Santos, Graça dos (2002), « Entre saudade poétique et préjugé social : l'image du Portugal en France », www.post-scriptum.org [Nº 1], (consulté le 03.02.14).
- Venham mais cinco. O Olhar Estrangeiro sobre a Revolução Portuguesa 1974-1975*, <https://www.cm-almada.pt/exposicao-venham-mais-cinco>.

Le cinquantenaire de la Révolution des Œillets est l'occasion de porter un regard non seulement rétrospectif ou nostalgique sur une époque précise de notre histoire portugaise récente, marquée par les luttes antifascistes, les utopies gauchistes et une décolonisation tardive, mais surtout de considérer les déclinaisons et les apories culturelles et sociopolitiques que cet événement majeur a engendrées et réverbérées ici et ailleurs (Léonard, 2023), et notamment sur les récits de migrants économiques et d'exilés politiques portugais d'alors ou ultérieurs (Muzart-Fonseca dos Santos, 2005).

Célébrée comme une révolution généreuse et non violente, comme mythe national, le 25 avril 1974 a vite conquis les esprits militants d'une Europe soixante-huitarde en réactivant les espoirs et la dynamique d'un imaginaire révolutionnaire dans un continent idéologiquement coincé. Il a également connu une réfraction littéraire et culturelle sous forme de représentations, de mises en fiction ou de documentaires de la part d'écrivains et intellectuels de tous bords qui l'ont pris comme acmé ou allégorie du changement, ce que la victoire de la gauche en 1981 en France allait laisser espérer.

Libretos



ILCML | INSTITUTO DE LITERATURA COMPARADA
MARGARIDA LOSA